LE
CONTEMPLATEUR
RELIGIEUX,
POÈME.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

DEUX exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la bibliothèque impériale.

L'auteur se propose de donner incessamment une nouvelle édition corrigée et augmentée de ses Poésies fugitives, qui parurent à Paris, sous le titre d'*Opuscules*, en 1788, à la naissance même de la révolution. Elles formeront un volume de même format que celui-ci.

Rés PFXIX 191

LE CONTEMPLATEUR RELIGIEUX,

OU

L'EXISTENCE DE DIEU, L'IMMORTALITÉ DE L'AME, LA CONSCIENCE ET LA PRIÈRE.

Par M. AUGUSTE GAUDE.

Mentem, cogitationem, prudentiam, ubi invenimus? CIC. *Tuscul.*

A TOULOUSE,

Chez { L'AUTEUR, rue Saint-Rome, n.° 44, au fond de la cour.
N. E. SENS, Imprimeur-Libraire.

A PARIS,

Chez { MM. GIGUET et MICHAUD, Imprimeurs-Lib., rue des Bons-Enfans.
M. LENORMANT, Imprim.-Lib., rue des Prêtres-S.-Germain-l'Auxerrois.

1806.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

PRÉFACE.

Les grandes vérités qui font le sujet de ce Poème doivent intéresser les hommes dans tous les tems; mais leur nécessité se fait mieux sentir encore après une révolution qui a mis si cruellement sous nos yeux les funestes suites de l'athéisme. Cette révolution avait sans doute son germe dans de nombreux abus; mais on ne peut nier que la philosophie ne l'ait fait éclore, ni que le mal qu'elle voulait détruire ne fût moins douloureux que l'épouvantable remède qui l'a guéri.

L'ancien gouvernement ne sut ni se servir de la philosophie, ni l'arrêter dans ses excès. Il aurait pu s'en aider pour dénoncer successivement les abus à l'opinion publique; mais loin de songer aux moyens, difficiles il est vrai, de les réformer prudemment et par degrés, il paraît qu'il n'en avait pas même l'intention. Sa sévérité ou son indulgence n'était point le fruit d'un système politique;

elle dépendait de l'opinion particulière de ceux qui étaient en faveur auprès du prince. Les ennemis de la philosophie, quelle que fût leur sagesse, étaient des membres du clergé dont la bonne foi devenait chaque jour plus suspecte, ou des hommes religieux dont on niait les lumières, et qui finissaient par craindre de se rendre inutilement ridicules. Et puis qu'avait-on à redouter de ces écrits dans lesquels les points fondamentaux de la religion étaient presque toujours reconnus et respectés? Il n'en fallait pas davantage pour s'aveugler sur des dangers qui d'ailleurs ne peuvent guère se réaliser que dans des circonstances qu'on était loin de prévoir.

Je conviens que le philosophe est le plus souvent de bonne foi; mais il est évident pour ceux qui connaissent le cœur humain, que les fruits de sa plume se corrompent aisément sous la main impure qui les touche, et qu'il peut faire beaucoup d'athées sans l'être lui-même. En attaquant sans ménagement les abus qui peuvent s'attacher à la Religion, il affaiblit le respect qu'on lui doit, et par cela même

il rompt le frein des passions. Je sais que l'honnête homme pourra lire ses ouvrages sans danger; mais comme, en défendant le champ de la vérité, le philosophe se plaît toujours à y laisser pénétrer le doute, l'homme vicieux ne manque guère de tourner à son profit cette misérable vanité; et si dans la suite sa conscience lui fait de plus vifs reproches, il ne verra plus dans celui même qui a servi à l'égarer, qu'un esprit faible qui n'ose point s'élever jusqu'à l'athéisme; semblable au fripon qui ne verrait qu'un défaut de courage dans ceux qui, d'abord unis avec lui, s'aviseraient enfin de blâmer l'audace toujours croissante de ses entreprises.

Bayle fut le premier parmi nous qui, pour plaire à tous les esprits, employa cet art de répandre des doutes sur les vérités même qu'il avait défendues, afin que le lecteur pût, à son gré, se fixer sur l'objection ou sur la défense. Il dit de la philosophie, dont il connaissait les abus mieux que personne : « Elle ressemble » à des poudres corrosives qui, après avoir » consumé les chairs mal-saines d'une plaie,

» rongeraient la chair vive, carieraient les os, » et perceraient jusqu'à la moelle..... Elle » réfute d'abord les erreurs, mais si on ne » l'arrête point là, elle attaque les vérités, » et va si loin, qu'elle ne sait plus où elle » est, ni ne trouve plus à s'asseoir ». Il est malheureux qu'il n'ait pas voulu profiter lui-même d'une observation si juste.

Le doute est un mal nécessaire : il fallait pour la liberté de l'homme que les preuves si sensibles de l'existence de Dieu, de la loi *naturelle et de l'immortalité* de l'ame pussent être combattues par quelques difficultés. Si Dieu se montrait à nous, ces difficultés n'existeraient plus ; mais l'hommage que nous lui rendons cesserait d'être libre. Nous vivrions dans la plus grande innocence, et cependant nous n'aurions aucune sorte de mérite. Nous serions même tourmentés par une impatience qui rendrait notre condition insupportable. Pourquoi, dirions-nous, Dieu ne nous accorde-t-il pas à l'instant même le bonheur qu'il nous destine ? où est donc la raison de cette conduite? pourquoi cet exil? etc. Assurément

si Dieu a eu l'intention de faire des anges quand il nous a créés, il est évident qu'il s'est trompé ; mais s'il n'a voulu faire que des hommes, je voudrais bien qu'on m'apprît comment il devait s'y prendre pour faire mieux.

Heureusement, si les difficultés dont je parle sont nécessaires, si elles sont assez grandes pour faire quelque illusion à nos penchans déréglés, elles sont trop faibles pour décourager la vertu. Les vérités qu'une conscience générale a établies, et qui restent toujours sous l'empire du sentiment, ne peuvent être détruites par la raison dont elles émanent. Sous ce rapport, on serait sans doute fondé à regarder comme fou l'athée qui se croyant supérieur aux hommes de tous les tems, se propose de nous prouver que jusqu'à lui on n'a pas eu le sens commun. Il n'est pas fou pourtant ; mais entraîné par le besoin de se justifier à ses propres yeux, et sentant bien qu'il n'y serait pas reçu s'il se présentait tout seul devant Dieu, il cherche des complices pour lui prouver apparemment qu'il était naturel de ne point croire en lui dans ce monde,

Plein de cette idée, il essaie de nier hautement son existence, et prête ensuite l'oreille pour savoir s'il nous a persuadés. Mais comment nous persuadera-t-il, tant que l'intérêt du crime n'entrera point dans notre cœur?

Il y a peu de vrais athées, dit-on; je le crois aussi, et j'avoue même que ce serait perdre sa peine que de faire des poèmes contre eux; mais il y a beaucoup d'hommes qui sont tentés d'être athées deux ou trois fois par jour, et qui vivent comme s'ils l'étaient sans relâche. Il y en a beaucoup qui entraînés d'un côté par leurs passions, et de l'autre par les doutes qu'ils vont quêter de toute part sur l'immortalité de l'ame, sur la loi naturelle, sur la liberté, etc. pensent qu'il est impossible que leurs précepteurs, avec tant d'esprit, se soient trompés sur tous ces chefs, et qu'enfin, en supposant un Dieu, ils n'en doivent pas moins être tranquilles sur l'avenir, puisqu'il a mis, selon eux, si peu d'importance à manifester son existence et sa volonté. Avec de telles dispositions et le bavardage scientifique dont on les étourdit, on pense bien

qu'ils ne sont pas fort difficiles sur les preuves.

Je trouvai un jour, dans une société de Paris, un homme qui me demanda si j'avais lu le Système de la nature. C'est, me dit-il, l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Il est impossible, quand on a de la bonne foi, et les connaissances nécessaires pour l'entendre, de résister à la force de ses raisonnemens et à l'évidence de ses preuves. Je regardai cet homme, et je tremblai. Je crus voir en lui un nouveau Titan prêt à détrôner le Dieu de l'univers pour mettre à sa place le Système de la nature. Je courus m'enfermer pour lire ce livre incomparable ; il me semblait que j'allais trouver à chaque page l'évidence dont j'étais menacé ; mais je fus bientôt rassuré. Plus l'auteur m'étalait son éloquence et son savoir, et plus je m'écriais dans mon impatience : Au fait ! au fait ! apprenez-moi seulement l'origine de l'homme ; dites-moi comment la nature a pu le produire avec son esprit et ses organes ? Enfin, après avoir bien feuilleté l'ouvrage, je trouvai cette réponse à ma question. « Si l'on nous

» demande quelle origine nous donnons aux
» êtres de l'espèce humaine, nous dirons que,
» de même que tous les autres, l'homme est
» une production de la nature, qui leur ressem-
» ble à quelques égards, et se trouve soumise
» aux même lois; et qui en diffère à d'autres
» égards, et suit des lois particulières, déter-
» minées par la diversité de sa conformation.
» Si l'on demande d'où l'homme est venu,
» nous répondrons que l'expérience ne nous
» met point à portée de résoudre cette ques-
» tion, et *qu'elle ne peut nous intéresser véri-*
» *tablement.*

» Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il tou-
» jours existé? L'espèce humaine a-t-elle été
» produite de toute éternité? ou bien n'est-
» elle qu'une production instantanée de la
» nature? Si l'homme est le produit de la
» nature, on nous demandera si nous croyons
» que cette nature puisse produire des êtres
» nouveaux et faire disparaître les espèces
» anciennes; enfin, dans cette supposition,
» l'on voudra savoir pourquoi la nature ne
» produit pas sous nos yeux des êtres nou-

veaux ou des espèces nouvelles. Il paraît que l'on peut prendre sur toutes ces questions, *indifférentes au fond de la chose*, tel parti que l'on voudra »

Voilà, m'écriai-je, en jetant le livre, ce qu'on a dit de plus ridicule au monde. Quoi! vous m'assurez hardiment que l'intelligence de l'homme n'est point le produit d'une intelligence supérieure, et quand je vous demande d'où elle pourrait provenir, vous me répondez que vous l'ignorez, et que cette question ne peut nous intéresser! quelle pitié!

Cependant il faut combattre ces absurdités puisqu'elles trouvent des partisans; et j'ai pensé qu'un poème qui ne contiendrait que les dogmes universellement admis par les hommes qui ont l'esprit juste et le cœur droit, serait plus utile que les ouvrages dans lesquels on trouve, indépendamment de ces vérités, celles qu'enseigne le christianisme. Je crois que les auteurs de ces ouvrages se sont placés à une trop grande distance des ennemis de toute religion, pour que leurs traits puissent les atteindre. Il ne faut pas inviter les

hommes à franchir un trop grand intervalle. Dégoûtés au premier coup d'œil par la difficulté de l'entreprise, ils ne veulent plus en entendre parler, et restent tranquillement où ils se trouvent. Celui qui ne croit rien du tout, ne devient pas chrétien en lisant un poème; mais il peut se rendre par degrés au langage de la raison, et se rapprocher ainsi des vérités qui sont au-dessus d'elle. Quoique les passions soient fort crédules quand il s'agit d'une hypothèse qui les flatte, et fort difficiles sur des principes évidens qui les contrarient, je suis convaincu qu'il y a peu d'athées incorrigibles, c'est-à-dire, peu qui se soient fait un besoin absolu de méconnaître un Dieu. La plupart d'entre eux, amis de l'indépendance et du libertinage, se persuadent sans examen qu'une opinion générale, embrassée par le peuple, pourrait bien n'être qu'un préjugé, puisque quelques hommes dont ils estiment les lumières le leur assurent; mais ils vivent pourtant dans une sorte d'incertitude à cet égard, et l'on peut espérer de les ramener. On peut surtout se flatter d'éloigner du précipice les

jeunes gens qui ne l'ont pas même aperçu encore, en éclairant leur esprit de cette lumière éclatante que rien ne peut obscurcir.

Au reste, quelque sacrés, quelque divins que soient les principes de la morale universelle, il faut bien avouer qu'ils sont insuffisans pour régler la conduite des hommes, et que la Religion est par cela même indispensable; mais les devoirs qu'elle prescrit sont rigoureux, et lorsque les passions cherchent à secouer son joug, elles ne le font guère sans inspirer un dégoût, et même une sorte de mépris, qui embrasse toutes les idées religieuses, et qui peut aller jusqu'à l'athéisme. Il serait donc utile de préserver, du moins, de cette ruine générale les principes lumineux que ces passions n'attaquent pas avec la même audace, et qui, présentés séparément, seraient pour les jeunes gens, comme un phare élevé pour les éclairer pendant la tempête. Quant à l'enseignement particulier de la Religion, il ne convient guère qu'à ses ministres. Le devoir de l'homme du monde ou du poète se borne, comme écrivain, à la respecter.

D'ailleurs, si l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, et toutes les vérités que la raison conçoit, peuvent, par le secours de la poésie, acquérir une chaleur qui entraîne plus fortement la conviction, et se graver plus facilement dans la mémoire, il n'en est pas de même des vérités qui sont au-dessus de la raison. Celles-ci sont naturellement antipoétiques. Louis Racine, qui le savait bien, a évité, autant qu'il l'a pu, de les mettre en vers, et l'on peut juger par ce commencement de son cinquième chant, qu'il aurait encore mieux fait de se borner à la morale de l'évangile et à la partie historique de la religion :

Le Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière,
Avant que les mortels sortis de la poussière,
Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux,
Avant la terre, avant la naissance des cieux,
Éternelle puissance, et sagesse suprême,
Le Verbe était en Dieu, fils de Dieu, Dieu lui-même.
Fils de Dieu, cependant fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal..... Je m'arrête, et je crois.

Ces vers ne sont pourtant pas sans mérite,

mais l'esprit reste nécessairement glacé, lorsqu'il a besoin de prendre la foi pour interprète.

Ce vers de la Henriade, qui exprime le mystère de l'Eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus,

est certainement fort beau ; mais ce n'est qu'un trait, ce n'est qu'un vers. S'il était possible d'en faire dix de suite de la même beauté, je suis convaincu qu'il serait impossible de les lire. On peut aimer une énigme qui ne coûte pas trop à deviner ; mais l'attention en pareil cas ne veut être ni trop fortement ni trop souvent captivée. Les mystères ne se prêtent pas à la poésie comme le merveilleux, parce que le merveilleux se joint toujours au vraisemblable, qu'il est, d'ailleurs, tout en action, et qu'il affecte les sens, soit réellement, soit en idée. Si le poète veut faire voler un ange à travers les nues, mon imagination le suivra sans peine dans les airs. A la vérité je n'ai point vu d'ange voler ; mais je sais qu'il s'agit d'un être surnaturel, qu'on nous représente avec des ailes ; le théâtre des nues

m'est connu, et je vois tous les jours que les oiseaux volent. La fiction dès-lors n'a plus rien qui m'étonne, et je suis presque surpris de n'avoir pas moi-même des ailes.

Il y a sans doute un merveilleux propre à la Religion, car ce sujet est riche et fécond. Par exemple, le jugement dernier est un article de foi qui n'a rien d'incompréhensible. Le poète peut donc être sublime en le peignant. Aussi a-t-il inspiré de très-beaux vers à la muse naturellement timide de Louis Racine :

Jour de miséricorde ainsi que de vengeance !
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance ;
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers.
. . . . . .
La terre, le soleil, le tems, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent ; le Dieu si long-tems invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible ;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.

Quelle différence de ces vers à ceux que j'ai déjà cités, et combien le choix du sujet importe au poète ! Il y a sans doute peu de passages de cette force dans le poème de la Religion, mais on y trouve un très-grand nombre de vers simples et naturels avec élégance, dont le charme se fait mieux sentir à côté de la difficulté vaincue, et qui porteront cet ouvrage fort loin dans la postérité.

Je ne dirai rien du Poème de Dulard sur les merveilles de la nature, ni de la Religion vengée, du cardinal de Bernis, quoiqu'il y ait des choses estimables dans l'un et l'autre ; mais je dois parler de l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac, comme ayant un rapport plus marqué avec mon ouvrage. Les grandes beautés de ce poème latin rendent ses défauts d'autant plus insupportables, qu'il a dépendu de l'auteur de les éviter presque tous. Quant à ses beautés, il est impossible de les contester. L'abondance des images, l'harmonie des vers, un style pur, des mouvemens pleins d'éloquence, enfin l'art de répandre sur des questions abstraites cette clarté et cette élé-

gance qui, même dans les sujets les plus simples, constituent le premier mérite du poète; voilà sans doute ce qu'on ne saurait trop admirer. Mais quand il serait vrai que le cardinal de Polignac a su faire des vers latins comme Lucrèce, on ne peut guère lui pardonner de n'avoir pas fait des vers français. On ne lui pardonne point surtout de soutenir la physique de Descartes et de combattre celle de Newton; enfin on lui sait mauvais gré de cette abondance vicieuse qui le fait tomber dans des répétitions fréquentes dont on sent rarement la nécessité. Quelle idée d'ailleurs, que celle de réfuter pas à pas toutes les rêveries de Lucrèce! Il pouvait, en passant, renverser d'un souffle le système absurde des atomes *indivisibles et étendus, simples et diversement figurés*, qui se meuvent par eux-mêmes de toute éternité, et qui précipités dans le vide par leur pesanteur naturelle, se mêlent dans leur chute, et forment tout ce qui existe; mais des chants ou livres entiers contre cette puissance chimérique des atomes et du mouvement, voilà de quoi lasser le plus intrépide

lecteur. Il est impossible de s'intéresser aujourd'hui à la défense des tourbillons ; et le parallèle qu'il fait du système de Newton avec celui de Descartes était une digression fort inutile, quand même il ne se serait pas trompé en embrassant le dernier. Par la même raison il ne devait point, ce me semble, faire un traité d'astronomie dans le huitième livre de son Poème, en donnant le précis des systèmes de Ptolémée, de Copernic et de Tychobrahé. Cette froide analyse *ne convient* qu'à la prose. Le poète n'hésite point ; il ne cherche pas à justifier son choix ; il adopte un système, et le suit sans dévier ; mais le cardinal de Polignac était savant, et il a été égaré par le desir de le prouver.

Le fond de ces divers poèmes entrait plus ou moins dans mon plan, mais mon plan n'est pas le leur. Je ne me suis point flatté de faire mieux que mes prédécesseurs, mais j'ai espéré que je pourrais être plus utile. C'est au public à juger si cette espérance ne m'a pas trompé. Je ne me suis point dissimulé la difficulté de mon sujet. Les questions métaphysiques et les

vers sont deux sources d'obscurité dont on ne se dégage pas sans peine. J'ai fait tous mes efforts pour m'en tirer, et j'ai peut-être plus d'une fois sacrifié à la clarté du style, l'élégance et l'harmonie. Je ne me dissimule pas non plus que la difficulté de plaire est encore plus grande dans une matière qui peut réveiller désagréablement la conscience du lecteur, en lui rappelant quelque souvenir pénible. Il faut sans doute des mœurs austères pour goûter pleinement des tableaux religieux ou moraux. C'est un miroir qui peut enlaidir, et que, pour cette raison, bien des gens peuvent être tentés de casser; mais je me flatte aussi qu'il y a beaucoup d'hommes qui pourront encore s'y regarder de sang-froid.

Dans les épisodes des chants de l'immortalité de l'ame et de la prière, quand le dialogue est devenu vif et pressé, j'ai supprimé les *dit-il* et les *reprit-il*, qui auraient coupé désagréablement le récit, en rallentissant sa marche; et j'ai osé prendre dans ces passages la forme du poème dramatique, en faisant précéder le discours du nom de l'interlocu-

teur. J'ignore si l'on me pardonnera cette liberté ; mais elle m'a paru indispensable. Quant au reste, je me suis toujours livré au sentiment qui me pénétrait. J'aurais pu multiplier à l'infini les preuves de ce grand sujet, mais c'est là surtout qu'il faut savoir se borner. Une preuve frappante est toujours affaiblie par celle qui l'est moins. Il est inutile de dire à l'aveugle qu'il est encore jour sur le soir, quand on n'a pu lui prouver l'existence de la lumière en plein midi.

LE CONTEMPLATEUR.

CHANT PREMIER.

L'EXISTENCE DE DIEU.

DANS nos jours malheureux où, veuve de son roi,
La France, l'œil en pleurs, palpitante d'effroi,
A vu de ses enfans les guerres intestines,
Et son sol tout couvert de sang et de ruines;
L'impie a relevé son front audacieux;
D'une voix plus altière il a bravé les cieux.
Nos temples profanés l'ont vu dans leur enceinte
S'écrier « Votre Dieu n'est que dans votre crainte:
» Ne peut-il, s'il existe, écraser un mortel?
» Hé bien, je le défie, en brisant son autel! »

Il dit, et dans l'instant sous sa main frénétique
L'autel tombe en éclats ; une foule impudique
De femmes, de pervers pesans d'iniquités,
Applaudit à grand bruit à tant d'indignités.
Mais quoi ! quand Dieu se tait, quand sa foudre est muette,
Insensés, vous osez proclamer sa défaite !
Espériez-vous le voir à votre appel rendu ?
L'auteur de l'univers ne s'y croit point tenu :
Vos folles passions ne sont point son partage ;
Sa main qui les créa sait en guérir le sage.
Allez ; sa voix un jour vous appellera tous ;
Alors vous le verrez... Dieu n'est point, dites-vous ;
Et moi j'ai vu les cieux, et la terre, et moi-même ;
Et j'ai dit : tout est plein de cet être suprême !
J'ose donc le chanter. Vous que guide sa loi,
Ennemis du néant, venez, et suivez-moi.
Je ne vous mène point, dans un transport mystique,
Dévorer les langueurs d'un vers métaphysique
Sur l'essence de l'ame ou de Dieu son auteur ;
Ma voix sentimentale est toute pour le cœur.
Qu'un autre ose expliquer ce qu'il ne peut comprendre ;
Nous, de ses argumens heureux de nous défendre,
Abandonnons ce champ du doute et de l'erreur,

Qui ne produit jamais ni de fruit ni de fleur ;
Notre œil ne doit s'ouvrir que pour voir la lumière.
Être éternel ! ô toi dont la nature entière
Atteste l'existence autant que le pouvoir,
Toi que l'esprit conçoit, mais que l'œil ne peut voir,
Arbitre des destins, qui de tes mains fécondes
Créais en te jouant et l'esprit et les mondes ;
Je t'annonce, ô mon Dieu ! je ne te défends pas ;
Au mortel égaré j'offre mon faible bras :
Mais pour le ramener il faut savoir lui plaire.
Daigne donc m'inspirer ; que ta bonté m'éclaire ;
Et que mon vers correct, facile et naturel,
Ait la vertu pour grâce et la raison pour sel !
Oui, d'un Dieu tout puissant la sagesse profonde
Se cache tour à tour et se découvre au monde.
Il permet que le doute accompagne nos pas.
L'un sait le repousser, l'autre lui tend les bras :
Tantôt nuage obscur, profond, impénétrable,
Il vient s'appesantir sur les yeux du coupable ;
Tantôt ombre légère, il croise également
L'espérance du juste, et l'éclipse un moment,
De peur que trop de zèle à son ame asservie
Ne fasse abandonner les soins de cette vie ;
Il flatte les méchans, mais c'est à lui qu'est dû
Le mérite éclatant qui pare la vertu.

Si l'homme eût de son Dieu contemplé la présence;
Si son œil mercenaire eût vu sa récompense,
Où serait ce mérite, et comment concevoir
Le refus d'un bonheur qu'il pourrait toujours voir,
Et qui, pour mieux troubler sa déplorable vie,
Echapperait sans cesse à son ardente envie?
Parmi ces insensés qu'on voit dans leur fureur
Tourmentés du besoin de nier un moteur,
Il est quelques savans dont la main souveraine
Vient de nous accorder une ame d'oxigène;
D'autres pincent nos corps, et n'y trouvent qu'un son.
Le poids de la science étouffe leur raison.
A peine ont-ils parlé, qu'on regarde, on admire
Cet air presque sensé qu'ils ont dans leur délire,
Et l'étonnement croît lorsqu'on est bien certain
Qu'ils n'ont assassiné ni volé leur prochain.
Fallait-il tant creuser pour trouver la démence?
Mais sans doute nul d'eux ne vit dans l'innocence:
Ils volent, au lieu d'or, la paix et le bonheur,
Et la flamme adultère a desséché leur cœur.
Des grandes vérités l'auguste caractère
Est de persuader le sage et le vulgaire.
La foi du genre humain ne peut être une erreur,(1)
Et ce qu'on croit partout n'a point eu d'inventeur.

Le monde offre à nos yeux un spectacle admirable :
Il lui faut une cause ou visible, ou probable ;
Il faut rendre raison de l'art prodigieux
Qui règne sur la terre et brille dans les cieux.
Quelle *nécessité* règle ainsi la nature ?
L'athée a rejeté le hasard d'Epicure ;
Mais après deux mille ans il le détrône en vain :
Rejeter le hasard c'est admettre un dessein,
C'est reconnaître un Dieu soutien de l'harmonie ;
De l'ordre et des rapports dont la chaîne infinie
Embrasse l'univers avec le plus grand art ;
Tout se fait sciemment, ou se fait par hasard. (2)
De la nécessité je reconnais l'empire ;
Non celle que l'athée, en son triste délire,
Nous dépeint sous les traits de la fatalité,
De son hideux poignard frappant la liberté,
Auteur de nos destins et cause indépendante ;
Mais la nécessité sous un maître agissante,
Celle qui dérivant des lois de l'univers,
Obéit en esclave en nous portant ses fers ;
Effet, évènement, et non cause réelle : (3)
Elle a beau m'écraser, je ne dépends pas d'elle.
Toi pour qui de l'artiste un instrument tient lieu,
Lorsque tu fais un mot, penses-tu faire un Dieu ?
Quoi, la nécessité façonnant la matière,

Pourrait être l'auteur de la nature entière!
Quoi, notre œil merveilleux ne fut point fait pour voir,
Et l'oreille entendit sans un exprès pouvoir!
Ce qui ne pense pas aurait fait la pensée! (4)
Jamais opinion ne fut plus insensée.
Dans leur activité les élémens sont morts;
La main qui les forma dirige leurs ressorts.
Je connais comme toi les causes naturelles,
De la cause première agens toujours fidelles;
Mais allons jusqu'au maître, ou montre-nous enfin
Un végétal sans germe, un germe sans dessein.
Qui donc au mouvement a ravi sa puissance? (5)
Lui dont les lois des cieux attestent la science,
D'un nouveau germe encor ne peut-il s'enrichir?
A-t-il dit c'est assez? n'a-t-il plus qu'à jouir?
Du choc des élémens, d'une matière abjecte
Viens faire éclore un homme, un soleil, un insecte;
Que les sexes surtout jaillissent de leur sein,
Et je reconnaîtrai leur pouvoir souverain!
Démocrite eut sans doute une moins folle audace,
Quand d'atomes pensans il conçut une classe.
Du moins en s'égarant dans une absurdité,
Il cherchait une cause à cette faculté;
Mais toi qui n'en veux point, toi dont la frénésie

Détruit le fondement de la philosophie,
Prouve des élémens le pouvoir créateur,
Ou souffre que l'esprit cherche ailleurs son auteur. (6)
Ce principe si clair, si lumineux : *Je pense,*
Donc la source de l'être est une intelligence,
Peux-tu le réfuter ? S'il fut un seul moment
Où le monde privé d'un être intelligent,
Aurait vu tout à coup éclore la pensée,
Qui donc la récélait ? d'où s'est-elle élancée ?
Comment concevras-tu qu'elle ait pu commencer ?
Quel corps, pour l'obtenir, nous faudra-t-il presser ?
Ah ! n'interroge plus une vile matière :
Non, le trône d'un Dieu n'admet aucune pierre.
C'est ainsi que pensaient Socrate et Cicéron,
Le judicieux Locke, et le doux Fénélon.
Combien par ses travaux il s'est rendu sensible !
Je sais que son essence est incompréhensible ;
Mais pour qui marche droit c'est un faible embarras :
L'impossibilité que Dieu n'existe pas,
A la simple raison prouve son existence.
Qu'importe le secret qu'il fait de sa substance ?
Je juge de la cause en admirant l'effet.
Où n'a-t-il pas empreint son sublime cachet ?
Contemple dans ce pré le plus doux des spectacles ;

Tu n'y peux faire un pas sans fouler vingt miracles:
Que de variété, que d'éclat dans ces fleurs!
D'où naissent ces parfums et ces vives couleurs?
La fange a-t-elle fait ces nuances charmantes,
Ces contours réguliers, ces formes élégantes,
Sans le secours d'un maître habile et clairvoyant?
Que d'art dans la nature, et que l'artiste est grand!

(7)

Médite de nos corps les diverses parties: (8)
Dis-moi par quel hasard elles sont assorties.
Vois celle qui précède, et vois celle qui suit;
L'une suppose l'autre, aucune ne se nuit,
Toutes ont un rapport qui prouve un auteur sage.
Si la nécessité créa cet assemblage
De filtres, d'alembics, d'artères, de vaisseaux
Artistement placés dans tous les animaux,
Dis-nous comment un mot peut vaincre tant d'obstacle.
Il faut bien tout un Dieu pour faire un tel miracle;
Regarde le soleil, de ses feux créateurs,
Pomper l'eau, l'élever en magiques vapeurs
Que l'air va condenser et rejeter en pluie.
La terre ouvre son sein, la semence est nourrie,
L'herbe croît, et l'épi va mûrir son trésor.
Est-ce assez de hasards? Non, il faut plus encor,

Le pouvoir d'en user devient indispensable,
Et la bouche fera cet office admirable :
Les alimens broyés, humectés, savourés,
Portés dans l'estomac, et par lui digérés,
Y déposent un lait que le cœur seul attire.
Là ce lait devient sang, et tout le corps l'aspire;
Par des canaux sans nombre il vole sans effort
L'arroser, le nourrir, et défier la mort.
Toi qui viens d'enfanter au sein de la souffrance,
Mère tendre, suspends une douce espérance!
Peut-être qu'à ton fils tu souris vainement :
Pour sa bouche naissante est-il quelque aliment ?
Ah! pleure, il va périr en entrant dans la vie.
Mais que dis-je! ô merveille! ô puissance infinie!
Deux vases, arrondis sur ton sein palpitant,
Renferment la liqueur qui sauve ton enfant :
Oui, sa lèvre aspirante agite avec délices
De leurs bouts délicats les nombreux orifices;
Et des ruisseaux de lait, étonnant nos regards,
En forçant leur prison coulent de toutes parts.
Peut-on fermer les yeux pour nier la lumière!
Malheureux! ouvre-les sur la nature entière.
Avec tant de flambeaux nul ne dut s'égarer :
Par-tout, à chaque pas Dieu voulut t'éclairer.
Peux-tu le méconnaître en voyant tant d'ouvrages

De son pouvoir suprême éclatans témoignages ?
Quelle magnificence il étale en tous lieux !
Quel langage vaudrait le spectacle des cieux !
Viens donc le contempler... Mais qui t'en rend capable ?
Parle : le conçois-tu cet organe admirable
Où chaque objet se peint, où dans le même instant,
L'espace, les couleurs, les corps, le mouvement,
Sur les filets d'un nerf vont s'unir sans obstacle ?
Dans tous les animaux vois le même miracle.
Quel peintre a pu tracer, de ses savans pinceaux,
Dans un champ si borné de si vastes tableaux ?
O merveille éternelle et par-tout répétée !
L'œil d'un ciron suffit pour confondre l'athée.
J'ai dit, épouvanté du spectacle des mers,
Qui peut les empêcher d'engloutir l'univers ?
Quelle voix a prescrit aux vagues téméraires
De ne franchir jamais ces plages tutélaires ?
Un nuage sorti de leur sein mugissant,
Vole sur nos vallons qu'il ravage à l'instant,
Et leur masse terrible, au fort de la tempête,
Contre des grains de sable et se brise et s'arrête !
Mais pour l'homme attentif quel spectacle nouveau !
Cent mille êtres vivans dans une goutte d'eau,

Par le seul microscope offerts à notre vue,
De ce vaste bassin parcourent l'étendue.
Atomes animés, on les voit s'élancer,
Se poursuivre, se fuir, s'attendre, se croiser.
Là se trouvent des yeux, du sang et des viscères,
Une bouche, des nerfs, des veines, des artères;
Là se trouve la vie avec le sentiment:
Plus cet être est petit, plus le miracle est grand.
Qui donc organisa cette foule admirable
Que cacherait entière un petit grain de sable? (9)
D'où lui vient son adresse et son agilité?
Qui plaça l'industrie et la sagacité
Dans un point invisible? ah! c'est le même maître
Qui du fourmi-lion a fait un géomètre.
Instinct miraculeux égal à la raison!
Il creuse en entonnoir sa fatale maison;
Et malheur aux fourmis, à l'imprudent cloporte
Qu'un destin ennemi peut conduire à sa porte.
Le tyran en vedette, averti par le bruit,
S'agite, ébranle tout du fond de son réduit,
Et le sable en roulant lui porte sa capture.
Souvent, pour échapper à sa triste aventure,
L'insecte épouvanté s'élance vers les bords;
Mais pour sortir du gouffre il fait de vains efforts:
L'arène tombe en grêle au-dessus de sa tête,

L'aveugle, le meurtrit, et le porte en conquête
Au vainqueur trop adroit qui le dévore en paix,
Et qui va se livrer à de nouveaux forfaits.
Si de combinaisons une suite infinie
A formé l'univers avec son harmonie;
Si le mouvement seul, débrouillant le chaos,
Mit deux yeux sous le front de tous les animaux;
Enfin, si tu conçois, dans ta folie extrême,
Qu'il a pu nous donner ce qu'il n'a pas lui-même,
La vie et la pensée avec le sentiment;
Pourquoi n'offre-t-il plus ce spectacle étonnant!
Qu'il fasse encor, du moins, quelque ébauche grossière:
N'avons-nous pas toujours l'artiste et la matière?
De tes flexibles pieds tu nieras les rapports
Au besoin de marcher et de porter ton corps;
Mais comment ce hasard est-il toujours habile?
Il pouvait nous donner quelque membre inutile,
Un œil sous notre épaule, ou des dents sur le bras;
Quoi, toujours dans ses mains l'équerre et le compas!
Mais c'est trop réfuter une absurde chimère;
Où luit le sentiment, bientôt l'esprit s'éclaire.
Ah! s'il n'est point de Dieu, si l'ame doit périr,
Il est sans doute encor des devoirs à remplir

Pour

Pour celui qui comblé des dons de la fortune,
Ne voit son intérêt que dans la paix commune;
Mais l'athée indigent me fait frémir d'effroi.
Auprès de lui je n'ai de garant que la loi,
Et d'accord avec tous quand le néant conspire,
Qu'est-ce donc que la loi? Si le riche respire,
Dans nos grandes cités comme au sein des hameaux,
Où le pauvre par-tout rencontre ses égaux,
C'est de la foi d'un Dieu que ce bienfait procède:
Aux fureurs des mortels voilà le seul remède.
Viens voir sans cette foi le genre humain finir;
Les loups vivront entr'eux, mais l'homme va périr.
Le sang coule en tous lieux, et le torrent des crimes
Roule les assassins ainsi que les victimes.
Par-tout des furieux, de carnage altérés,
Par la vengeance aigris, par la crainte égarés,
Sans pitié, sans remords, conduits par l'avarice,
Dans leurs plus grands excès ne trouvent que justice
Rien ne peut plus tarir la source des forfaits.
Tel le Vésuve ardent, sans s'épuiser jamais,
Vomit en mugissant la flamme étincelante,
Et la cendre, et la pierre, et la lave brûlante.
Mais te suffira-t-il de craindre l'indigent?
Sera-t-on, sans motif, généreux, indulgent;
Et ne viendra-t-on pas, désolant ta famille,

Arracher de tes bras ton épouse ou ta fille ?
L'ardente ambition, pour n'avoir plus de frein,
Va-t-elle désormais quitter le cœur humain ?
Du despote cruel la fatale colère
Au souvenir d'un Dieu quelquefois se modère;
Mais s'il peut étouffer ses remords, ses combats,
Il n'est plus qu'oppresseur, et l'aspect du trépas
Ne montre à son esprit, tranquille sur ses crimes,
Que le même néant qui retient ses victimes.
O jours de désespoir, de sang et de fureur,
Où fondirent sur nous la mort et la terreur,
A la postérité c'est à vous de le dire!
L'athéisme usurpa les rênes de l'empire,
Et cent mille français, dans sa férocité,
Au nom de la justice et de la liberté
Rougirent l'échafaud de leur tête innocente.
Epoque de forfaits, tu m'es toujours présente!
J'ai vu l'excès des maux tarissant seul nos pleurs,
Et l'amour de la vie éteint dans tous les cœurs.
Dans la nuit du tombeau l'un se plonge lui-même;
L'autre, aussi courageux, mais dans un calme extrême,
Voit la mort qui s'avance, et croit que sans pâlir
Il faut oser l'attendre, et non la prévenir.
Par-tout on voit tomber sous la hache homicide

Et le vieillard paisible, et la vierge timide,
Et la mâle vigueur, honteuse de ses fers,
Et la vertu sacrée, et les talens divers,
Tout ce que l'on respecte et tout ce que l'on aime!
Arrêtez, assassins! ah! les barbares même,
Ces Huns, ces Visigoths égorgeant les Gaulois,
Dans leurs fureurs du moins n'invoquaient pas les lois;
Ils étaient étrangers! Mais quelle affreuse image
Présentent à l'esprit des monstres de carnage,
De leurs concitoyens infames oppresseurs,
Se baignant à plaisir dans le sang et les pleurs,
Et parlant de vertu dans l'ivresse des crimes!
Et vous, de tant d'horreurs déplorables victimes,
Vous mouriez en héros! Tels les premiers chrétiens,
Grands dans l'adversité, libres dans leurs liens,
De leurs persécuteurs bravaient tous les supplices,
Et couraient aux tourmens comme on court aux délices.

Oui, le juste s'élève au-dessus de son sort,
Et ce n'est pas pour lui qu'il redoute la mort;
Ses vieux parens, son fils, une épouse chérie,
Voilà tous ses liens au fardeau de la vie.
Il saurait voir la tombe, à lui-même rendu,
Comme on voit un ami dès long-tems attendu.

Mais c'est la foi d'un Dieu qui donne ce courage ;
C'est pour lui qu'on est bon, et charitable, et sage.
Malheureux, qui voudriez renverser ses autels,
Vous ignorez combien vous nous rendriez cruels !
Ah ! si vous nous priviez de cet espoir auguste,
Qui d'entre nous voudrait, pour l'honneur d'être juste,
Attendre son voisin dans le crime affermi,
Et tomber au néant sous son bras ennemi ?
Qui craint veut s'assurer ; la prévoyance amère
De la cupidité prendrait le caractère,
Et la faux de la mort, multipliant ses coups,
S'userait pour jamais en nous moissonnant tous.
L'homme n'a subsisté que par cette croyance :
N'aurait-il pour soutien qu'une vaine espérance ?
Quoi, le fruit du hasard est gardé par l'erreur !
Ah ! tant de déraison décèle l'imposteur.
Va, tout dans l'univers prouve un Dieu tutélaire :
Il existe en effet, puisqu'il est nécessaire. (10)
Eh ! comment en douter ? le spectacle des cieux
Qui l'offrit aux regards de nos premiers aïeux,
A nos derniers neveux doit l'annoncer encore.
O soleil ! le hasard t'aurait-il fait éclore ?
Vous tous, globes de feu qui brillez dans les airs,
Parlez ; de quelle main reçûtes-vous des fers ?

Dans cet empire immense où vous régnez sans cesse,
Qui vous a circonscrit? qui vous tient? qui vous presse?
Balancés, suspendus sur les bords du néant,
Pour vous y replonger il ne faut qu'un instant;
Où donc est le pivot de vos énormes masses?
Comment toujours flottans dans ces vastes espaces,
Les mondes asservis et pleins de vos bienfaits,
S'entrelaçant toujours, ne se choquant jamais,
Prompts et silencieux autant que la pensée,
Suivent-ils leur orbite autour de vous tracée?
Et vous-mêmes, soleils, *vous que l'on voit unir*
Au droit de commander le besoin d'obéir,
Qui dirige en secret la marche que vous faites?
Tandis qu'autour de vous circulent vos planètes,
N'est-il pas d'autres corps qui, plus forts que vous tous,
Entraînent à la fois votre cortége et vous?
Et ces corps si puissans, souverains de tant d'êtres,
Esclaves à leur tour, n'ont-ils pas d'autres maîtres
Qui décroissant en nombre, et croissant en grandeur,
Se terminent enfin aux pieds du Créateur? (11)
Oh! qui les dépeindra ces travaux admirables,

Ce chef-d'œuvre des cieux, ces soleils innombrables,
Versant sur l'univers, de leurs rayons vainqueurs,
La chaleur, la lumière, et l'éclat des couleurs!
O spectacle sublime! ô génie! ô puissance!
Quoi, l'homme pourrait voir tant de magnificence!
Il irait dans les cieux! il verrait son auteur!
Oui, de ce grand destin l'espoir est dans son cœur.
Voyons ce qui le fonde; et tandis que l'athée
Du hasard au néant flotte en onde agitée,
Nous, vainqueurs du hasard, combattons le tombeau,
Et puisqu'il est un Dieu, nous vaincrons de nouveau.

NOTES
DU CHANT PREMIER.

(1) *La foi du genre humain ne peut être une erreur.*

Cet acquiescement général à la croyance d'un Dieu, est assurément le cri de la nature. Il révèle une vérité de sentiment, indépendante des tems, des lieux et de l'éducation. Les sens peuvent s'élever un moment contre l'existence d'un être invisible; mais la raison leur impose silence à l'instant même. C'est elle qui nous démontre cet être nécessaire, existant par lui-même, intelligent et éternel, distingué du monde et de la matière, et par conséquent créateur de l'un et de l'autre. Cette croyance n'est point un fruit de la politique des princes. Leur empire ne s'étend pas sur la conscience. La grandeur et la beauté de l'univers ont forcé tous les hommes à placer dans les cieux l'auteur de la nature. Il n'y a point de préjugé universel. La jalousie, la rivalité, et même l'amour-propre doivent naturellement porter chaque peuple à ne pas adopter aveuglément l'opinion du peuple voisin. « Vous croyez qu'un esprit gouverne le monde, et qu'il est l'auteur de votre

premier père ; mais nous qui sommes plus instruits, nous pensons qu'il faut attribuer toutes ces merveilles à cette montagne, à cette vaste mer, etc. » Voilà l'homme.

Et comment les mortels auraient-ils pu se former l'idée d'un Dieu, s'il ne s'offrait pas de toute part à leur raison ? Une intelligence pure n'affecte point les sens. Il faut que l'athéisme soit bien absurde, pour que l'homme, dans l'état de nature, et ne voyant que matière, l'ait par-tout rejeté pour adorer cette intelligence suprême !

(2) *Tout se fait sciemment, ou se fait par hasard.*

Pline le naturaliste avoue lui-même ce principe, en reconnaissant l'intelligence de la nature. « Je ne connais, dit-il, d'autre Dieu que ce vaste univers. Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin. Il contient tout en lui-même, et rien n'est au-delà. *Il gouverne tout par des lois certaines et immuables, quoique tout paraisse se gouverner au hasard.* Il ressemble parfaitement à l'infini, quoiqu'il soit composé de parties dégagées l'une de l'autre. Enfin c'est *l'ouvrage et l'ouvrier* ; c'est la nature universelle. »

Pline avait des connaissances très-étendues et beaucoup d'esprit ; mais s'il a réellement dit ces choses-là, il faut convenir qu'il avait peu de jugement. Il prête à la matière l'intelligence et toutes les perfections que nous reconnaissons dans l'Être Suprême, et il se passe

du hasard, comme il se passerait aujourd'hui de la nécessité. Un athée dédaigner le hasard ! Cela ne se conçoit pas. O Pline ! si vous découvrez de l'intelligence dans le monde, admettez un être spirituel ; si au contraire tout vous paraît aller contre le sens commun, même dans votre Histoire Naturelle, laissez-la dériver, ainsi que vous, des atomes et du hasard, et soyez conséquent.

Mais quelqu'un a dit qu'il est impossible de penser que cette Histoire Naturelle soit l'ouvrage d'un athée, et qu'on a dû y insérer postérieurement ces passages qui impliquent contradiction. Je le croirais volontiers ; car celui qui se propose de nous faire admirer les merveilles de la nature, et qui remarque tantôt qu'elle a fait du blé le plus fertile de tous les grains, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme ; tantôt qu'elle garantit les plantes salutaires des insultes des animaux, etc. ; celui-là, dis-je, a dû reconnaître mieux qu'un autre la spiritualité de l'être qui sait prendre de telles précautions.

Les matérialistes modernes nous parlent aussi de la nature ; mais ils la dépouillent de cette intelligence. Elle fait tout nécessairement ; et il n'y a par conséquent ni précautions, ni cause finale dans l'univers. Mais qu'est-ce que la nature, si ce n'est les choses créées, et dans un autre sens, l'ordre répandu dans ces choses ? Qu'est-ce que cet ordre, si ce n'est, d'après la définition de M. de Buffon, *le système des lois*

établies par le créateur pour l'existence et la succession des êtres ? Et qui peut comprendre comment des lois peuvent exister sans législateur ?

(3) *Effet, événement, et non cause réelle.*

La nécessité ne peut être qu'un effet. La mieux sentie, celle de manger, de boire, de mourir, résulte de notre condition d'homme, et par conséquent de la volonté de notre créateur. S'il était possible de trouver un autre sens à ce mot, il n'en serait pas moins ridicule sans doute de substituer à une cause invisible, mais concevable, une autre cause également invisible, et entièrement inconcevable ; mais cet autre sens, il est impossible de le trouver. En nous disant que tout se fait nécessairement, on nous dit que tout se fait nécessairement sans cause, et voilà le comble de l'absurdité.

(4) *Ce qui ne pense pas aurait fait la pensée !*

Locke, après avoir prouvé la spiritualité et l'immortalité de l'ame, dit qu'il n'oserait pourtant affirmer que Dieu ne puisse douer la matière de la faculté de penser. Ce mot échappé, par respect même pour l'Etre Suprême, au plus grand métaphysicien qui ait existé, est devenu un sujet de triomphe pour les matérialistes. Locke a tort sans doute : on doit affirmer que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, quand on a démontré l'incompatibilité du principe pensant

avec la matière. Mais quel avantage peut retirer l'athée d'une hypothèse qui, fût-elle vraie, exigerait au même point la toute-puissance de l'Être Suprême ? Dire qu'il n'est pas impossible à Dieu de douer la matière de pensée, ce n'est pas dire que la matière a par elle-même, ou tient d'elle-même la faculté de penser.

Je crois, comme Locke, que rien n'est impossible à Dieu ; mais s'il ne lui est pas plus difficile de créer et d'unir les deux substances, que de combiner dans une seule leurs propriétés de nature si *différente*, *pourquoi* aurait-il préféré ce dernier mode ? D'ailleurs, rendre la matière pensante, n'est-ce pas toujours lui communiquer une ame ? Si Dieu voulait faire penser et parler une montagne, conçoit-on qu'il pût opérer ce prodige autrement que par l'addition de la substance spirituelle à la substance matérielle ? Nous dirions : Si c'est la pierre elle-même qui pense, comment le sentiment individuel de son existence, qui fait de chacun de nous une seule personne, peut-il résulter de l'assemblage d'une infinité de parties ? Cependant il faut ou que chaque partie de cette montagne soit pensante, ou que cette faculté soit le produit de toutes ses parties combinées entre elles. Dans le premier cas, où se fait l'examen et la réunion des pensées de toutes ces parties, et comment la masse tire-t-elle ses conséquences, et use-t-elle de sa faculté de raisonner ? Dans le second cas, comment des parties

purement matérielles auraient-elles dans leur ensemble une faculté qui serait si étrangère à chacune d'elles prise séparément ? Il est bien sensible que des particules qui n'ont point la pensée, n'ont pu l'acquérir en se réunissant, parce qu'il ne peut y avoir dans le tout que ce que renferment les particules. Nous serions donc forcés de conclure qu'une substance spirituelle, absolument distincte de la matière, a été unie à la montagne, quoique le moyen de cette union nous fût parfaitement inconnu.

Nous ne jouissons que par l'ame ; et l'on sent, du moins, que si cette ame n'était pas purement spirituelle, il serait impossible qu'elle eût des plaisirs que le corps ne partageât pas. Ainsi les souvenirs agréables, les douceurs de l'espérance, les jouissances de l'amour-propre, tout ce qui n'intéresse que l'esprit, nous serait parfaitement inconnu.

Il est démontré par Locke, et par tous les bons logiciens, qu'il existe en nous une faculté qui a la perception des objets et qui les compare. Cette perception reçoit leur impression par les sens, mais elle n'est point dans nos sens. Notre oreille lui transmet des sons harmonieux, mais le jugement que nous formons de ces sons et le plaisir qu'ils nous procurent, sont incontestablement l'ouvrage de cette perception. Quand nos sens nous trompent, (ce qui arrive si souvent) n'est-ce pas l'esprit seul qui rectifie leur témoignage ? Notre corps a-t-il autre chose à faire dans cet examen

que

que de prêter ses organes à l'esprit ? N'arrive-t-il pas même qu'il les lui prête sans succès ? On sait, par exemple, que les objets qui nous paraissent colorés n'ont point une couleur qui leur soit propre, mais qu'ils séparent la lumière qui les éclaire en divers rayons colorifiques, et qu'ils réfléchissent quelques-uns de ces rayons sous lesquels ils se présentent à notre vue. Il est donc évident que notre œil n'est pour rien dans ce jugement. Mais il y a plus : s'il n'existait pas en nous une faculté totalement distincte de la matière, tout souvenir serait impossible ; nous n'aurions, pendant la nuit, aucune idée du jour ; notre œil ne jugerait que par l'impression actuelle ; et quand la lumière cesserait, l'idée des objets ne se conserverait pas plus sur notre rétine que dans nos mains.

(5) *Qui donc au mouvement a ravi sa puissance ?*

Il y a du mouvement dans l'univers, et ce mouvement prouve un moteur. Si son principe était dans la matière, le mouvement lui serait essentiel, c'est-à-dire que nous la verrions se mouvoir d'elle-même, et que le repos tendrait à la détruire. Elle aurait d'ailleurs une certaine manière de se mouvoir et un degré déterminé de mouvement. On ne lui verrait ni diverses sortes, ni divers degrés de mouvement.

Lorsqu'un corps est en repos, on n'est pas tenté de demander la cause d'un état qui lui est naturel. Lorsque, au contraire, il est en mouvement, on en cher-

che la cause hors de lui. Enfin, le degré du mouvement d'un corps va toujours en diminuant, ce qui prouve l'impulsion d'une cause étrangère qui l'avait fait sortir de son état naturel.

Le mouvement des astres est uniforme et assujéti à des lois constantes. Il n'est donc pas libre comme les mouvemens de l'homme et des animaux, et il dépend par conséquent d'une cause qui lui est étrangère.

Ainsi, libre ou forcé, le mouvement ne peut être de l'essence de la matière. Elle le reçoit et le communique : mais il faut une volonté pour le produire.

(6) *Ou souffre que l'esprit cherche ailleurs son auteur.*

Si la formation du monde physique par les atomes et le mouvement ne peut se concevoir, combien plus inconcevable encore est la formation de l'esprit de l'homme sans une intelligence souveraine ! Mais laissons de côté cette invincible difficulté, et n'opposons à l'athée que celle de la formation des corps. S'il existe une notion claire, c'est sans doute celle qui attribue à une intelligence tout ouvrage qui indique dans son ensemble un dessein réfléchi, et dans ses parties une liaison et des rapports sensibles. Un argument qui attaque une évidence si palpable et si universelle, a donc besoin d'une force et d'une clarté égales à cette évidence. Suivons ici les raisonnemens de l'athée, et voyons comment le monde sort de ses mains.

« Quelque grand que soit un nombre, dit M. de » Prémontval (*a*), quelque étonnant, quelque acca- » blant même qu'il paraisse à l'imagination, eût-il » besoin, pour être exprimé, de plus de chiffres qu'il » n'y a de grains de sable sur le bord de la mer, de » gouttes d'eau dans l'océan, ou d'atomes dans le » monde entier, ce nombre est encore très-petit à » l'égard d'un autre nombre possible, et doit être » considéré par rapport à lui, sinon comme le nom- » bre *un* qui ne renferme point pluralité, au moins » comme le nombre *deux*, le plus petit de ceux dont » l'idée renferme pluralité.

» Ceci posé, je prends deux caractères d'imprime- » rie, A et R, je les mets dans une boîte où je les » ballotte quelque tems, et je les laisse ensuite couler » par une petite fente qui n'en peut admettre qu'un » à la fois. Ils ne peuvent passer que de l'une de ces » deux manières, AR, ou RA; car ces deux lettres » n'ont que deux combinaisons différentes. Je m'affec- » tionne pour la syllabe AR, qui est la première de » l'Énéide, et je parie que le hasard me la fera ren- » contrer. Je puis parier sans désavantage un contre » un, puisqu'il n'y a qu'une seule combinaison qui me » soit contraire. Cependant il est très-possible que » je n'obtienne point la syllabe AR, et que les carac- » tères sortent dans l'ordre RA. Mais si je veux me » procurer une très-grande probabilité d'obtenir la

(*a*) Vues philosophiques, tome 2.

» syllabe AR par un jet fortuit, je n'ai qu'à demander » que la tentative soit répétée, par exemple, un » million de fois; alors je pourrai, presque sans ris- » que, gager un million de guinées contre une que » le hasard me donnera pour le moins une fois la syllabe » AR. Il n'est pas absolument impossible, mais ce » serait grande merveille que la syllabe RA revînt un » million de fois tout de suite.

» Prenons maintenant les quatre lettres du premier » mot de l'Énéide, ARMA, avec une majuscule au » commencement. Agitons-les dans la boîte, et lais- » sons-les tomber par la fente l'une après l'autre. Il » n'y a si petit mathématicien qui ne sache que quatre » lettres ont vingt-quatre combinaisons différentes; il » y a donc vingt-trois à parier contre un, que je » n'obtiendrai point le mot, ou la combinaison ARMA, » puisqu'il y a vingt-trois combinaisons contraires; » mais en vingt-trois reprises, le pari devient égal. » Et si l'on m'accorde un million de fois vingt-trois » reprises, je puis alors parier un million de guinées » contre une d'obtenir du hasard au moins une fois » la combinaison ARMA.

» Si nous prenons ensuite les douze lettres ARMA » VIRUMQUE; comme ces douze lettres se peuvent » combiner de près de cent vingt millions de manières » différentes, il y a près de cent vingt millions à » parier contre un, qu'en ballottant ces douze lettres » dans la boîte, le hasard ne les fera point sortir dans

» l'ordre ARMA VIRUMQUE ; mais en cent vingt mil-
» lions de reprises, l'égalité du pari revient ni plus
» ni moins que s'il ne s'agissoit que des deux combi-
» naisons AR ou RA, et en un million de fois cent
» vingt millions de reprises, il y a un million de degrés
» de vraisemblance, c'est-à-dire, qu'il y a un million
» à parier contre un, que j'obtiendrai ce qui parais-
» sait d'abord si chimérique.

» S'agit-il, après cela, du vers entier ARMA VIRUM-
» QUE CANO, TROJÆ QUI PRIMUS AB ORIS, s'agit-il
» même de l'Énéide? veut-on supposer qu'on a mis dans
» une grande roue autant de caractères qu'il y en a dans
» ce beau poème, et qu'on les y a bien mêlés? la
» probabilité que le hasard ne les fera point sortir
» selon l'ordre qu'ils ont dans l'Énéide est comme
» immense, le nombre des combinaisons contraires
» étant au-delà de toute imagination : mais enfin c'est
» un nombre pourtant, et un nombre fini. Que la tenta-
» tive soit refaite un pareil nombre de fois, le pari
» devient égal qu'on rencontrera l'Énéide, ou qu'on
» ne la rencontrera pas. Et le pari étant égal, si l'on
» refait encore cent mille millions de millions de fois
» autant de tentatives, le prodige ne serait point alors
» que le hasard rencontrât l'Énéide, mais le prodige
» serait qu'il ne la rencontrât pas.

» Si donc il y avait une infinité de roues d'où sor-
» tissent perpétuellement des caractères d'imprimerie,
» ou bien s'il y avait une seule roue d'où il en fût

» sorti de toute éternité, le nombre des reprises étant » infini, au lieu que le nombre des combinaisons de » tous les caractères d'un livre n'est que fini, il y » aurait actuellement une probabilité infinie, c'est-à- » dire, une certitude entière que le hasard en aurait » fait sortir tous les livres que nous connaissons..... » Contentons-nous donc ici de l'Énéide, et supposons » que ce beau poème nous fût venu de la manière que » je viens de dire, quoique la chose fût ignorée.... » on s'écrierait à chaque page : Quel autre qu'un grand » poète a pu faire cela? et cependant ces exclama- » tions auraient le démenti dans le fait même; ce » serait le hasard..... Oui, mais, me dira-t-on, ce » n'est là qu'une supposition gratuite qui n'a point de » réalité. J'en conviens : mais à quoi tient-il qu'elle » ne soit réelle? est-ce à l'incapacité du hasard? Il » est démontré que non, et c'est le point dont il » s'agit. Pour que ma supposition fût réelle, que » faudrait-il? uniquement l'existence d'un assez grand » nombre de roues mobiles, remplies de caractères, » ce qui fait une autre question. »

Je sais que l'impossibilité la plus grande, la plus complète, laisse toujours quelque doute dans l'esprit lorsqu'elle n'est que morale. Celui qui nie formellement l'existence de la vérité, quoiqu'il sache bien que le tout est plus grand que la partie, ou qu'il est jour en plein midi, ou que la ligne droite est la plus courte qu'on puisse tirer d'un point à un autre; celui-

là, dis-je, est pourtant disposé à croire possible la plus grande des chimères, parce qu'en effet Dieu a laissé à toutes les choses du monde un côté obscur, afin que la liberté de l'homme pût s'y aveugler à son gré.

Notre esprit, j'en conviens, ne conçoit nettement que l'impossibilité métaphysique et l'impossibilité physique : c'est-à-dire que nous ne pouvons pas croire ce qui implique contradiction, comme, qu'une chose soit et ne soit pas, ni ce qui est contre l'ordre de la nature, comme, qu'il puisse être nuit à midi quand il n'y a point d'éclipse totale ; encore n'est-on pas bien convaincu de cette dernière impossibilité ; car qui sait ce qui peut survenir dans le corps même du soleil ?

S'il ne m'est pas possible de montrer le bras de Dieu à M. de Prémontval ou à ses successeurs, je prouverai, du moins, que sa prétendue démonstration n'a pas le sens commun. Mais avant d'examiner si la formation de l'Énéide, qui certes n'est pas celle du monde, est une des combinaisons possibles avec des caractères fortuitement jetés, parlons de quelques autres possibilités vraiment impossibles.

Si M. de Prémontval cherchoit le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, et même la pierre philosophale, il prétendrait sans doute qu'on peut les trouver. Eh bien, lui dirais-je, si l'on peut les trouver, nierez-vous qu'il soit possible de les trouver

dans le même moment? non, sans doute. Et si l'on peut les trouver dans le même moment, n'avouerez-vous pas la possibilité que ce soit dans trois villes différentes, qui seront Paris, Francfort et Rouen? Et puis les trois auteurs de ces découvertes ne peuvent-ils pas bien être nés tous les trois dans la même minute, avoir exactement la même taille et tous les rapports qu'il me plaira d'imaginer? Je pourrais augmenter la difficulté à l'infini, mais bornons-nous là, et disons à M. de Prémontval : Vous convenez de toutes ces possibilités, car il n'y a rien là qui implique contradiction, ni qui soit contre l'ordre de la nature. Mais ne convenez-vous pas aussi qu'il faudrait être vraiment fou pour attendre du hasard cette chance possible?

Mettons la mer à sec. Voyez-vous ces énormes bancs de sable? eh bien! donnons à leur superficie une couleur qui saute aux yeux, c'est-à-dire, que les grains les plus élevés dans les parties hautes ou basses de ces bancs, et qui en forment toute la surface, ou plane, ou concave, ou convexe, soient distingués des autres grains par cette couleur. Ensuite dérangeons cet ordre superficiel, c'est-à-dire, remuons le sable à un pied d'épaisseur. Cela fait, envoyez un million d'hommes, la pelle à la main, et dites-leur de retourner en tout sens ce sable jusqu'à ce que tous les grains colorés, non-seulement reviennent à la superficie des bancs, mais encore reprennent justement leur position respective, de manière que cha-

cun d'eux se trouve entouré des mêmes grains qu'il avait pour voisins avant le mélange.

Ou bien faites rentrer dans leur lit les eaux de la mer, et lorsqu'elles auront pris leur assiette fixe, nous supposerons qu'il dépend de nous de distinguer chaque goutte extérieure de cette surface liquide, et d'en constater la position actuelle. Cela fait, la tempête renversera cet ordre, et il s'agira d'attendre qu'il se rétablisse parfaitement; c'est-à-dire, que non-seulement toutes les gouttes extérieures du premier état reviennent simultanément à la superficie, mais encore que chaque particule d'eau se retrouve entourée des mêmes particules qui la pressaient avant la tempête. Croyez-vous que cette combinaison puisse se reproduire dans toute l'éternité?

Il ne s'agit pas de répondre que l'évaporation détruit cette possibilité, car je pourrais fort bien exiger que les particules évaporées vinssent toutes reprendre leur place; mais je veux bien vous faire grâce de cette extrême difficulté, et supposer qu'il n'y aura point d'évaporation; ne voyez-vous pas que l'impossibilité morale dont il s'agit, équivaut encore à l'impossibilité métaphysique et physique, quoiqu'elle ne laisse pas dans l'esprit une certitude complète?

Que serait-ce, si je demandais que la mer rétablit dans le premier état dont j'ai parlé, non pas les gouttes d'eau de sa surface, mais toutes les particules d'eau dont elle est composée en longueur, largeur et pro-

fondeur ! ou bien si je demandais à la terre, toujours remuée par les hommes, de rétablir dans le cours de l'éternité, le premier pouce de sa surface, tel en tout point qu'il était il y a un an ! Pour moi, je suis convaincu que cela n'est pas plus aisé que de voir les rivières remonter vers leur source, sans aucun tremblement de terre.

Mais enfin si le hasard, dans la suite des siècles, pouvait amener les combinaisons dont je parle, il n'en serait pas moins incapable de former simultanément un ouvrage dans lequel on aperçoit un ordre frappant, un dessein soutenu, tel que l'univers, ou si vous voulez même, l'Énéide, avec la ponctuation qui en fait partie. Dans un amas prodigieux de lettres inutiles, il pourrait jeter les caractères propres à former le premier vers de ce poème, et s'il était possible de le tirer de ce chaos, de le mettre en sûreté contre ce déluge de caractères tombant l'un sur l'autre, et d'épier la sortie du second vers pour prendre la même précaution; je crois en effet qu'à force de tems vous parviendriez à former l'Énéide de cette manière; mais il s'agit du hasard, qui n'a point votre intelligence; il s'agit d'un seul jet, qui ne peut produire que des masses informes.

Non, les combinaisons qui exigent de l'intelligence ne sont point à la disposition du hasard. Supposez tant qu'il vous plaira une infinité de roues d'où sortiront à la fois des toiles, des couleurs et des pin-

ceaux, vous n'en aurez jamais une galerie de tableaux historiques chargés d'un grand nombre de personnages. Mais il y a bien d'autres difficultés.

D'abord, pourquoi parler de caractères d'imprimerie, de toiles, de couleurs et de pinceaux ? C'est une autre question, comme vous le dites fort bien. Toutes ces choses sont déjà le produit de l'intelligence qui a mis en œuvre la matière. Il faut, avant de former l'Énéide, que les principes primitifs aient formé les caractères, de même qu'avant de réunir les membres de l'animal, il a fallu les façonner.

O hasard ! jette donc des yeux et des oreilles d'animaux ; mais songe que ces organes doivent être liés aux autres parties de la tête, et préservés de la chute et même du contact d'autres corps ! surtout n'oublie point dans ce composé la vie, le sentiment et l'intelligence !

Cependant il nous reste encore à examiner si les atomes auraient pu s'arranger de façon à former la matière, telle que nous la voyons dans les divers corps. M. Bullet a réfuté ce système d'une manière qui ne laisse rien à désirer, et je me bornerai à abréger sa réfutation.

1.° Les atomes pour être unis devraient être constamment adhérens les uns aux autres ; mais ils tomberont les uns sur les autres sans s'unir, sans s'attacher, ainsi qu'on le voit de la farine ou de la cendre qu'on jette en l'air. Il n'y aurait donc point de corps solides dans ce système.

2.° On objecte que les atomes étant crochus, se seraient dans leurs mouvemens attachés les uns aux autres, et auraient formé des corps solides par leur union; mais qui dit atome, dit indivisible; or ce qui est indivisible n'a point de parties, car tout ce qui a des parties peut être divisé. En considérant les atomes comme élémens, comme principes primitifs de tous les composés, on ne peut les envisager comme composés eux-mêmes.

3.° Si les atomes n'ont point de parties, ils ne peuvent avoir aucune figure, puisque toute figure n'est autre chose qu'une certaine disposition des parties qui forment un corps. Ainsi, donner une figure courbe ou crochue à des atomes qui n'ont point de parties, c'est joindre ensemble des attributs qui se détruisent; c'est former une chimère.

4.° S'il n'y a point de cause intelligente qui dirige le mouvement des atomes, il ne peut y avoir de corps organisés, parce que leurs concrétions se seraient faites selon les lois de la mécanique; c'est-à-dire que si les atomes avaient la même pesanteur, ils formeraient une masse de plusieurs couches égales en poids qui ne pourraient produire un corps organisé tel, par exemple, que le corps humain, dans lequel il y a des parties qui, dans un pareil volume, ont un poids différent. Si, au contraire, les atomes étaient inégaux en pesanteur, il faudrait qu'ils se plaçassent graduellement selon la diversité de leur poids, ensorte

qu'

que les plus pesans fussent les plus bas, et ce n'est pas non plus le corps humain, ni celui d'aucun autre animal, puisqu'on y voit, contre toutes les lois de l'hydrostatique, des parties légères placées plus bas que d'autres plus pesantes. Il est donc impossible que des atomes dont le mouvement n'est point dirigé par une intelligence, forment un corps organisé.

5.° Les atomes n'ont pu commencer l'homme par la tête, parce qu'il y a du sang dans cette partie qui doit y être poussé du cœur ; ainsi la tête suppose le cœur. Ils n'ont pu commencer par le cœur, puisque ce viscère suppose des artères par lesquelles il pousse le sang dans tout le corps, et des veines par lesquelles il le reçoit. Ils n'ont pu commencer par les pieds, puisque les pieds ont des nerfs qui prennent leur origine de la moelle et de l'épine du dos, etc., etc.

6.° Ou les atomes se meuvent, ou ils ne se meuvent pas. S'ils se meuvent, ils sont à chaque instant dans des situations différentes : dès-lors rien de stable, rien de fixe. S'ils ne se meuvent pas, dès-lors plus de changement. Or, il y a dans le monde des choses qui ne changent jamais, telles que les espèces ; et d'autres qui changent toujours, telles que les individus. Donc le concours fortuit des atomes ne peut produire un monde semblable à celui-ci.

Ajoutez à cette réfutation solide l'impossibilité de se rendre raison dans ce système, des moyens, des rapports et des fins qui se découvrent dans le monde

entier ; ajoutez-y l'impossibilité plus absolue encore qu'une cause aveugle ait pu produire l'esprit, qui assurément n'a rien de commun avec elle, et vous saurez ce qu'il faut penser de ces atomes, et de ces roues à caractères d'imprimerie, dont on ne peut tirer que de sots raisonnemens.

(7) *Que d'art dans la nature, et que l'artiste est grand !*

« En considérant au microscope tout ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crevasses, que rudesse ; tout s'y ressent des bornes de son industrie et de la grossiéreté des instrumens qu'il emploie ; tout y paraît fait avec la serpe ou la truelle ; tout y découvre un artiste mal habile qui ne connaît pas la matière qu'il met en œuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse et des ressorts dont l'artifice et l'entretien sont connus de lui seul. Dans les dehors, vous trouverez par-tout de la magnificence, de la symétrie, de la finesse et des grâces ». Pluche, *Spect. de la nature.*

(8) *Médite de nos corps les diverses parties.*

« Dès que l'on commença à étudier l'anatomie, on s'aperçut que la grosseur de chaque muscle était proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachait. Quelques anatomistes, frappés de ce rapport, objec-

tèrent aux Épicuriens que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os, la force du cordon destiné à le soutenir et à le mouvoir. Les Épicuriens répliquèrent que les cordons n'avaient point été différenciés par la nature, et que ceux qui fesaient le plus de mouvement, devenaient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice deviennent les plus robustes. Unique et frivole retranchement de l'athéisme! Galien (*de usu partium*) le foudroya aisément. Il démontra dans les enfans tirés du sein de leur mère, ces mêmes proportions aussi marquées que dans les athlètes les plus vigoureux ». *Théorie des sentimens agréables.*

(9) *Que cacherait entière un petit grain de sable.*

M. Huguens a observé qu'une très-petite goutte d'eau prise dans un verre, où l'on a laissé tremper du poivre deux ou trois jours, paraît au microscope comme un grand étang où l'on voit nager une infinité de petits poissons.

M. Seeuwenhoek fit la même expérience. Il vit dans une goutte d'eau, où il avait mis du poivre, sept ou huit mille animaux si petits, qu'il croit qu'un million de cette sorte aurait à peine la dimension d'un grain de sable.

Le Père Regnault dit aussi (Entretiens physiques)

que ces animalcules sont si prodigieusement petits, qu'il en faudrait plus d'un million pour excéder le volume d'un grain de sable. Il ajoute qu'ils nagent avec beaucoup de vigueur et de vîtesse, et qu'il en a vu des milliers dans la centième partie d'une goutte de liqueur, s'élancer et venir à la rencontre les uns des autres, sans s'entrechoquer.

M. Backer, dans l'ouvrage intitulé : *Le Microscope à la portée de tout le monde*, rend compte des mêmes expériences ; et il assure qu'en examinant au microscope la couleur verte ou rouge qu'on trouve en été sur les eaux dormantes des fossés, on voit que ce sont les couleurs d'une infinité de millions de petits animaux qui couvrent toute la superficie de l'eau.

(10) *Il existe en effet, puisqu'il est nécessaire.*

Une doctrine nécessaire au maintien des sociétés est évidemment vraie ; leur existence ne peut être fondée sur un mensonge. Supposons pour un moment un peuple privé de toute idée religieuse, c'est-à-dire, véritablement athée. Pour sentir qu'il ne peut subsister long-temps, on n'a qu'à se demander si l'on voudrait vivre au milieu de lui. Un petit nombre d'athées répandus dans les grandes villes de l'Europe, et qui doivent sans doute aux principes qu'on leur a donnés dans l'enfance tout ce qui leur reste de probité, ne sont guère frappés des alarmes que leur causeraient des hommes sans morale. Ils vivent dans

des états religieux, et se persuadent aisément qu'ils vivraient de même dans la république de Bayle; mais qui d'entr'eux serait assez insensé, après y avoir réfléchi, pour mettre son repos, sa fortune et sa vie à la disposition de ses voisins indigens, et convaincus comme lui qu'il n'y a ni vice ni vertu, et que tout va finir pour eux? Comment leur inspirera-t-il des sentimens de justice qui ne peuvent être utiles qu'à lui seul? Il faudra bien pourtant qu'il en fasse l'essai, après avoir reconnu l'insuffisance des supplices, ou même l'impossibilité de punir les crimes. Mais donne-t-on une conscience et des remords à ceux qui, dès l'enfance, ont tout fait pour se persuader que la morale est l'œuvre de l'homme? Dans la société religieuse, le scélérat a appris de ses premiers remords que la conscience générale est contre lui. Il se tait, il se cache, il craint tous les hommes: mais dans une société d'athées, pourquoi ne s'ouvrirait-il pas à tous ceux qui seront pauvres comme lui? « L'abjection, le travail et la misère, leur dira-t-il, » voila notre lot. Les honneurs, le repos et les jouis» sances, voilà le leur. Ils dévorent en paix le fruit » de nos sueurs; et nous sommes mille, et ils sont » à peine vingt! Quel prix attendez-vous de cette » humiliante lâcheté? Consultez la nature: les loups » se laissent-ils maîtriser par les moutons? » --- Eh bien! philosophes imprudens, sera-t-il tems de vous cacher? et pouvez-vous me dire qui sera plus

malheureux de vous ou de vos assassins ? L'homme n'est ni loup ni mouton ; il est né pour vivre en société ; il a besoin de labourer les terres, de bâtir des maisons, d'avoir de la toile, du drap, etc. ; il est donc naturellement propriétaire ; et consulter la nature, c'est, pour lui, consulter la raison que Dieu lui a donnée.

La plus grande preuve, à mon sens, de l'existence de Dieu, c'est qu'il nous a mis dans l'impossibilité de nous passer de lui.

(11) *Se terminent enfin aux pieds du Créateur.*

Si Platon, Socrate, Fénélon et Clarke revenaient pour nous dire : « Messieurs, malgré tout ce que nous » avons dit ou écrit, le fait est qu'il n'y a point de » Dieu. La partie la plus subtile de la matière forme » dans l'homme ce que vous nommez *esprit*. Lorsqu'on » meurt, elle s'évapore. Elle nous a porté par attrac- » tion dans toutes les planètes de notre système et » dans beaucoup d'autres mondes, mais nous n'avons » trouvé nulle part aucune idée de l'Être que nous » vous avions annoncé. Il n'existe point, et nous » revenons parmi vous pour vous en donner l'assu- » rance ». Quel seroit notre étonnement ! Comment est-il possible, dirions-nous, que la matière fasse nos raisonnemens, nos craintes, nos espérances, etc. ! Ah ! la nature entière a conspiré pour nous tromper !

Supposons, au contraire, les prédicateurs du ma-

térialisme revenant aussi, et disant aux athées : « Nos » chers amis, ne vous flattez pas plus long-tems ; » il existe un Être suprême ». Assurément ils seront accablés, mais non pas surpris. Nul d'eux ne sera tenté de dire : « Contez-nous comment il est possible que les atomes et la nécessité n'aient point produit la pensée, le sentiment et les corps organisés ! cela nous paraissait si simple ! Apparemment vous vous moquez de nous ! N'est-il pas naturel de penser que tout existe sans dessein, et qu'un être vivant et intelligent a pour auteur une matière aveugle et morte ? »

Si ces messieurs sont de bonne foi, ce petit raisonnement pourra les mettre à portée de juger si le témoignage de leur raison est d'accord avec leurs principes.

LE CONTEMPLATEUR.

CHANT SECOND.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

La cendre des tombeaux ne retient point notre
ame :
Non, de l'ombre des corps cette céleste flamme
S'élève toute entière ; elle est libre, elle vit,
Les cieux s'ouvrent pour elle, et le chaos finit.
Douce immortalité, besoin de l'homme juste,
Sois l'objet de mes chants ! Que l'espérance auguste
Qui t'admet, qui t'attend, que Dieu mit dans nos
cœurs,
De ton règne aujourd'hui goûte mieux les douceurs!
Je ne révèle point les biens qu'il nous destine,

Mais répands sur mes vers cette clarté divine
Qui nous laisse entrevoir tes célestes attraits,
Et dont les rayons purs n'éblouissent jamais.
Si de ton nom sacré l'homme a paré la gloire
Pour quelques vains lauriers, pour un peu de mémoire,
Pardonne cette erreur qui flatte les mortels;
J'y souris, mais mon culte est tout pour tes autels.
Il est dans notre cœur une voix qui nous crie:
La vertu trouve ailleurs son heureuse patrie;
Tout finit ici-bas, mais vainqueur de la mort,
L'ami de la justice obtient un meilleur sort.
Tel un jour doux succède à de sombres ténèbres,
Ou tel, lorsque l'hiver de ses voiles funèbres
A couvert sans pitié nos superbes forêts,
Un rayon du printems y porte ses bienfaits,
Et rompant les liens de la sève engourdie,
Dans l'urne de la mort fait circuler la vie. (1)
Eh! qui peut repousser cet espoir consolant!
O Dieu! toi qui daignas nous tirer du néant,
Pourrais-tu dédaigner de nous faire revivre?
De nos destins ce monde épuise-t-il le livre,
Et dans nos tristes jours quelques momens sereins
Pourraient-ils donc sur nous accomplir tes desseins?
Ah! le cœur indigné réfute ce système.

Cependant de l'impie écoutons le blasphême.
« Qu'espérez-vous, dit-il? Au sein de nos douleurs
» La vanité sied mal; l'homme est né pour les pleurs.
» Je reconnais un Dieu, mais non sa providence.
» Au milieu de mes maux j'invoque sa clémence;
» Il est sourd à ma voix, et ma douleur s'aigrit:
» Hélas! il est si grand, et l'homme est si petit!
» Un père, je le sais, quoique doux et facile,
» Prive de ses bontés son enfant indocile;
» Je ne refuse point au Dieu de l'univers
» Le droit de châtier la foule des pervers;
» Mais pourquoi voyons-nous ce maître redoutable
» Confondre sans pitié le juste et le coupable?
» Comme l'aveugle foudre il nous frappe au hasard:
» La mort atteint par-tout l'enfant et le vieillard;
» Tout succombe à la fois, le crime et l'innocence,
» Et la sobriété comme l'intempérance.
» La grêle et l'ouragan ravagent nos moissons;
» Si le blé croît ici, là croissent des poisons.
» De piéges et de maux quelle effroyable suite!
» La terre tremble, s'ouvre, et Lisbonne est dé-
» truite;
» Souvent l'air empesté, répandant son venin,
» Aux portes du tombeau presse le genre humain.
» Ces maux sont sans remède, ils sont de la
» nature.

» Ceux que l'homme se fait en comblent la mesure;
» Et puisqu'à la nature il doit tous ses penchans,
» Qui doit-il accuser de ces cruels présens?
» Jouet infortuné de tout ce qui l'amorce,
» Contre ses passions sa raison est sans force:
» Comment donc obéir à ce qu'elle prescrit,
» Et comment accorder nos sens et notre esprit?
» Pourquoi Dieu souffre-t-il toutes nos injustices?
» S'il aime la vertu, qu'il détruise nos vices!
» Quel bien lui font nos pleurs, nos craintes, notre
» encens?
» Que ne nous créait-il tous bons, tous innocens!
» Ne mit-il dans nos cœurs ses lois justes et belles
» Que pour le seul plaisir de trouver des rebelles?
» A peine un peu de bien se mêle à tant de mal:
» Par-tout le mal l'emporte, au physique, au moral.
» Est-ce là l'œuvre enfin de la toute-puissance?
» Mais alors la bonté n'est point dans son essence;
» Veut-on que Dieu soit bon? ah! mon cœur y
» consent;
» Mais alors convenez qu'il n'est pas tout-puissant.
» Pourquoi donc nous bercer d'une vaine chimère?
» Je veux que l'on jouisse, et non pas qu'on espère.
» Tout finit avec nous; et des vœux insensés
» N'en sont pas mieux remplis pour être intéressés.»

O Dieu, qu'ai-je entendu ! quoi ! d'un être sensible
Quand l'argile à jamais demeure indestructible,
La mort aurait détruit tout ce qui l'anima !
Cendre de mes amis, es-tu ce qui m'aima ?
Viens du moins m'éclairer dans cette nuit profonde ;
Quoi ! la vertu périt, et périt seule au monde !
Non, il n'est point de Dieu, si tel est son destin :
Où la justice manque on l'admettrait en vain ; (2)
Et si le scélérat, couvert de tous les crimes,
Partage en expirant le sort de ses victimes,
Si la tombe confond le vice et les vertus,
Si Socrate n'est point distingué d'Anytus,
Je cherche en vain l'auteur qu'annonce la nature ;
Je récuse des cieux la brillante imposture ;
La matière l'emporte, et l'athée est vainqueur.
Mais non ; par tous mes sens Dieu rentre dans mon cœur !
Il règne ; il a tout fait, le monde et la justice.
Laisserait-il sans prix un noble sacrifice ?
Nous aurait-il trompés ? et celui qui peut tout,
Qui donne de ses biens l'espérance et le goût,
Et qui, sans s'appauvrir, peut toujours les répandre,
Nous les dénirait-il exprès pour nous surprendre ?
Non, non ! il nous paiera ce qui nous sera dû :

S'il fit la conscience, il aime la vertu. --
Mais, dit-on, que lui fait un vœu si téméraire ?
Qu'est-ce qu'il doit à l'homme ? -- Il lui doit son salaire !
Vois l'être généreux dont le zèle discret
Console l'infortune et garde son secret ;
Que doit-il à tous ceux dont il tarit les larmes ?
Hé quoi, de la pitié son cœur connaît les charmes,
Et Dieu n'aurait pour lui qu'insensibilité !
L'auteur d'un être bon serait-il sans bonté ?
La vertu lui fut-elle en tout tems étrangère,
Ou s'en dépouilla-t-il pour embellir la terre ?
Ah ! s'il en est la source, elle est sous son regard ;
Sa couronne est au ciel, ou tout vient du hasard.
Mais toi, peux-tu sans Dieu concevoir la justice,
La générosité, l'absence d'un seul vice ?
De la tendre pitié conçois-tu les appas ?
Le hasard a-t-il mis en nous ce qu'il n'a pas ?
Le juste lui plaît-il ? déteste-t-il l'injuste ?
Et nous, avons-nous fait un sentiment auguste ?
Crois-moi ; le sentiment ne peut être inventé ;
Dieu créa la vertu pour l'immortalité.
La foi du monde entier sans doute est naturelle,
Et jamais une erreur ne fut universelle.
L'Indien ignorant a trouvé dans son cœur

De nos destins futurs l'espoir consolateur.
Au sein des vastes mers une île fortunée,
Inconnue aux mortels, et pour lui destinée,
Doit, après son trépas, le venger de ses maux;
C'est là qu'il oubliera la guerre et ses fléaux;
Là de l'Européen la fureur inflexible
Ne viendra plus troubler sa volupté paisible;
Et des plaisirs plus vrais, chaque jour renaissans,
Combleront ses desirs sans fatiguer ses sens.
L'île n'existe point; mais ici l'ignorance
De l'immortalité confirmant l'espérance,
Prouve qu'au cœur de l'homme, en tout tems, en tous lieux,
Dieu dit le premier mot de ce secret des cieux.
Le Lapon, le Persan, le Cafre et le Tartare
Ne s'assemblèrent point pour un accord si rare.
D'où viendrait le desir que j'ai d'être toujours? (3)
Un éternel printems, d'éternelles amours,
Le charme d'un repos qui doit durer sans cesse,
Tout ce qui nous fut cher partageant notre ivresse,
Des biens purs et constans, plus d'ennuis, plus de maux,
La présence de Dieu, l'aspect de ses travaux,
Ou tel autre bonheur qu'en tous lieux l'homme espère,

Dans ta soif du néant tu l'appelles chimère ;
Et moi de cet espoir rien ne peut me priver.
La mort, me diras-tu, fait-elle ainsi rêver ?
Oui, la mort même ; écoute : il nous faut un système
Qui réponde au spectacle où Dieu s'est peint lui-même.
Viens, approche ; vois-tu ce dais du firmament ?
Pour qui serait-il fait ce palais éclatant ?
N'est-ce pas pour l'esprit que Dieu fit la matière ?
Que font à son bonheur ces torrens de lumière ?
Hé bien, la mort nous mène en ce séjour heureux !
Le juste sait l'absoudre, elle comble ses vœux.
Un néant éternel a-t-il fait la conquête
Des astres rayonnans qui roulent sur ta tête ?
Ces théâtres nombreux seraient-ils sans acteurs ?
Et n'est-ce qu'en ce monde, où règnent les douleurs,
Que Dieu sema la vie, et montra sa puissance ?
La terre n'est qu'un point, l'univers est immense.
Ah ! la raison n'admet qu'un plan où tout est bien ;
Si tout meurt avec nous, ce grand œuvre n'est rien.
Que m'importe ce monde où je suis misérable,
Où l'aspect du tombeau m'épouvante et m'accable ?
Pourquoi suis-je donc né ? quel caprice, quel sort

Des peines de la vie aux horreurs de la mort
Fait flotter malgré moi ma funeste existence ?
Qu'ai-je fait à ce Dieu dont le pouvoir immense
Se plut à m'accabler sous le faix du malheur ?
Des biens dont il regorge avare possesseur,
C'est peu de m'en priver, il m'en défend la vue!
N'entend-il pas les cris de mon ame éperdue ?
Justice, Dieu cruel, tu me la dois !.... hélas!
La pitié qu'il m'impose, il ne la connaît pas!
Il disait à mon cœur : sois bon, sois équitable ;
C'était pour me tromper! Mon être déplorable
Ne pouvait subsister sans ces perfides lois.
Oui, dans sa politique un tyran quelquefois
Sourit au malheureux dont il veut la ruine ;
Il craint, il est méchant ; mais la grandeur divine
Peut-elle s'abaisser à tromper les mortels!
Pourquoi nous laisse-t-elle aux pieds de ses autels ?
Les animaux n'ont point notre folle espérance ;
Le remords n'a jamais troublé leur jouissance,
Et cet être cruel qui souffre nos combats,
De nos vaines vertus ne les tourmente pas. (4)
Ces esprits purs qu'on croit empressés à lui plaire ;
Sont de l'orgueil de l'homme une folle chimère ;
Le néant est par-tout, Dieu règne sans témoin ;
Il a fait la matière, et la garde avec soin,

Mais il déshérita la pensée et la vie,
Ouvrage infortuné de sa main ennemie,
Qu'une éternelle mort ravit à sa fureur;
Ah! sans doute nos maux augmentent son bonheur!
Tel est le résultat de ta fausse doctrine....
Hé bien, sois conséquent; que ton bras assassine
Celui dont l'héritage excite ton desir,
Ton père, ton ami, n'importe, il faut jouir!
Quel mal leur feras-tu? La mort frappe à leur porte:
Hâte-toi, préviens-la; ton intérêt l'emporte
Sur quelques jours douteux qu'attriste la frayeur:
Le mal, c'est la vertu qui nuit à ton bonheur!
Satisfais tes desirs; voilà ta loi suprême:
Que t'importent nos pleurs? que t'importe Dieu même,
S'il est indifférent à tout ce que tu fais,
Et si dans le néant tu t'endors pour jamais? (5)
Non, dis-tu, je ne puis; le crime m'épouvante;
Je n'ose contempler l'humanité souffrante....
Tu n'oses! et pourquoi? que peux-tu redouter?
Un lion affamé n'a rien à consulter.
Où serait le motif, le but de sa justice?
Ah! tu n'es pas bien sûr que ton ame périsse,
Ni qu'un Dieu juste et bon, puisqu'il est tout-puissant,

Ait mis la vérité dans le vœu du méchant.
Hé bien ! fais plus, renonce à cet affreux système :
Peut-être qu'en ce monde on se juge soi-même,
Et si tu n'attends rien, c'est qu'il ne t'est rien dû.
L'espoir d'une autre vie enfante la vertu,
Et par degrés notre ame, et plus pure et plus fière,
Au sein de l'infini s'élance toute entière.
Quel est donc ce desir d'une félicité
Qui sourit à tes vœux, à ton cœur agité ;
Qui de son ombre vaine amorce ta faiblesse,
Qui te trompe toujours, que tu nourris sans cesse ?
Ah ! cet espoir d'un bien qui nous fuit ici-bas,
Sans doute en d'autres lieux ne nous trompera pas ;
Mais tes vœux inquiets malgré toi t'avertissent
De ne point t'attacher aux plaisirs qui périssent.
C'est un fruit séduisant qui mêle à sa saveur
Souvent un vrai poison, et toujours quelqu'aigreur.
Ce poison, cette aigreur peut blesser ta mollesse ;
Mais la bonté dans Dieu n'est point de la faiblesse.
Il faut mériter mieux : tu t'étonnes toujours
De ces desirs si longs pour des plaisirs si courts ;
Le passé te fournit des regrets ou des plaintes,
Le présent des chagrins, et l'avenir des craintes ;
A peine comptes-tu quelques momens heureux,
Comme on voit une fleur dans un terrain pierreux,

Ah ! crois que le malheur, sous une écorce amère,
Fait éclore un fruit doux, ou du moins salutaire.
Je suis loin de nier l'existence du mal ; (6)
Mais s'il était en nous l'aliment du moral ;
Si le bien qu'il produit.... Ce mot doit te surprendre :
Réformateur de Dieu, daigne pourtant m'entendre.
Quand le bras de ce Dieu s'appesantit sur nous,
Les yeux noyés de pleurs, nous tombons à genoux ;
La sagesse dès-lors cesse d'être importune,
Et toutes les vertus naissent de l'infortune.
Eh ! comment concevoir qu'il puisse n'être pas
Ce mal que sur la terre on trouve à chaque pas ?
Des lois du mouvement suspendras-tu l'empire ?
Dieu qui fit l'univers doit-il donc le détruire ?
Vivras-tu désormais sans besoins, sans desirs,
Sans passions, sans arts, et même sans plaisirs ?
Il faut que le feu brûle et que le glaive blesse ;
L'onde doit s'entr'ouvrir sous le pied qui la presse.
Chacun de nos besoins est arrosé de pleurs,
Et chaque passion nous vend cher ses faveurs ;
Mais qui voit le danger perd son droit à la plainte :
La sagesse de l'homme est toute dans la crainte.
Si Dieu pour le sauver lui prêtait son secours,
A de nouveaux dangers s'exerçant tous les jours,
Mourir serait encor son funeste partage.

Hélas ! le plus souvent nos maux sont notre ouvrage.
Je vois mille guerriers *tomber percés de coups*,
Des vaisseaux engloutis par la mer en courroux,
Des folles passions les suites déplorables,
Mille accidens prévus et mille excès coupables ;
Mais rien de tout cela ne peut être imputé
Qu'au malheureux abus de notre liberté.
On a beau le nier, l'homme peut se contraindre,
Il obéit aux lois, il se prive, il sait craindre ;
Vouloir, c'est être libre, et nul en s'égarant
N'ignore qu'il pouvait faire un choix différent.
Mais il est d'autres maux où l'homme est sans défense.
Je ne sais point borner la suprême puissance :
Si Dieu l'avait voulu ces maux ne seraient pas.
Il pouvait, s'il fallait des volcans sous nos pas, (7)
A leur explosion attacher un présage,
Des fléaux destructeurs prévenir le ravage ;
Et la contagion, docile à ses desseins,
Pouvait en s'exhalant épargner les humains.
Mais de ces accidens que faudra-t-il conclure ?
Laissent-ils sans pouvoir l'auteur de la nature ?
Le méchant, diras-tu, pouvait se corriger :
Dieu le sait mieux que nous, pourquoi donc s'affliger ?

Je ne veux comme toi que justice et clémence;
Dans tous ses jugemens admettons l'indulgence.
Pour le criminel même il peut les adoucir;
Puisqu'il créa son ame, il peut l'anéantir: (8)
Il peut, à la vertu donnant sa récompense,
Replonger dans la vie et l'âge d'innocence,
Et l'homme qui vécut sans vice et sans vertus:
Quoi qu'on suppose enfin, le mal n'existe plus.
Tout est bien, en ce sens qu'il est une autre vie
Où la vertu jouit d'un sort digne d'envie;
Tout est bien, en ce sens qu'un rémunérateur
D'elle, et non pas de nous, s'est rendu débiteur;
Que ce mal d'un moment voile sa providence
Assez pour t'enhardir contre ta conscience,
Trop peu pour t'excuser dans ta sécurité,
Et qu'il le faut enfin pour notre liberté. (9)
Ce sens explique tout, et n'a rien d'impossible:
Le doute doit-il être un délire invincible,
Semblable à ces brouillards infects et dévorans,
Que ne peuvent chasser le soleil ni les vents?
Mais pourquoi t'étonner? fallait-il qu'un Dieu sage,
Bornant ici pour toi son œuvre et ton voyage,
Vint t'offrir sur la terre un paradis gratuit?
Ah! si la vertu seule à ce bonheur conduit,
Ta liberté, tes maux, hélas! tes doutes même,

Tout devient nécessaire à cet heureux système
Que la raison de l'homme admit dans tous les tems.
Dirige vers le bien tes pas toujours flottans,
Et tu ne croiras plus que la toute-puissance
Pour l'horrible néant ait fait l'intelligence.
Quoi, souffrir et mourir seraient les seuls destins
De l'unique témoin de ses travaux divins!
Quel affreux dénoûment dans une œuvre si belle!
Non, Dieu n'a point commis une erreur si cruelle:
Qui peut tout fait tout bien; il veut nous éprouver.
Permettre un tel espoir, n'est-ce pas l'approuver?
Qui voudrait refourmir sa pénible carrière,
Et qui n'est point charmé d'avoir vu la lumière?
La naissance est un bien, et la vie est un mal. (10)
L'une au bonheur futur nous ouvre un droit égal,
Et l'autre est un combat où la vertu sévère
En se sacrifiant, l'obtiendra pour salaire.
O charme des vertus, ô généreux penchans,
Vivez sans vous troubler du succès des méchans!
O mon ame, soutiens ta plus noble espérance,
Et puisque Dieu te voit, sois juste en assurance!
Il ne t'amorce point, il ne te séduit pas
Pour te tenir dans l'ordre au milieu des combats;
La ruse quelquefois convient à la faiblesse;
Mais par l'illusion la divine Sagesse

Ne va point à son but; les siècles éternels
Viendront justifier l'attente des mortels:
Ils ne périront point pour l'intérêt du vice.
O mon fils, mon cher fils! toi que le ciel propice
De grâces et d'esprit avait si bien orné,
Es-tu, comme une fleur, pour toujours moissonné?
Ne reverrai-je plus tes traits remplis de charmes?
Pour fruit de tant de soins n'aurai-je que des larmes?
Cher enfant, digne objet des vœux les plus constans,
Toi qui dus être un jour l'appui de mes vieux ans,
Toi que j'ai tant aimé, tu ne serais que cendre!
Ah! s'il en est ainsi, pourquoi ta voix si tendre
Retentit-elle encor dans mon sein paternel?
Faut-il qu'un souvenir si triste et si cruel,
Qui comme le remords dévore sa victime,
Au plus pur sentiment laisse le prix du crime?
Non! tu reparaîtras sous mon œil enchanté:
La vie est un appel à l'immortalité!
Si ce n'est qu'une erreur, que cette erreur est belle!
Mais toi, triste insensé, qu'anime un si faux zèle,
Tu détruis le ressort des grandes actions,
Tu ravis au malheur ses consolations,
Au méchant ses remords, au juste l'espérance.
Philosophe barbare! ah! crois-moi, l'ignorance
Consiste

Consiste à rejeter cet espoir enchanteur :
Qui plaide pour le crime est toujours dans l'erreur.
Le Dieu que je conçois est sans doute un Dieu juste ;
Sa grandeur, loin d'exclure un sentiment auguste,
Le rend plus nécessaire, et le prouve encor mieux.
Ose donc embrasser l'athéisme odieux ;
Ose dire qu'auteur de toutes les merveilles,
Le mouvement produit nos yeux et *nos oreilles* ;
Dis qu'existant sans cause, ou nécessairement,
Notre esprit est le fruit du même enchantement ;
Que des ruisseaux sans nombre abreuvent la nature,
Sans égard pour la soif qui cherche une onde pure ;
Que l'arbre avec son fruit ne prouve aucune fin,
Et que les sexes même existent sans dessein.
Dis-nous que la vertu n'est rien qu'une chimère ;
Qu'il est égal en soi d'assassiner son père,
Ou d'être bon, sensible, et juste et généreux !
Ariste s'écriait : « Il s'agit d'être heureux !
» Si pour le devenir il faut commettre un crime ;
» Ce que veut la nature est toujours légitime.
» Celui qui n'est point libre est absous de ses torts,
» Et qui cède au destin doit vaincre les remords ! »
Le cœur de l'incrédule est plein de méfiance :
Ariste ne croit plus aux mœurs de l'innocence.
Cette jeune beauté qui flatte son amour,

Sans doute s'enhardit loin de l'éclat du jour;
Et par-tout de nos lois la crainte tyrannique
Prend de la probité le titre magnifique.
De ces cruels soupçons sans cesse dévoré,
En butte à tous les maux dont il s'est entouré,
Il maudit chaque jour et le ciel et la terre.
Mais ce ciel lui gardait un destin plus prospère:
Soit que dans son audace il eût vu sans horreur
Un travers de l'esprit plus qu'un vice du cœur;
Soit que de ce bienfait la faveur imprévue
Servît à ses desseins cachés à notre vue;
Ariste voit Lucile, et son cœur inspiré
Cède au charme puissant dont il est pénétré.
Il recherche, il obtient cette épouse estimable,
De toutes les vertus trésor inépuisable.
Sa modeste douceur et sa simplicité
L'ornaient plus que sa grâce et plus que sa beauté.
« Venez charmer, dit-il, ma retraite profonde;
Et portant avec moi sur la scène du monde
Un regard dédaigneux, oublier pour jamais
Les folles passions, le choc des intérêts,
Ces grandeurs d'un moment dont le hasard dispose,
Fantômes de bonheur qu'un souffle décompose;
La gloire, ce vain bruit qui se perd dans les airs,
Et qui coûte souvent tant de chagrins amers,

Enfin tout ce qui rit à la foule enivrée.
Ici de votre époux chaque jour adorée,
Et foulant à vos pieds tout cet éclat trompeur;
Vous pourrez loin du bruit trouver le vrai bonheur.
Ainsi le voyageur, au-dessus de l'orage,
Voit de longs traits de feu sillonner un nuage;
La foudre, en serpentant au gré des aquilons,
Fait en vain retentir les coteaux, les vallons,
Vainement un déluge inonde les campagnes;
Lui, tranquille au sommet des plus hautes montagnes,
Contemple sous ses pieds cette scène d'horreur,
Et jouit d'un air pur et d'un ciel enchanteur.»
Lucile qui voyait des yeux de l'innocence
Ce projet qu'a conçu la sombre méfiance,
Heureuse désormais de plaire à son époux,
Oubliait l'univers dans des liens si doux.
« Nous allons, lui dit-elle, en renonçant au monde,
Du trouble et des regrets fuir la source féconde.
Ah! souvent ses plaisirs font verser trop de pleurs,
Et le vice circule au milieu de ses fleurs.
Nous goûterons du moins, dans une honnête aisance,
Les charmes du repos et de la bienfaisance.

La modération est la félicité.
Un ruisseau dans son cours, doucement agité,
Rit au milieu des prés qui lui doivent la vie;
Son onde fortunée en est toujours chérie:
Que n'y peut-il borner et sa course et ses vœux!
Mais volage, imprudent, il fuit ces bords heureux,
Et le fleuve ennemi surprend ses eaux limpides,
Qui murmurent en vain dans ses vagues rapides.
Ah! fixons pour jamais notre esprit combattu;
Si le bonheur existe, il est dans la vertu.
Là souvent à nos pas quelque épine s'oppose,
Mais un regard vers Dieu la convertit en rose.
Aimons de nos devoirs jusqu'à l'austérité.
Le monde nous sourit dans la prospérité;
Il étale à nos yeux quelques attraits sensibles
Qui nous font oublier tous les biens invisibles;
Mais quels sont ces plaisirs vantés par l'enchanteur?
Hélas! presque toujours le crime est son bonheur;
Et dans l'égarement où l'ame est asservie,
Le vœu le moins coupable est d'exciter l'envie.
Les miens seront remplis, si je puis chaque jour
Enrichir l'amitié des pertes de l'amour,
Et faire succéder à cette courte ivresse
Et l'estime durable, et la pure tendresse.»
Non, non, s'écrie Ariste, auprès de tant d'appas

Le charme de l'amour ne s'affaiblira pas !
Tes grâces, ton esprit, ta raison éclairée,
Le soutiendront toujours dans mon ame enivrée !
Tandis qu'ils sont livrés à ces transports heureux,
L'hymen s'est empressé de sourire à leurs vœux,
Et Lucile est déjà la plus tendre des mères.....
Ariste en proie alors à des desirs contraires,
Sent ses feux par degrés tomber dans la langueur:
Son épouse est toujours nécessaire à son cœur;
Mais cette amitié même est moins vive et moins tendre.
Le desir de la voir, le plaisir de l'entendre,
Moins ardent chaque jour, dégénère en devoir:
On n'est plus importun quand on vient pour le voir,
Et la beauté par-tout va le trouver sensible.
Arrête, malheureux! ô ciel! est-il possible!
A de honteux liens oses-tu te livrer!
Ce cœur que tu remplis, peux-tu le déchirer!
Où retrouveras-tu ce gracieux sourire,
Cette beauté touchante où la candeur respire,
Et toutes ces vertus dont les charmes constans
Sont plus doux et plus purs qu'un beau jour de printems?
Insensé! tu pouvais vivre heureux et tranquille,
Ouvrir à l'indigent ton cœur et ton asile,

Et dérobant ton ame au poison des regrets,
T'entourer de vertus, et de charme et de paix!
Combien tu paîras cher ta coupable imprudence!
Va, cours, tombe à ses pieds, implore sa clémence;
Tout ce que les mortels adorent dans leur cœur
Réalisait pour toi le rêve du bonheur;
Qu'un aveu... Mais que dis-je! Ariste! quel supplice!
Te montrer à ses yeux dans la fange du vice,
Quand son ame et ses sens également en paix,
Peut-être de tes torts ne souffriront jamais!
Non, Lucile jamais ne doit en être instruite!
Le tems accordera ton cœur et ta conduite,
Et l'erreur qui console est toujours d'un grand prix.
Vaine espérance! hélas! Lucile a tout appris.
Que de pleurs en secret sa douleur va répandre!
Mais son œil où respire une langueur plus tendre,
N'est pas baigné du moins des larmes du remords.
Ariste cependant épuise des transports
Qu'empoisonne toujours l'image douloureuse
D'une femme sensible, et belle, et vertueuse,
Dont il n'était pas digne, et qu'il ose trahir.
Déjà même l'amour se mêle au repentir;
Lucile vient d'ouvrir son ame à l'espérance;
Elle a moins de tristesse et plus de complaisance.
Sur ses traits délicats, par la douleur flétris,

La rose par degrés a ranimé les lis;
Jamais Ariste enfin ne la trouva si belle.
« Va, lui dit-elle alors, où le plaisir t'appelle:
La retraite te lasse, et n'est plus de ton goût;
Sois libre, et que ton cœur me console de tout!
Tu ne perdras jamais celui de ta Lucile.....
La mère de ton fils ne peut qu'être tranquille.
Ah! songe chaque jour, lorsque tu reviendras,
Qu'il faut, pour le trouver, le chercher dans mes bras! »

ARISTE.

Le chercher! Non, crois-moi, je le verrai sans cesse;
Je ne te quitte plus! Pardonne ma faiblesse.....
Un destin ennemi, m'entraînant malgré moi,
M'a rendu pour jamais trop indigne de toi.....
Que je meure à tes pieds de ma douleur profonde!
J'ai pu t'abandonner! Eh! que voulais-je au monde!

LUCILE.

Cher époux! écartons des regrets superflus:
Tu gémis de tes torts; je ne m'en souviens plus.

ARISTE.

Que ce secret affreux va déchirer mon ame!

LUCILE.

Ce secret, je le sais.

ARISTE.

O ciel! qui! toi, ma femme!
Tu sais que j'ai trahi l'amour et l'amitié!
Qu'infidèle à l'hymen, sans pudeur, sans pitié,
Fondant sur ta bonté ma coupable assurance.....

LUCILE.

Je sais tout, je t'embrasse, et voilà ma vengeance!
Mon cœur est satisfait; que ton front abattu
Se relève serein! Un moment de vertu
Peut avoir la valeur de la plus longue vie.....
Ariste désormais aimera son amie!
Un sentiment plus pur va naître de ses torts,
Et c'est à mon pardon d'étouffer ses remords.

ARISTE.

Lucile!.... ah! la vertu n'est point une chimère!
Combien je te respecte, et combien tu m'es chère!
Pourrai-je, en t'adorant le reste de mes jours,
Effacer.....

LUCILE.

Oui, je veux que tu m'aimes toujours.
Sois sûr que ma bonté n'est point de la faiblesse;
Devais-je abandonner mes droits à ta tendresse?

De nos regrets amers que les fruits seront doux!
Ah. le bonheur enfin se fixe parmi nous! --

O décrets du Très-Haut, qui pourra vous
comprendre!
Elle durait encor cette scène si tendre;
On attend le bonheur, hélas! et c'est la mort
Qui dans ses bras glacés éteindra ce transport.
Lucile était émue, et respirait à peine:
De son cœur attendri l'impression soudaine
Lui ravit à la fois l'usage de ses sens.
Son époux alarmé jette des cris perçans;
On accourt, on s'empresse, on la rend à la vie;
Qui par des maux plus grands lui doit être ravie.
O malheur imprévu! sur le sein maternel
Son fils avec le lait suce un poison mortel.
Ainsi tombe une fleur sous les coups de l'orage.
Lucile! ah! pourras-tu rappeler ton courage?
Elle le veut en vain.... Quel tableau douloureux!
Ses yeux n'ont plus de pleurs, son silence est affreux;
Une fièvre brûlante a dévoré ses charmes;
Ariste épouvanté la couvre de ses larmes.
« C'en est fait, lui dit-elle, il faut nous séparer.
Je ne crains point la mort, j'ai su m'y préparer.
Elle va m'endormir dans le sein d'un bon père;

Mais je te laisse en proie à ta douleur amère.....
Mon ami, Dieu le veut; tombons à ses genoux,
Et que sa volonté s'accomplisse sur nous!
Offre-lui tes regrets pour adoucir tes larmes;
Songe qu'au malheur même il peut donner des charmes,
Qu'il garde à nos vertus des destins différens,
Et que sur leurs degrés il assigne nos rangs.
Ah! pourrons-nous un jour nous retrouver ensemble?
Dieu m'accordera-t-il..... Cher Ariste, je tremble:
Si je fus à ses yeux moins coupable que toi,
Si sa justice, hélas! veut t'éloigner de moi,
Que sa bonté, du moins, au gré de mon envie,
Pour lier nos destins balance notre vie!
Qu'il compense entre nous et le mal et le bien,
Qu'il borne mon bonheur pour augmenter le tien,
Afin qu'un nœud plus doux pour jamais nous unisse
A l'abri des regrets, des dégoûts et du vice!
Voilà mon dernier vœu.... Dieu, daigne l'exaucer!
Pardonne à mon époux s'il a pu t'offenser!
Pardonne ses erreurs, et soutiens sa faiblesse!
Hélas! j'allais jouir de toute sa tendresse.....
Hé bien! j'en jouirai dans un monde meilleur:
J'y vais revoir mon fils! quel sera mon bonheur!...

Dieu recevra pour toi mon ardente prière,
Et mes yeux te suivront dans toute ta carrière....
Soulage l'indigent.... Adieu.... ne me plains pas;
Je meurs en espérant, et je meurs dans tes bras. »
Elle dit, et les cieux ont dépouillé ce monde
De cette ame si pure, en vertus si féconde.
Ariste au désespoir, pâle, défiguré,
S'élance au même instant sur ce corps adoré,
Le serre dans ses bras, et repousse en furie
Les soins de l'amitié sur ses maux attendrie.
« Chère épouse, dit-il, tu meurs, et c'est par moi!
Tu meurs! ah! ma douleur va me rejoindre à toi.
Attends; je te suivrai dans la nuit éternelle:
Là, du moins, pour jamais je te serai fidèle.....
Lucile me pardonne, et le ciel la punit!
Le coupable respire, et l'innocent périt!
Dieu qui fus son espoir, où donc est ta justice? »
Mais Ariste bientôt la vit dans son supplice.
A ses yeux dessillés la vérité s'offrit:
Instruit par le malheur, il connut, il sentit
Que les faibles mortels sont sous la main d'un maître
Qui pour quelque dessein sans doute les fit naître.
Celui qui les créa, sans qu'il leur fût rien dû,
A-t-il fait du néant le prix de la vertu?
Lucile à ses yeux seuls est-elle sans mérite?

Et le vil assassin, le fourbe et l'hypocrite,
Quand la mort met un terme au cours de leurs forfaits,
Seraient-ils à son rang, et dans la même paix?
Ariste pour toujours a cessé de le croire:
Tout est changé pour lui; son bonheur et sa gloire
A servir les humains désormais sont bornés;
Il n'a que les besoins qu'il ne s'est point donnés;
Et résigné sans cesse à l'arbitre suprême,
Le ciel ne peut vouloir que ce qu'il veut lui-même.
L'éternité l'attend dans un monde nouveau:
Il reverra Lucile au-delà du tombeau;
Et dans ce doux espoir qui fixe son envie,
Il laisse s'échapper l'éclair de cette vie.
Heureux qui pénétré de la nécessité
De quitter au tombeau la folle vanité,
L'éclat et les grandeurs qu'assiége la tempête,
Dédaigne de s'armer pour faire leur conquête!
Plus heureux qui, lassé de ce brillant fardeau
Que ses yeux éblouis ont vu dès le berceau,
S'en démet librement pour aller vivre en sage.
Semblable aux passagers qui, tout près du naufrage,
A la fureur des flots livrent un vain trésor,
Et trouvent leur salut aux dépens d'un peu d'or.

NOTES
DU CHANT SECOND.

(1) *Dans l'urne de la mort fait circuler la vie.*

Les matérialistes demandent si l'on peut croire à l'existence de l'ame, qu'il est impossible de se représenter sous aucune forme ; mais ne croient-ils pas à l'existence de leurs idées, de leurs raisonnemens, de leurs desirs, de leurs souvenirs, et peuvent-ils se les représenter sous une forme visible ? Le jugement de la raison n'est-il pas une autorité aussi sûre que le rapport de nos sens ? et l'idée que nous avons de la substance spirituelle, n'est-elle pas aussi lumineuse que celle que nous avons de la substance corporelle ? Pour moi, je ne conçois pas mieux la cohésion des parties solides dans les corps et la communication du mouvement par l'impulsion, que la pensée dans l'ame et la communication du mouvement par la pensée ; mais je ne puis nier ni ce que je vois, ni ce que je sens.

Locke, après avoir établi que nous ne pouvons avoir aucune idée claire de la matière, ajoute : « Il en est » de même à l'égard des opérations de l'esprit, savoir

» la pensée, le raisonnement, la crainte, etc. ; car
» voyant, d'un côté, qu'elles ne subsistent point par
» elles-mêmes, et ne pouvant point comprendre, de
» l'autre, comment elles peuvent appartenir au corps,
» ou être produites par le corps, nous sommes portés
» à penser que ce sont des actions de quelque autre
» substance que nous nommons *esprit*. D'où il paraît
» pourtant, avec la dernière évidence, que puisque
» nous n'avons aucune idée ou notion de la matière,
» que comme de quelque chose en quoi subsistent plu-
» sieurs qualités sensibles qui frappent nos sens ; nous
» n'avons pas plutôt supposé un sujet dans lequel
» existe la pensée, la connaissance, le doute, la puis-
» sance de mouvoir, etc., que nous avons une idée
» aussi claire de la substance de l'esprit que de la subs-
» tance du corps ; celle-ci étant supposée le soutien
» des idées simples qui nous viennent du dehors, sans
» que nous connaissions ce que c'est que ce soutien-
» là ; et l'autre étant regardée comme le soutien des
» opérations que nous trouvons en nous-mêmes par
» expérience, et qui nous est aussi tout-à-fait inconnu.
» Il est donc évident que l'idée d'une substance cor-
» porelle dans la matière est aussi éloignée de nos
» conceptions, que celle de la substance spirituelle,
» ou de l'esprit. Et par conséquent, de ce que nous
» n'avons aucune notion de la substance spirituelle,
» nous ne sommes pas plus autorisés à conclure la non-
» existence des esprits, qu'à nier, par la même raison,

» l'existence des corps ; et il est aussi raisonnable » d'assurer qu'il n'y a point de corps, parce que nous » n'avons aucune idée de la substance de la matière, » que de dire qu'il n'y a point d'esprits, parce que » nous n'avons aucune idée de la substance d'un es- » prit. » (Entendement humain, tome 2. Des Substances, chap. 23.)

(2) *Où la justice manque on l'admettrait en vain.*

L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame sont deux vérités intimément liées. Si l'homme meurt tout entier, il est évident que la vertu demeure sans récompense, et que Dieu ne s'est point assujéti aux règles de justice dont il nous a donné la connaissance. Or, la raison démontre qu'un Dieu sans justice ne saurait exister. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien, et l'injustice a toujours sa source dans la faiblesse. Mais puisqu'il a créé l'ame, il pourrait sans doute l'anéantir. Elle ne continuera donc d'exister, que parce qu'il est impossible que Dieu ne soit pas juste ; et l'immortalité lui est, à ce titre, aussi assurée que si elle était hors de la puissance de son auteur.

(3) *D'où viendrait le desir que j'ai d'être toujours ?*

L'auteur du Système de la Nature a dit : « Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame : *Tous les hommes desirent de vivre tou-*

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

jours ; donc ils vivront toujours. Ne pourrait-on pas retorquer l'argument, en disant : *Tous les hommes desirent naturellement d'être riches ; donc tous les hommes seront riches un jour ?* » Il est assurément difficile de raisonner plus mal. L'argument serait bon s'il était impossible de devenir riche, parce qu'il prouverait que les desirs de tous les hommes peuvent embrasser un être de raison ; mais voilà ce dont on ne fournira jamais la plus légère preuve.

Le desir du bonheur, sous quelque aspect que ce bonheur se présente à nous, est aussi naturel que celui de l'immortalité qui n'en est que la suite. Nous desirons ce que nous croyons *assuré*, comme le manger et le boire ; ou *vraisemblable*, comme la continuation de la santé ; ou *possible*, comme la fortune ; mais une chose impossible desirée par tous les hommes ! cela ne se peut pas. Si la fortune n'existait point, personne au monde ne se serait avisé de la desirer. Ainsi lorsque, malgré la certitude de la mort, l'homme espère par-tout une autre vie, il faut bien croire que cette foi est naturelle, et que Dieu lui-même nous rassure en secret sur l'immortalité de notre ame.

(4) *De nos vaines vertus ne les tourmente pas.*

« Il n'y a point d'obligations pour des êtres qui sont » absolument dans l'impuissance de connaître des lois. » Dieu ne leur accordant aucun moyen pour se faire » des idées du juste et de l'injuste, démontre qu'il

» n'exige rien d'eux, comme il fait voir tout ce qu'il » commande à l'homme lorsqu'il le doue des facul- » tés qui doivent l'élever à ces connaissances. Rien » n'est donc ordonné aux bêtes ; rien ne leur est dé- » fendu ; elles n'ont de règle que la force. Incapa- » bles de mérite et de démérite, elles n'ont aucun » droit sur la justice divine. Leur ame est donc mor- » telle.

» Cependant cette ame n'est pas matérielle, et on en » conclura sans doute que la dissolution du corps n'en- » traîne pas son anéantissement. En effet, ces deux » substances peuvent exister l'une sans l'autre ; leur » dépendance mutuelle n'a lieu que parce que Dieu le » veut, et qu'autant qu'il le veut. Mais l'immortalité » n'est naturelle à aucune des deux ; et si Dieu ne » l'accorde pas à l'ame des bêtes, c'est uniquement par- » ce qu'il ne la lui doit pas.

» Les bêtes souffrent, dira-t-on : or, comment con- » cilier avec la justice divine les peines auxquelles elles » sont condamnées ? Je réponds que ces peines leur sont » en général aussi nécessaires que les plaisirs dont elles » jouissent. C'était le seul moyen de les avertir de ce » qu'elles ont à fuir. Si elles éprouvent quelquefois » des tourmens qui font leur malheur, sans contribuer » à leur conservation, c'est qu'il faut qu'elles finis- » sent, et que ces tourmens sont d'ailleurs une suite » des lois physiques que Dieu a jugé à propos d'établir, » et qu'il ne doit pas changer pour elles.

» Je ne vois donc pas que pour justifier la Providen-
» ce, il soit nécessaire de supposer avec Mallebranche
» que les bêtes sont de purs automates. Si nous con-
» naissions les ressorts de la nature, nous découvri-
» rions la raison des effets que nous avons le plus de
» peine à comprendre. Notre ignorance à cet égard
» n'autorise pas à recourir à des systêmes imaginaires.
» Il serait bien plus sage au philosophe de s'en rappor-
» ter sur Dieu et sur sa justice. » (Condillac, traité des Animaux.)

(5) *Et si dans le néant tu t'endors pour jamais.*

En effet, si Dieu nous a jetés ici-bas, sans se soucier de nous retrouver ; s'il nous a donné une conscience, sans avoir l'intention de nous juger sur cette règle des mœurs ; enfin s'il a proscrit également les gens de bien et les méchans, il est évident qu'il est pour nous comme s'il n'était pas. Ainsi la doctrine de ces philosophes qui, en avouant l'existence de Dieu, ne veulent point qu'il s'abaisse jusqu'à s'occuper de nous, quoiqu'il ait bien fallu qu'il s'en occupât pour nous créer ; cette doctrine, dis-je, n'est pas moins désespérante pour l'humanité que le matérialisme, puisqu'elle détruit toute relation entre Dieu et les hommes. Cependant, si elle en restait là, il faut avouer qu'elle nuirait moins à la société que le matérialisme. Tant qu'on respecte le trône de Dieu, il n'est pas possible d'acquérir la certitude qu'on ne sera point puni, et

moins encore de donner cette certitude aux autres. Si Dieu existe, c'est nécessairement à lui qu'il faut rapporter notre conscience ; car la morale ne peut être un préjugé que dans le système de l'athée. Voilà donc, pour les grands crimes du moins, une caution suffisante sur cette espèce de déistes.

Mais il faut avouer aussi que les athées ont tous commencé par cette doctrine ; et sous ce rapport, elle n'est pas moins funeste que le matérialisme. La pratique de nos devoirs exige tant de vigilance et de fermeté ; il faut faire à ses passions une guerre si constante et si cruelle, que la plus faible espérance de n'être pas puni, suffit pour nous faire céder aux amorces du vice ; et quand on ne craint pas d'épuiser ses forces morales en s'engageant dans une carrière périlleuse, au bout de laquelle se trouve l'athéisme, on sent enfin le besoin de se familiariser avec ce monstre, et l'on ne manque guère de le prendre pour appui.

(6) *Je suis loin de nier l'existence du mal.*

Lorsqu'une question présente quelque difficulté, elle devient pour les hommes un sujet inépuisable de dispute. Avec de l'esprit on soutient le pour et le contre, et la bonne foi est presque toujours la seule chose qui manque aux feseurs de systêmes. --- Quelle est l'origine du mal ? Tout est-il mal ? Tout est-il bien ? Dieu peut-il être l'auteur du mal ? N'y a-t-il pas

deux principes, auteurs du bien et du mal ? etc. etc.

Les anciens Hébreux attribuaient aux mauvais esprits tous les maux dont ils étaient frappés ; mais ces mauvais esprits n'étaient qu'exécuteurs de la vengeance divine. Le mal et la mort, selon les Théologiens, sont des effets du péché d'Adam, lequel péché a infecté et corrompu toute sa postérité ; mais Dieu, ajoutent-ils, n'en peut être l'auteur, puisqu'il est la source de tous les biens. C'est en se séparant de lui par une désobéissance volontaire ; c'est en suivant les mouvemens de l'orgueil que l'homme s'est assujéti à tous les maux. Cette confusion étrange de sentimens et de passions où il est tombé, témoigne assez qu'il est déchu de son premier état, et qu'il s'est réduit à une condition où il ne trouve que de tristes motifs de déplorer ce qu'il est, et de regreter ce qu'il a été. Quant au démon, il peut encore tenter les hommes ; il peut leur tendre des piéges pour les empêcher de faire leur salut ; mais ce n'est que dans l'enfer qu'il exerce la justice vengeresse de Dieu sur les pécheurs.

On sent bien que les philosophes n'admettent point le péché originel comme cause du mal physique et moral. Ils pensent, 1.° que ce serait outrager Dieu que de croire qu'il a condamné tous les hommes pour la désobéissance d'Adam. -- Mais on peut répondre que puisque nous souffrons, il importe peu que ce soit à cause d'Adam, ou à cause de nous-mêmes ; et que si Dieu pouvait être blâmé, nous en aurions également

le droit dans l'une et l'autre hypothèse, du moins tant que nous sommes dans l'état d'innocence.

2.° Ils ajoutent que les premiers pères de l'Eglise, en disant que le péché est entré dans le monde par Adam, ont entendu que c'était la pente au péché, et que la doctrine du péché originel n'a pas été enseignée avant St. Augustin et St. Jérôme. Ils citent St. Clément d'Alexandrie qui dit dans ses *Stromates* : *Quel mal peut faire un enfant qui vient de naître ? Comment a-t-il pu prévariquer ? Comment celui qui n'a encore rien fait, a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam ?* Mais ce passage même prouve que la doctrine du péché originel était enseignée avant St. Augustin et St. Jérôme, qui ne sont venus au monde que deux siècles après Saint Clément. On sait que celui-ci avait été philosophe platonicien, et qu'il mêle quelquefois dans ses écrits les maximes du christianisme à celles de la philosophie stoïcienne ; mais il est évident qu'il combattait une croyance établie. On trouve dans le livre de Job : *Qui peut rendre pur celui qui est conçu d'une matière souillée ?* Et dans les Pseaumes de David : *J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché.* Un texte plus clair encore, c'est le verset 12 du chap. V de l'Epître de St. Paul aux Romains : *Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit...* etc. Je ne vois point qu'on puisse entendre par *peccatum* la pente au péché, et il est certain que cette doctrine est

bien plus ancienne que S. Augustin et S. Jérôme ; mais il l'est aussi qu'elle a eu toujours des adversaires, et il paraît même que la plupart des anciens Hébreux, et ensuite plusieurs des tribus d'Israël n'avaient pas une idée bien distincte du péché originel.

Zoroastre et Manès ont admis deux principes qui se combattent sans cesse ; mais, comme on l'a observé, le mauvais principe n'a pu déranger les lois astronomiques et physiques du bon principe, puisque tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux ; comment donc sa puissance serait-elle bornée à tourmenter quelquefois les hommes ?

De leur côté, Shaftesbury, Bolingbroke, Pope, etc. ont soutenu que tout était bien ; et l'on peut assurer qu'ils ont menti à leur propre conscience.

Oui, le mal existe ; et si Dieu le permet, c'est qu'il ne nous doit pas le bonheur dès ce monde-ci, et qu'il veut nous y éprouver. Cette doctrine, la seule qui puisse nous éclairer et nous consoler, est également admise par les théologiens et par les philosophes religieux.

(7) *Il pouvait, s'il fallait des volcans sous nos pas...*

On lit dans une lettre de M. de Voltaire à madame de Choiseul : « Je vous prie d'être bien persuadée que » je ne crois point du tout à la Providence particu- » lière : les aventures de Lisbonne et de Saint-Domin- » gue l'ont rayée de mes papiers. »

Mais comment distinguer la Providence générale de la Providence particulière? en présidant au tout ne préside-t-elle pas à chaque partie du tout? Nous savons que si l'espèce doit se conserver, l'individu doit périr, et que si chacun de nous trouvait dans l'Être suprême un protecteur sans cesse attaché à ses pas, il n'y aurait plus ni mal ni liberté sur la terre; mais il ne s'ensuit pas que des lois générales puissent suffire aux besoins et aux passions toujours muables de l'homme, et moins encore que ce soin particulier soit trop pénible pour celui qui veille sur l'univers. Il en est de l'homme comme du monde entier. Il ne peut pas plus se conserver par lui-même qu'il n'a pu se donner l'être. Il faut donc une cause, un surveillant qui continue à chaque instant son existence, puisqu'elle n'est pas plus nécessaire aujourd'hui qu'elle ne l'était hier. Vous ne croyez plus à la Providence particulière parce qu'un grand nombre d'hommes périt à la fois; mais il fallait également cesser d'y croire pour la mort d'un seul homme; car cet accident général n'est qu'une répétition d'accidens particuliers dont l'un n'aggrave point l'autre. Les désastres de la guerre sont-ils moins déplorables que celui de Lisbonne? Vous direz que l'homme veut la guerre; mais sur cent mille hommes qu'elle moissonne, y en a-t-il beaucoup qui l'aient voulue réellement? N'est-ce pas d'ailleurs au milieu même des fléaux qu'on croit le plus à la Providence? D'où naît ce cri subit de la nature lorsque nous courons

quelque danger, ou que nous essuyons quelque disgrâce? Si Dieu ne s'occupe pas de nous en particulier, pourquoi l'implorons-nous si naturellement? Le désastre de Lisbonne est affreux sans doute; mais il l'est surtout parce que nous attachons une importance extrême à vivre dix ou vingt ans de plus; au bout de ces vingt ans il s'amoindrit beaucoup aux yeux de la raison; et l'on aime à penser qu'il n'existerait pas peut-être aujourd'hui cinquante de ses victimes. Mais quelle que soit cette difficulté, si la vie présente n'est qu'un tems d'épreuve, et s'il en est une autre dans laquelle Dieu récompense l'homme vertueux, rien ne doit sans doute le décourager. Qui s'aviserait de plaindre dans les cieux ceux qui souffrirent sur la terre, il y a quelques siècles? Nous voyons tout avec les yeux du corps.

Au reste, la doctrine de la Providence particulière a été admise par la plupart des anciens philosophes, et Sénèque qui a vécu dans le siècle le plus propre à la rendre douteuse, l'a défendue pourtant avec beaucoup de force dans son livre *de Providentiâ*. En voici quelques passages pris au hasard.

« Il y a entre Dieu et les gens de bien une amitié dont le lien est la vertu. L'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée; il est son disciple, son véritable fils; mais cet auguste père, inflexible sur la pratique des vertus, élève rudement ses enfans.... C'est un père de famille sévère; il ne les souffre pas dans

la mollesse ; il les éprouve, il les endurcit, il les prépare pour lui-même.....

Vous êtes surpris qu'un Dieu qui aime les gens de bien, qui veut les élever au faîte de la perfection, leur laisse ici-bas la fortune pour s'exercer ? Et moi je ne suis pas étonné qu'il lui prenne quelquefois l'envie de voir les hommes aux prises avec l'adversité.....

Les Dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les ames abjectes et vulgaires.....

C'est pour l'intérêt de ceux que Dieu veut élever à la vertu, qu'il leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté ; ce qui ne peut se faire sans quelque adversité ....

L'adversité est l'épreuve de la vertu.....

Les hommes à qui la Providence ordonne de souffrir, doivent dire : Dieu nous estime assez pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la constance humaine.....

On demande toujours pourquoi Dieu souffre qu'il arrive des maux aux gens de bien : il ne le souffre pas. Il a éloigné d'eux tous les maux, en écartant d'eux les crimes, les mauvaises pensées, les projets ambitieux, la débauche aveugle, l'avarice avide du bien d'autrui. Les hommes vertueux sont sous la garde et la protection de Dieu ; exigez-vous donc qu'il garde jusqu'à leur bagage ? »

(8) *Puisqu'il créa son ame il peut l'anéantir.*

Cette supposition n'est point admise en théologie ;

non qu'on ait jamais fixé des bornes à la miséricorde divine, mais parce que les ministres de la Religion, en avouant les principes de douceur répandus dans l'Écriture Sainte, ont toujours senti la nécessité d'insister davantage sur ce que ce texte offre de rigoureux. La plus grande chimère serait sans doute de penser que Dieu puisse traiter également les méchans et les bons. Cette idée est réfutée par la conscience et par la raison qui nous viennent de lui; mais la supposition que je fais ici, et qu'il dépend sans doute de Dieu de réaliser, peut servir à arracher des mains de l'incrédulité l'une de ses plus fortes armes.

« Si Dieu prévoit tout, dit-on, je ne suis donc pas » libre, et je puis lui imputer les fautes que je com- » mets. Devait-il me tirer du néant, sachant bien que » je serais punissable, et qu'il me punirait? »

On répond à cela que la prévision de Dieu n'influe pas sur le choix volontaire et libre de la créature; qu'un père qui prévoit, dans bien des circonstances, ce que fera son fils, n'empêche pas qu'il ne le fasse librement; enfin, qu'un homme d'état peut prévoir un événement futur, tel que la guerre, et que si la guerre survient, ce n'est pas à cause qu'il l'a prévue. Voltaire lui-même dit (*Métaph. c.* 4.) : « La liberté une fois » établie, ce n'est pas à nous à déterminer comment » Dieu prévoit ce que nous ferons librement. Nous » ne savons pas de quelle manière Dieu voit actuelle- » ment ce qui se passe. »

Il est certain que la prévision de Dieu ne détruit pas le libre arbitre ; mais il faut avouer que si l'argument de l'incrédule ne signifie rien contre la liberté de l'homme, il n'est pas également aisé de le rétorquer dans sa dernière conséquence. « Je suis libre » tant qu'il vous plaira, dira-t-il ; et si, sous ce rap» port, je ne puis nier la justice de Dieu, je dou» terai du moins de sa bonté, s'il a prévu qu'il aurait » à me punir dans sa justice. »

Si nous pouvions juger du plan de la Providence, et voir la fin de toutes choses, il nous serait bien aisé de répondre à cette difficulté ; mais en cherchant dans notre faible raison si nous sommes à cet égard dans un aveuglement complet, nous pouvons dire : Pourquoi Dieu ne s'abstiendrait-il pas de prévoir les actions de l'homme, du moins au moment où il le crée ? Il n'est du tout point vraisemblable que ce soit la bonne raison ; mais puisque celle-là nous suffit pour concilier sa science infinie, notre liberté et la justice des peines qu'il voudrait infliger au méchant, nous ne devons pas douter qu'il ne puisse y en avoir bien d'autres. Or, il s'agit d'être bon, et de s'en reposer sur Dieu pour tout le reste.

Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une difficulté semblable, quand notre raison a conçu que nos doutes entraient nécessairement dans le plan de Dieu, et quand nous voyons qu'il n'a pas négligé pour cela d'imprimer dans le cœur de la généralité des hommes, cet amour de

l'ordre, qui est le fondement de la sociabilité dans ce monde, et de nos espérances dans l'autre?

(9) *Et qu'il le faut enfin pour notre liberté.*

Je n'ai rien à dire à ceux qui nient formellement la liberté de l'homme, tandis qu'il est évident, pour eux comme pour moi, que toutes nos actions volontaires résultent de cette puissance; mais il ne sera pas inutile d'examiner ici ce qu'en a dit M. de Voltaire.

« Ou je me trompe fort, dit-il, ou Locke le définisseur a très-bien défini la liberté *puissance*. Je me trompe encore, ou *Collins*, célèbre magistrat de Londres, est le seul philosophe qui ait bien approfondi cette idée. Mais de tout ce qu'on a écrit en France sur la liberté, le petit dialogue suivant est ce qui m'a paru de plus net. »

A. Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles : avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne puis m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, et celles de votre femme et de votre fille qui se promènent avec vous?

B. Quelle proposition me faites-vous là? Je ne peux pas, tant que je suis de sens rassis, vouloir chose pareille; cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, et vous voulez nécessairement ne pas mourir, vous

et votre famille, d'un coup de canon à la promenade; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de rester ici?

B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon; vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. Cela est encore clair.

A. Et si vous aviez été paralytique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie; vous auriez nécessairement entendu et reçu un coup de canon, et vous seriez mort nécessairement?

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue?

B. Vous m'embarrassez; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux?

A. Réfléchissez-y, et voyez si la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas, mon chien de chasse est aussi libre que moi, etc.

A. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien! etc.

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, et mon chien ne raisonne guère. Il n'a presque que des idées simples, et moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Hé bien, vous êtes mille fois plus libre que lui;

c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui; mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi! je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par-là?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres? ne suis-je pas libre de vouloir comme il me plaira?

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire: Je veux vouloir? Vous voulez nécessairement, en conséquence des idées qui se sont présentées à vous, etc.

B. Mais encore une fois, je ne suis donc pas libre?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont. Vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire, etc.

Ce système n'est pas tout-à-fait celui du définisseur Locke. Selon lui, la liberté est une puissance qui ne saurait être un attribut de la volonté, puisque la volonté est elle-même une puissance, et non un agent, ou un homme; mais de ce que la volonté n'est pas libre, il ne s'ensuit pas que l'homme ne le soit point de faire sa volonté. Il est libre dans sa détermination, et voilà ce qu'on semble nier dans ce dialogue. La liberté est la puissance que l'homme a de faire ou de ne pas faire quelque action particulière, suivant la préférence que son esprit donne à l'action

ou à l'absence de l'action ; *et comment*, dit Locke, *serait-il possible de concevoir un être plus libre qu'en tant qu'il est capable de faire ce qu'il veut ?* Revenons au dialogue.

1.° Une batterie de canons tire à nos oreilles : avons-nous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ? --- Je réponds comme B, que je ne puis pas m'empêcher de l'entendre, mais que l'oreille m'étant donnée pour entendre, comme l'estomac pour digérer, on ne peut pas trouver un défaut de liberté dans l'exercice naturel de ces fonctions. Il vaudrait autant dire : Avez-vous la liberté de n'être point nourri par le pain que vous mangez, ou de n'être pas désaltéré par l'eau que vous buvez ? Certes, mes yeux doivent voir le soleil, mes oreilles doivent entendre le bruit du canon. C'est là leur destination ; mais si le soleil et le canon m'importunent, j'ai la liberté désormais de fuir le grand jour et le grand bruit.

2.° Voulez-vous que ce canon emporte votre tête et celles de votre femme et de votre fille ? B. répond : *Je ne peux pas, tant que je suis de sens rassis, vouloir chose pareille ; cela m'est impossible.....* Mais quand il s'agit d'analyser une pensée, il faut commencer par rendre aux termes dont on se sert, la signification qu'on veut leur donner. Ainsi, *je ne peux* signifie ici *je ne veux pas, je ne dois pas ;* et *cela m'est impossible* veut dire : *je me garderai bien de le faire.*

3.° A. continue en disant : Bon : vous entendez *nécessairement* ce canon, et vous voulez *nécessairement* ne pas mourir, vous et votre famille, d'un coup de canon à la promenade : vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de rester ici ?

B. répond : *Cela est clair ;* et moi je dis cela n'est pas clair. J'entends *nécessairement* ce canon, puisqu'on l'a tiré près de moi sans m'en prévenir ; mais c'est *par choix*, et non *nécessairement* que je veux ne pas mourir. Je n'ai point le pouvoir de ne pas entendre, mais j'aurais celui de rester ici si mon intérêt ne me portait à me retirer. Ainsi en me retirant j'agis selon ma nature, qui veut que je me conserve ; mais il ne tient qu'à moi d'agir contre ma nature en mourant ici ; et parce que je fais ce qui me convient, il ne s'ensuit point que je ne suis pas libre dans ma détermination, mais il s'ensuit précisément le contraire. « Si nous étions déterminés, dit Locke, (*de la Puissance, chap.* XXI) par autre chose que par le dernier résultat de notre esprit, en vertu du jugement » que nous avons fait du bien ou du mal attaché à » une certaine action, nous ne serions point libres.... » Et nier que la volonté d'un homme suive son jugement dans chaque détermination particulière, c'est » dire qu'un homme veut et agit pour une fin qu'il » ne voudrait pas obtenir, dans le tems même qu'il » veut cette fin, et qu'il agit dans le dessein de » l'obtenir. »

Sans doute la volonté est la puissance de vouloir, et prétendre qu'elle est libre, c'est, j'en conviens, dire une chose aussi absurde que si l'on disait que la liberté est libre. J'avoue aussi que la volonté est généralement déterminée par ce que nous croyons nous convenir ; mais il ne faut pas admettre cette sorte de nécessité comme destructive de la liberté, car il est évident que ce serait ôter la liberté à Dieu même. « Je crois, dit encore Locke, que nous pourrions dire que Dieu lui-même ne saurait choisir ce qui n'est pas bon, et que la liberté de cet Être tout-puissant ne l'empêche pas d'être déterminé par ce qui est le meilleur.... Si la liberté consiste à secouer le joug de la raison, et à n'être point soumis à la nécessité d'examiner et de juger, les insensés seront les seuls libres.... Personne, je pense, ne doit regarder le desir constant d'être heureux, et la nécessité qui nous est imposée d'agir en vue du bonheur, comme une diminution de sa liberté.

On voit jusque-là que B. est un homme facile, et il y paraît encore par cette autre réponse : *Vous m'embarrassez ; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux ?* Ne voilà-t-il pas un singulier embarras ? Que lui faudrait-il de plus ? Le fait est que la liberté n'est pas tout cela : elle est le pouvoir de faire ce que nous voulons, *quand ce que nous voulons est en notre pouvoir.* Mais il faut observer que ce n'est qu'une distraction de l'auteur, ou une expression peu nette, puisque sa conclusion est qu'on est libre de

faire quand on a le pouvoir de faire. Tout son tort est donc de semer des doutes pour le plaisir d'intriguer le lecteur. Si dans des recherches sur l'entendement humain, il est nécessaire d'examiner ce que c'est que la volonté de l'homme, et en quoi consiste sa liberté ; il faut avouer qu'un dialogue philosophique tel que celui que j'examine, peut donner lieu à de fausses interprétations, quoiqu'il conclue par l'aveu de notre liberté. Voltaire n'était point athée, mais il voulait avoir des amis par-tout, excepté dans le clergé, et il adoptait volontiers la philosophie athéistique quand elle ne l'obligeait pas à nier l'existence de Dieu. Voici la dernière question de ce dialogue.

A. Qu'entendez-vous par la liberté d'indifférence ?

B. J'entends de cracher à droite ou à gauche, de dormir sur le côté droit ou sur le gauche, de faire quatre tours de promenade ou cinq.

A. Vous auriez là vraiment une plaisante liberté ! Mais il est certain que plusieurs petites circonstances vous déterminent à ces actes que vous appelez indifférens. *Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres* ; mais encore une fois, vous êtes libre en tout tems, en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire.

Il est fort étonnant que je sois libre dès que je fais ce que je veux faire, et que je ne le sois point de cracher à droite ou à gauche ! C'est une contradiction formelle, du moins dans les termes. Mais, au reste,

les petites circonstances de commodité qui me déterminent à cracher à droite ou à gauche, loin de nuire à ma liberté, sont précisément ce qui la constitue. Si j'étais contraint de cracher à gauche lorsque je veux cracher à droite, il est évident que je ne serais point libre ; et comme dans ce cas on serait fondé à le dire, on ne peut l'être dans le cas contraire, c'est-à-dire, quand je fais ce que je veux : car la même cause ne peut pas produire deux effets diamétralement opposés. Ce qu'il y a de plus absurde dans le système du fatalisme, c'est qu'il répond à tout par la même raison ; c'est qu'il soutient que je ne suis pas libre, soit que je marche volontairement, soit qu'on me force à rester assis. N'est-ce pas se mettre un peu trop à son aise ? Il faut le répéter. Par-tout où il y a puissance, il y a liberté. -- Je ne suis pas libre d'aller dans la lune, je ne le suis point si je tombe dans un précipice, ou si quatre hommes m'arrêtent malgré moi. Je ne suis pas libre de chausser un soulier d'enfant, etc. Tout le reste est chimère.

(10) *La naissance est un bien, et la vie est un mal.*

Un jeune homme content de sa santé, de ses plaisirs et de ses espérances, ne conçoit guère que la vie puisse être un mal ; mais y a-t-il beaucoup d'hommes sensés qui, à la fin de leur carrière, voulussent recommencer la vie aux mêmes conditions, c'est-à-dire, en éprouvant de nouveau tout le bien et tout le mal qui leur sont échus en partage ?

Cependant qui voudrait n'être pas né ? qui voudrait n'avoir pas vu la lumière et les autres merveilles de la nature ? Surtout, quel est l'homme de bien qui voudrait renoncer à l'espérance de revivre dans un meilleur monde, et de se rapprocher de son auteur ? Tels sont les priviléges attachés à notre naissance. N'est-il pas naturel de penser que notre ame n'est point destinée à rester sur la terre, puisqu'il est impossible d'y trouver son origine ? *Animorum nulla in terris origo inveniri potest.* Cic.

LE CONTEMPLATEUR.

CHANT TROISIÈME.

LA CONSCIENCE.

Ce juge intérieur qui cause tant d'alarmes,
Qui murmure sans voix et déchire sans armes;
Ce flambeau de l'esprit que de vils intérêts
Obscurcissent souvent et n'éteignent jamais;
Ce guide, ce conseil, ce témoin indomptable
Qui console le juste et punit le coupable,
La conscience enfin, œuvre du Créateur, (1)
De ses desseins sur nous atteste la grandeur.
Toi qui n'as découvert dans cette conscience
Qu'un écho des erreurs dont on berce l'enfance,
Confondras-tu toujours dans tes raisonnemens
Les préjugés de l'homme avec ses sentimens?

Les erreurs de l'esprit ne sont point dans notre
ame : (2)
Ce qu'hier j'approuvais, aujourd'hui je le blâme:
On hésite à penser, mais on sent malgré soi;
Combien l'opinion égare notre foi,
Et que la conscience est véridique et franche!
Mahomet a-t-il mis la lune dans sa manche?
On le croit à Bysance, on le nie à Paris,
Et le vrai-croyant même est souvent indécis;
Mais si tout est soumis à des lois générales,
Sans doute pour l'esprit il en est de morales
Dont l'empire en tous lieux doit se faire sentir.
Quelle société pourrait se maintenir,
Si de nos passions le torrent formidable
Ne trouvait dans nos cœurs une digue capable
De s'opposer sans cesse à son débordement?
On peut bien mutiler ce divin monument,
Mais la main qui le sape est trop mal-assurée
Pour détruire sa base et profonde et sacrée.
Non, l'erreur dans mon sein ne l'a point érigé.
Quoi! le cri des remords serait un préjugé! (3)
Néron, épouvanté du meurtre de sa mère,
Entendit cette voix douloureuse et sévère.
On s'aguerrit au mal, mais on sent qu'on le fait.
Ce sentiment si vrai serait-il sans objet?

Ah! ce monstre abruti par la scélératesse,
Peut-il nier la loi parce qu'il la transgresse?
Et toi-même veux-tu, raisonneur faux et bas,
Fonder tes argumens sur ses assassinats?
Non, sur un furieux ne jugeons point de l'homme:
Il a beau massacrer, il a beau brûler Rome;
Mon esprit n'admet point cette comparaison.
Sera-t-il faux que l'homme est doué de raison,
Parce qu'un malheureux tombe dans la démence?
Quoi! dans l'exception tu prends ta conséquence!
Elle prouve la règle, et ne la dément pas.
Où cours-tu t'égarer pour sortir d'embarras?
Sonde plutôt les cœurs; vois l'épouse infidelle,
Traînant avec effroi sa chaîne criminelle:
Du mal qu'elle s'est fait rien ne peut la guérir;
Est-ce un vain préjugé qui la force à gémir?
Mais de cent préjugés qui règnent sur l'enfance,
Sa raison d'un coup d'œil renversa la puissance:
D'où vient donc aujourd'hui ce regret douloureux?
Parle; notre intérêt n'est-il pas d'être heureux?
Rien ne pourra-t-il vaincre un remords si frivole?
L'exemple qui rassure, et le tems qui console
Auraient dû de son cœur désarmer les tyrans,
Et rendre la lumière à ses yeux pénétrans.
Larmes du repentir, que vous êtes amères!

Infortunée! où sont tes riantes chimères?
Hélas! qu'as-tu donc fait de l'espoir du bonheur?
Ah! chaque souvenir t'apporte une douleur!
Du remords dévorant la flèche empoisonnée
Déchire en ce moment ton ame consternée;
Ne la détourne point; conserve tes regrets;
Laisse couler ces pleurs qui te rendront la paix.
Le remords s'adoucit dans l'ame gémissante:
Créé par l'Éternel, sans doute il le contente;
Au charme des vertus qu'il rattache tes jours!
S'il doit céder au vice, il fuira pour toujours.
Tel quand le médecin, au mal qui nous possède,
S'est enfin assuré qu'il n'est plus de remède,
On le voit nous quitter pour ne plus revenir.
Si tu peux t'honorer, c'est par ce repentir;
Que son pouvoir sur toi n'ait jamais d'interrègne;
C'est le feu de Vesta, tremble qu'il ne s'éteigne!
Par la main du coupable il n'est plus rallumé.
Qu'heureux est le cœur pur où le bien a germé!
Ses plaisirs coulent tous d'une source sacrée,
Et la paix qui les suit n'est jamais altérée.
Vertueux par instinct, par goût et par besoin,
Qui pourrait l'affliger? il a Dieu pour témoin;
Ou s'il faut endurer et l'envie et la haine,
Pour un être immortel qu'est-ce qu'un jour de peine?

Heureux encor, heureux, mais au second degré,
Celui qui dans le mal n'a point persévéré!
Des grandes passions il connaît le délire,
Et sait dès leur naissance étouffer leur empire.
Alors un sacrifice est pour lui peu coûteux,
Et toujours il s'essaie à de plus douloureux.
C'est l'art de la vertu : tel le pilote sage,
Avant de manœuvrer au milieu de l'orage,
S'exerce au gouvernail dans le calme des mers.

Mais serait-il heureux, ce méchant, ce pervers,
Calculateur cruel qui, plongé dans le crime,
Pour son propre intérêt trouve tout légitime,
Et qui dans ses excès n'étant plus combattu,
Semble ravir la paix qu'implore la vertu?
Non, cette paix n'est rien qu'un délire funeste:
Elle est loin du repos; le méchant le déteste. (4)
Tranquille dans le bruit, dans le calme agité,
Il a besoin d'ivresse et d'incrédulité.
C'est là qu'il va puiser le secret de la vie;
Il croit que du néant elle sera suivie;
Il voit dans le désordre un état naturel,
Et ne trouve point Dieu dans l'ordre universel.

Mais nous, qu'étonne encor sa folle hardiesse,
Nous qu'un peu de *raison invite à la sagesse;*
Quand l'ordre est violé, *nous sentons*, pleins
d'effroi,

Que nos mauvais penchans ont besoin d'une loi;
D'un principe constant qui dans nos cœurs réside,
Qui soit notre censeur, s'il n'est pas notre guide,
Et dont nous connoissions toute la vérité,
Même après le mépris de son autorité.
Hé bien! ce sentiment, cette règle si sûre,
Si conforme aux besoins de l'humaine nature,
Lorsque dans notre sein nous la retrouvons tous,
Irons-nous en chercher la source hors de nous?
Le remords rend hommage à la loi naturelle:
On a beau le braver; une terreur cruelle
Sur les pas du méchant s'attache avec fureur;
Il sent qu'il a perdu tous ses droits au bonheur;
Il craint de voir le jour, et la nuit l'épouvante:
Ses songes offrent tous quelque image sanglante;
Le crime après lequel il s'élance sans frein,
Vole ensuite après lui pour déchirer son sein;
Tel l'avide vautour s'acharne sur sa proie.
Eh! peut-on voir ensemble et la crainte et la joie?
Jadis quand Damoclès, cet insigne flatteur,
Exaltait de Denis la pompe et le bonheur;
« Viens, répond le tyran, je veux, dès ce jour même,
Que tu puisses jouir de ce bonheur suprême. »
Il dit, sur un lit d'or on place Damoclès;

Tous les yeux sont frappés de l'éclat des apprêts.
Jamais festin n'offrit tant de délicatesse:
Mets exquis, doux parfums, musique enchanteresse,
Courtisans attentifs à prévenir ses vœux,
Rien ne fut épargné; Damoclès est heureux.
Mais dans cet appareil qui flatte encor sa vue,
Il découvre une épée étincelante, nue,
Qu'un seul fil retenait suspendue au plafond;
Et tremblant sous ce fer qui menace son front,
Il a cessé de voir cette foule charmante;
L'or ne l'éblouit plus; sa couronne brillante
Lui tombe de la tête et le saisit d'horreur;
Il ne voit que l'épée, objet de sa terreur.
C'en est assez, dit-il; Prince, daignez permettre
Que de votre bonheur je puisse me démettre.
Denis y consentit; mais peut-on prouver mieux
Qu'une couronne même est un poids odieux,
Quand le tyran troublé sent dans sa conscience
Le tourment des remords et de la défiance?
Tibère dans le crime a trouvé son bourreau:
L'oppresseur de la terre est son propre fléau;
Il en fait au Sénat l'aveu le plus sincère.
Catilina, ce monstre, assassin de son frère,
Fait pour se rassurer d'inutiles efforts;

Il peut détruire Rome, et non pas ses remords!
Jugurtha, meurtrier des rois de Numidie,
Est puni dans son cœur de tant de perfidie.
Il cherche le repos et ne le trouve pas:
Ses gardes, ses amis, ses flatteurs, ses soldats;
Tout nourrit les soupçons de son ame inquiète.
Vainement chaque jour il change de retraite;
Troublé par la frayeur, il croit qu'on le poursuit;
Il s'arme, court, menace au milieu de la nuit;
Et las de tant d'efforts produits par le délire,
Sur son lit de douleur il retombe et soupire,
Sans pouvoir adoucir ce tourment des enfers.
Ah! gardons-nous de croire au bonheur du pervers!
Et toi que le pervers avoûrait pour son maître,
Non, tu n'es point méchant, mais tu l'instruis à l'être;
Tu dis: Il est un Dieu; mais tu le dis en vain,
Si de nos sentimens tu fais un art humain.
Quelle eût été, dis-moi, l'épouvantable image
De ce monde sans loi, si l'homme, habile et sage,
Du Dieu qui le forma n'eût réparé l'erreur?
Il a corrigé tout, il est son propre auteur.
Ce Dieu qui n'a pas su que sans la conscience
Il le créait en vain, n'a point de prévoyance;
Il est aveugle, enfin il ne peut exister.

Ah ! cet argument seul suffit pour réfuter
Une doctrine absurde autant qu'elle est cruelle.
Il est, n'en doutons pas, *une loi naturelle:* (5)
On ne peut la nier qu'en niant son auteur.
D'autres, en l'avouant, ont pensé dans leur cœur,
Que loin de s'indigner de maux qu'il autorise,
Dieu fit la conscience afin qu'on la *méprise.*
Elle n'est, disent-ils, qu'un utile flambeau,
Chargé de nous guider jusqu'au bord *du tombeau,*
Mais qui terminant là son emploi politique,
Dissipe en s'éteignant notre espoir chimérique.
Etrange aveuglement où tombe la raison !
Eh ! que gagne le ciel à cette trahison ?
Pour lui comme pour nous qu'importait notre vie,
S'il est vrai qu'au néant elle soit asservie ?
Je veux voir un système où l'homme soit lié:
Hélas ! sans cette attente il ne fait que pitié.
Mais la terre et les cieux sont en correspondance
Par nos vœux, et surtout par notre conscience.
La vertu se fonda sur ce contrat divin,
Et celui qui peut tout ne l'a point fait en vain.
« Cependant, me dis-tu, ce guide nous égare,
Et pour nos passions sans peine se déclare.
Sévère quelquefois, mais souvent indulgent,
Ce *qu'il permet* à l'un, à l'autre il le défend. »

Non, il n'a pour nous tous qu'une même balance;
L'opinion varie, et non la conscience. (6)
C'est en vain que par elle on veut être flatté:
Sachons l'interroger avec sincérité,
Et nous en obtiendrons des réponses fidelles.
Tel le caillou frappé jette ses étincelles.
Dans le doute abstiens-toi; mais je dirais encor:
Le doute où je te vois me décèle ton tort.
Oui, celui qui dispute avec sa conscience,
Y perd le plus souvent toute son éloquence;
Et de ce long combat sort rarement vainqueur.
Je le sais cependant, l'exemple est séducteur.
Il peut dans notre esprit accréditer le vice,
Et parsemant de fleurs le bord du précipice,
Nous y plonger sans peine au gré d'un doux penchant;
Mais il ne séduit plus après l'égarement;
Son empire s'écroule, et dans le cœur coupable
S'élève un tribunal sévère, inexorable,
Que ne peut abuser la voix des passions.
Dieu lui-même préside à ses décisions,
Et le remords lancé par sa main vengeresse
Verse un affreux poison au sein de notre ivresse.
O sens spirituel! ô principe sacré!
Toi par qui l'ignorant est toujours éclairé;

Science invariable, et seule universelle,
Comment peut-on douter que tu sois naturelle!
Ah! le doute et le crime *ont en vain combattu*
Contre la conscience et contre la vertu:
Le rapport que nos yeux ont avec la lumière,
N'a pas droit d'obtenir une foi plus entière
Que celui qu'a notre ame avec la vérité.
Pour nous le vrai moral n'est rien que l'équité;
Notre ame l'aperçoit, et nous le rend sensible.
C'est à nous d'obéir à ce guide invisible.
Je conviens que l'enfant, captif dans son berceau,
Ne voit point la clarté de ce divin flambeau;
Qu'il n'est encor pour lui ni devoir ni justice;
Qu'il a besoin de guide, et surtout d'exercice.
Mais l'arbre naît toujours sans le fruit qu'il promet;
Notre cœur, notre esprit serait-il sans objet?
On grave en vain le mal sur ces tables sacrées:
Dès que le bien se montre, elles sont raturées.
Mais tout vient par degrés; voudrais-tu voir l'enfant
Sur le bien et le mal disserter en naissant?
Chaque jour il grandit; chaque jour voit éclore
Quelque germe des dons que sa faiblesse ignore:
Ils sont en lui ces dons; l'homme *peut les polir*;
Il ne peut les créer, il ne peut les ravir.

Viens, ton fils naît à peine ; élevons son enfance
Dans l'oubli des devoirs et dans l'indépendance ;
Et lorsque sa raison voudra l'instruire enfin,
Du crime tout à coup ouvre-lui le chemin.
Dis-lui qu'on peut haïr son bienfaiteur, son père ;
Du pauvre sans appui retenir le salaire,
Calomnier le juste, et livrer sans effroi
L'honneur et l'innocence au glaive de la loi.
Que ce discours pour lui devienne intelligible.
Et moi, je lui dirai : Si ton cœur est sensible,
Il aime les devoirs qui nous sont imposés ;
Nul homme impunément ne les a méprisés.
Tu n'as pas déchiré le sein de ta nourrice ;
Pourquoi confondrais-tu le crime et la justice ?
Le Dieu qui nous forma pour aimer nos enfans,
Les a-t-il dispensés d'être reconnaissans ?
L'agneau même, en ouvrant ses yeux à la lumière,
De son bondissement va caresser sa mère :
Ce sentiment naît-il des leçons des brebis ?
Et l'art a-t-il créé tes pleurs et ton souris ?
Quelle philosophie et triste et sacrilége !
La nature te dit : Aime qui te protége,
Et ne fais aucun mal à qui ne te nuit point.
L'intérêt quelquefois combat ce dernier point ;
Mais le remords est là pour venger la justice.

Non,

Non, dans ces sentimens il n'est rien de factice.
Si les lois, pour le bien de la société,
Aux volontés du ciel ont joint leur volonté;
Si leur sage rigueur interdit la vengeance,
C'est que chacun de nous a besoin d'indulgence;
C'est qu'aux cœurs ulcérés l'excès ne coûte rien;
Mais quoique la raison acquiesce à ce lien,
La modération peut rendre légitime
Un premier mouvement qui ne va point au crime.
Il est juste, en un mot, de ne point outrager;
Il est grand, il est beau de ne pas se venger.
L'un de la probité porte le caractère;
L'autre, plus généreux, semble moins nécessaire:
Le premier est devoir, le second est vertu.
Notre esprit les distingue, et n'est point combattu.
On a beau les mêler dans la même défense,
Nous n'en croyons jamais que notre conscience.
Oui, tu chéris la main qui t'accorde un bienfait;
Et tu ne me hais point, moi qui ne t'ai rien fait.
Si ton cœur corrompu me fesait cette injure,
Ah! je dirais encor: ce n'est point la nature!
En épuisant ainsi, dans un long entretien,
Toi la cause du mal, et moi celle du bien,
Ton fils saura se rendre à ma voix étrangère,
Et ses pleurs couleront sur le sein de son père.

Il craindra de haïr qui lui donna le jour,
Et ton désaveu seul te rendra son amour.
Si de nos sentimens la sévère influence
Ne se fondait toujours sur notre conscience;
Qui voudrait respecter, dans l'attrait des plaisirs;
L'épine qui souvent s'oppose à nos désirs?
Vois la jeune Cloé qui rougit et se cache:
Le rouge sur son front lui paraît une tache;
Son embarras nous charme, et c'est le seul tourment
Que l'œil de la bonté regarde en souriant.
Sainval allait vanter sa grâce naturelle,
Et dans cette rougeur qu'un mot excite en elle;
Tu te hâtes de voir l'empreinte du desir;
Non, ce n'est point encor ce qui la fait rougir;
Sainval a soixante ans, à peine elle en a treize.
Mais soupçonner déjà ce qu'il faut que l'on taise,
C'est dans son jeune cœur un coupable secret....
La peur de le trahir le trahit en effet.
Plus tard, lorsqu'un époux surprendra sa tendresse,
On la verra rougir de sentir sa faiblesse. (7)
Alors sa conscience exagère son tort;
Mais qui n'admire pas ce délicat ressort
Qui servant à la fois de parure et d'égide,
Est du repos public l'appui le plus solide?
Bientôt, mère à son tour, Cloé rougira peut-

De sa vive pudeur on ne voit plus le feu ;
Il n'abandonne plus son cœur sensible et tendre.
Mais Cloé maintenant *feint de ne pas entendre*
Ces propos qui jadis l'ont trahie aisément.
Ah ! l'erreur n'est pour rien dans ce pur sentiment ; (8)
L'art ne le créa point, et celle qui l'abjure
Par ses regrets, du moins, venge encor la nature.
Vous qui ne craignez point d'affirmer hautement
Que l'univers se trompe en fait de sentiment,
Indociles esprits qui mettriez en problême
Si la cause du jour n'est pas dans la nuit même ;
Pour acquérir de vous le droit de s'égarer,
Combien d'absurdités il faudrait dévorer !
Quel mystère inconnu, quelle secrète flamme ;
Quel sentiment occulte a pénétré votre ame ?
Sur quoi donc fondez-vous vos superbes écrits ?
Il est des préjugés, mais ils sont circonscrits.
Abusé, selon vous, sur cette conscience,
Je dois des scélérats admirer la science ;
Je dois me figurer qu'un brigand ténébreux
Est bien plus éclairé qu'un sage vertueux,
Et soutenir enfin que son affreux système
De la droite raison est le *fondement même* ;
Mais avant de prouver qu'une profonde paix

Puisse être dans son cœur le fruit de ses forfaits;
Etablissez d'abord par la même doctrine
Que j'ai tort de haïr celui qui m'assassine.
Eutrope, un vil eunuque, un homme sans pudeur,
A force de ramper parvint à la faveur.
Cruel, ambitieux, sa basse complaisance
Du lâche Arcadius surprit la confiance.
Il gouverna son maître en flattant constamment
Sa honteuse faiblesse et son aveuglement.
Dans ses avares mains les rênes de l'empire
S'affaiblissaient sans cesse au gré de son délire;
Tandis que le sénat, prosterné devant lui,
Exaltait sa sagesse, implorait son appui,
Et vantant sans rougir jusques à sa naissance,
De l'indigne ministre égalait l'impudence.
Cependant la révolte éclate à tous les yeux;
Et l'armée et le peuple, unis et furieux,
Demandent à grands cris la tête du coupable.
Tout l'abandonne alors; Eudoxie implacable,
Oubliant qu'à ce monstre elle a dû son époux,
Du fils de Théodose embrasse les genoux,
Réveille sa tendresse, et malgré lui l'entraîne
A chasser du palais l'objet de tant de haine.
Eutrope consterné croit voir des échafauds.

S'élever en tous lieux sous la main des bourreaux.
La terreur, qui du crime est le fidèle oracle,
Lui présente par-tout cet odieux spectacle.
O fortune! il était ton plus cher favori!
Mais le temple à ses yeux offre encore un abri;
Il y court; des soldats guidés par la vengeance,
Viennent dans le lieu saint lui faire violence.
Le peuple les précède, et contemple étonné
Ce ministre hautain, ce consul forcené,
Qui la veille applaudi dans le cirque, au théâtre,
Etait encor suivi d'une foule idolâtre,
Et qui, dans cet instant, pâle, rempli d'effroi,
Craint qu'une affreuse *mort n'arrive sans la loi!*
Où sont-ils ces amis, ces flatteurs, ces statues,
Ces acclamations qui l'élevaient aux nues?
Tout s'est évanoui, tout fuit les malheureux!
Le vent, qui fut si doux, se lève impétueux,
Et cet arbre, ébranlé jusque dans sa racine,
De sa hauteur superbe en un moment s'incline,
Et baisse ses rameaux nus et déshonorés.
Mais enfin la fureur augmente par degrés:
On l'insulte, on l'outrage; il pleure, il s'humilie;
C'est un autre Séjan, buvant jusqu'à la lie
La coupe de douleur réservée aux forfaits.
Tout-à-coup Chrysostôme, accouru du palais,

Au nom de l'Empereur implore leur clémence.
« Arrêtez, leur dit-il ! Oui, je prends sa défense;
Il fut mon ennemi, mais il est malheureux.
De la Religion ministre rigoureux,
Je vous donne à la fois le précepte et l'exemple:
Pardonnons au tyran ! qu'il trouve dans ce temple,
Au pied de ces autels dont il est entouré,
Un asile paisible, un refuge assuré,
Le droit dont il voulut dépouiller ses victimes !...
Peut-être un jour la loi vengera tous ses crimes. »
Le prélat s'interrompt; un murmure confus
A son vœu magnanime annonce leur refus.
» Je le vois, reprend-il, ce triomphe honorable
N'est point fait pour vos cœurs: eh bien ! que le coupable
Cesse donc de gémir sur sa férocité;
S'il fut persécuteur, il est persécuté !
Mais vous, en punissant des forfaits qu'il expie,
Lâches imitateurs de son audace impie,
De quel front direz-vous au Dieu que nous servons,
Daigne nous pardonner comme nous pardonnons !
Eutrope est votre frère, et tandis que l'Eglise
Vers son enfant rebelle accourt avec franchise,
L'embrasse, et dans l'oubli de ses emportemens,
Le couvre de ses pleurs et de ses vêtemens,

Vous, sans aucun respect pour cette mère tendre,
Vous repoussez la main qu'elle cherche à lui tendre!
Eh bien! d'un nouveau crime il faudra vous souiller:
Du titre de chrétien venez vous dépouiller;
Et tournant contre moi vos parricides armes,
Confondez dans son sang et mon sang et mes larmes!
Venez! votre pasteur vous attend sans pâlir;
Mon devoir me l'ordonne, et je sais le remplir!»
A ces mots il s'élance, et la foule interdite
S'ouvre, et sent succéder au trouble qui l'agite,
Cette douce pitié qu'on doit aux malheureux.
Chrysostôme triomphe, et ce peuple nombreux
Qui venait assouvir sa haine et sa vengeance,
Sortit en gémissant, et connut la clémence.
Cependant le prélat, malheureux à son tour,
Est victime bientôt d'une intrigue de cour.
Ses talens, ses vertus n'ont point cette souplesse
Qui désarme l'envie et flatte la mollesse;
On ne les calme point par la rigidité;
Et l'exil fut le prix de sa sincérité.
Mais qu'importe l'exil à celui que le monde
Ne pouvait arracher d'une grotte profonde,
Qui nourri dans l'étude et les austères mœurs,
Des saisons et du sort méprisait les rigueurs,

Et qui dans le désert porte sa conscience ?
Eutrope garde encor son stupide silence :
Il semble dans le temple à l'abri du danger ;
Mais contre ses remords qui peut le protéger ?
Poursuivi cependant par la haine publique,
Il fuit, et malheureux jusqu'à sa fin tragique,
Le glaive de la loi, qu'il redouta toujours,
Sous la main du bourreau termine enfin ses jours.
Si le remords n'est point la voix de la nature,
Il faut, en remontant à la première injure,
Qu'un homme ait osé dire aux mortels rassemblés :
« Quand vous ferez le mal, vous serez tous troublés !
J'ordonne au sentiment de gémir sur l'offense : (9)
Qu'il aille dans vos cœurs constater ma puissance !
Et pour la prouver mieux, j'entends que désormais,
Quand vous ferez le bien, vous soyez satisfaits ! »
Non, non ; le sentiment n'obéit à personne ;
De douleur et d'effroi lorsqu'il nous environne,
Il ne se fonde point sur de vains souvenirs ;
C'est à nos actions qu'il doit tous ses soupirs,
Et tel est malgré nous le partage du crime.
Au juste qu'on bannit qu'importe son estime ?
L'intérieure paix, ce fruit consolateur,
Que sur l'échafaud même on porte dans son cœur,

Desséché tout-à-coup, flétri par l'injustice,
Devrait nous échapper à l'aspect du supplice.
L'innocent devrait dire, en allant à la mort,
Que n'ai-je mérité mon déplorable sort!
Le coupable, au contraire, en comptant ses victimes,
Se vanterait encor du nombre de ses crimes:
« J'ai joui, dirait-il, et je meurs sans regret. »
Il n'en est rien pourtant; le malheur indiscret
Découvre à nos regards la secrète alliance
De tous nos sentimens avec la conscience.
Chrysostôme s'exile, et son cœur est en paix;
Tandis qu'Eutrope, en proie au remords des forfaits,
Reconnaît tour à tour, dans son horrible peine,
La vengeance divine et la justice humaine.

NOTES
DU CHANT TROISIÈME.

(1) *La conscience enfin, œuvre du Créateur....*

La conscience est ce sentiment intérieur par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait. Ce sentiment universel ne peut nous tromper. On ne croit plus qu'il soit inné, mais on est d'accord que nous le devons à l'exercice de nos facultés naturelles. Or, il n'en est pas moins l'ouvrage de Dieu qui nous a donné ces facultés. Qui oserait dire que, puisque l'homme ne parle point en naissant, Dieu ne lui a pas donné la parole ?

La connaissance du bien et du mal procède d'une succession d'actes de notre jugement : elle n'est donc pas innée ; mais nous tenons de la nature la perception qui par degrés nous apprend à distinguer et à connaître le bien et le mal : et ce principe qui juge est incontestablement inné.

Tout sentiment, toute impulsion conforme à notre nature et à nos besoins naît avec nous. L'enfant qui voit une poire pour la première fois, ignore si elle est

bonne à manger ; mais à peine il y goûte qu'il en aime la saveur. Son jugement sur la poire est sans doute une idée acquise, mais il n'en tient pas moins de la nature l'appétit et le goût qui ont présidé à ce jugement. Il n'était pas nécessaire que Dieu le fît naître avec l'amour de la poire, mais il l'était qu'il lui donnât l'appétit et le goût, qui sont précisément ce qu'est au moral cette perception intérieure qui fait la conscience.

On ne peut nier que la conscience de nos parens ne hâte et ne perfectionne la nôtre ; mais ce secours ne nous est pas plus nécessaire que celui que nous en recevons pour former nos premiers pas. La faculté de marcher est en nous ; nous ferions, il est vrai, plus de chutes, mais nous apprendrions sans eux à nous servir de nos jambes. Il y a même dans la nature une forte inclination à nous passer d'autrui et à n'en croire que nous-mêmes. On a beau dire à l'enfant que telle chose lui nuira ; il faut qu'il en fasse l'expérience, et c'est ainsi que s'exerce ce sens intérieur qui est en lui le principe de la raison. Mais si on lui a fait un petit mal, c'est assez pour lui faire penser qu'un coup plus fort, une chute plus grave, un tort plus considérable, produirait en lui, comme dans les autres, un mal plus grand. Il juge par analogie, ce qui prouve cette perception innée sans laquelle il faudrait acquérir l'expérience particulière de tous les événemens possibles. Il casse aujourd'hui quelque pièce de vais-

selle, et on le gronde ; demain il ira étourdîment donner un coup à son frère qui est au berceau ; et il courra se cacher, s'il a l'usage de ses jambes, ou s'il ne l'a pas, il pleurera pour désarmer son père.

(2) *Les erreurs de l'esprit ne sont point dans notre ame.*

Il ne s'agit point d'analyser ici nos idées relativement au mot *esprit* auquel on attache une notion si vague : il signifie souvent l'ame, l'entendement, etc. Cependant on ne se trompe guère sur ces mots, parce que leur signification est déterminée par l'emploi que nous en fesons.

M. l'abbé de Condillac a démontré que toutes les opérations de l'ame sont simples dans leur origine, mais qu'elles se combinent ensuite pour former des opérations composées. Ainsi ce qui n'était d'abord qu'une perception dans l'ame, devient, par la liaison des idées, ce que nous nommons *pénétration*, *discernement*, *sagacité*, etc. L'erreur ne peut être dans la *perception qui est en nous*, mais elle se mêle souvent à nos jugemens, parce que les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit. On sent donc que l'opinion peut être fausse, quoique dérivant d'un sentiment infaillible.

On n'en dit pas moins mon *sentiment* pour dire mon *avis*, ma *croyance*, mon *opinion*. Ce vice est commun à toutes les langues. On retrouve par-tout ces expressions figurées, propres sans doute à orner le discours,

en lui donnant plus de force et de vie, mais capables quelquefois de corrompre le sens naturel de nos idées.

(3) *Quoi ! le cri des remords serait un préjugé !*

« La conscience, dit l'auteur du Système Social, (1.re partie, ch. 13.) est dans l'homme la connaissance des effets que ses actions produiront sur les autres. Pour le superstitieux, c'est la connaissance qu'il croit avoir des effets que ses actions produiront sur la Divinité.... La conscience ne nous reproche, pour l'ordinaire, que les choses que nous voyons désapprouvées par nos semblables.... Nous n'éprouvons de la honte et des remords que pour les actions que nous croyons devoir paraître ridicules, méprisables ou punissables aux yeux des hommes.... Quand l'opinion publique est viciée, nous finissons par tirer gloire du vice et de l'infamie.... Les hommes craignent plus les yeux de leurs semblables que les regards de la Divinité. »

Si ce n'est pas là le plus absurde des raisonnemens, il est évident qu'il n'existe aucune notion réelle du bien et du mal moral ; il est évident qu'on peut prendre le vrai pour le faux, le mauvais pour le bon, le laid pour le beau, et que notre raison n'est que le réceptacle de nos préjugés.

Mais d'abord s'il n'y a rien de vrai, ou s'il n'existe aucune règle pour trouver la vérité, comment puis-je croire que vous la dites ? Nous voilà donc réduits,

vous et moi, à la chercher dans nos facultés, c'est-dire, à consulter notre raison. Or voici, ce me semble, ce qu'elle nous dira : 1.° Si la conscience est dans l'homme la connaissance des effets que ses actions produiront sur les autres, ces effets ne peuvent être étrangers à son ame ; il ne peut trouver dans celle d'autrui ce qu'il ne sentirait point dans la sienne. *Il* doit, puisqu'il est de la même nature, blâmer avant tous ce qu'il sait devoir être blâmé par tous. Peut-il se dire : *Tout le monde trouvera mauvais que j'assassine mon voisin*, et ne pas sentir que tout le monde aura raison ?

2.° Dire qu'on n'éprouve de remords que parce que le vice paraît méprisable ou punissable aux yeux des hommes, n'est-ce pas avouer qu'on a fait soi-même l'essai pratique de cette philosophie, ou affirmer ce qu'on est dans l'impossibilité de savoir ? Dans l'un et l'autre cas, comment vous êtes-vous assuré que vos remords, ou ceux des autres, sont le fruit du mépris public pour le vice ? Qui s'est jamais dit : Je souffre par rapport à la conscience des autres ? J'ai fait une action qui me paraît toute naturelle, et j'ai des remords que je dois aux préjugés qui la condamnent ? En vérité, je ne devine point quel remords peut tenir contre une découverte semblable.

3.° Il est impossible que l'opinion publique soit jamais assez corrompue pour que nous tirions vanité du vice et de l'infamie. Lorsqu'il s'agit d'un vice qui n'est point puni, il arrive quelquefois que le vicieux veut

s'élever contre cette opinion qui le méprise, mais c'est seulement parce qu'elle le tourmente, et qu'il croit pouvoir, en la bravant, la changer ou l'adoucir. Si l'on en vient jamais jusqu'à respecter le calomniateur, la femme adultère, etc., alors véritablement on pourra tirer gloire du vice et de l'infamie. Mais je me trompe encore : aucune sorte de gloire ne pourrait jamais s'attacher à des actions dont tout le monde serait capable, et qui, loin d'exiger le moindre sacrifice de nous, seraient toutes faites au profit de nos passions.

4.° Il y a sans doute beaucoup d'hommes qui craignent plus les yeux de leurs semblables que les regards de la Divinité ; c'est-à-dire, beaucoup d'hommes qui, entraînés par leurs passions, ne croient point en Dieu, ou du moins se flattent qu'il ne leur demandera aucun compte de leurs actions ; mais n'ont-ils pas, d'un côté, la conscience du mal qu'ils font, et de l'autre, sont-ils fondés à la regarder comme un préjugé ? Voilà ce qu'il fallait prouver. Il fallait dire qui avait appris à la fille sauvage, trouvée près de Châlons en Champagne, à pleurer sa compagne après l'avoir tuée, à se repentir de sa faute, à mettre des herbes sur la blessure, et à monter au haut d'un chêne dans l'espérance d'y trouver une gomme qu'elle croyait propre à guérir le mal.

Non, le jugement des hommes n'est pas la seule règle de notre conscience. Combien d'hommes ont mieux aimé souffrir l'ignominie, l'esclavage et la mort même

que de faire une action injuste ? Ceux-là, du moins, ne fesaient pas grand cas du jugement de leurs semblables ; mais vous les nommez superstitieux. Que la vertu est une heureuse superstition, et que le crime est une abominable sagesse !

Cependant, en professant cette belle doctrine, vous étiez bien assuré qu'elle nous paraîtrait blâmable, et même punissable. Pourquoi donc, s'il est vrai que *nous éprouvons de la honte et des remords pour les actions que nous croyons devoir paraître méprisables ou punissables aux yeux des hommes*, pourquoi, dis-je, vous qui avez dû sentir ce remords, avez-vous résisté à votre conscience qui voulait vous arracher la plume des mains ? Comment n'avez-vous pas senti que c'était avouer votre propre turpitude ? Pauvre raisonneur ! Il fallait se borner à prétendre que l'athée est tranquille quand il a commis un crime en secret, et prouver ensuite que le genre humain a grand tort de ne pas adopter un système aussi commode.

(4) *Elle est loin du repos ; le méchant le déteste.*

Le méchant ne reste en place que pour méditer le mal ; il erre après l'avoir commis. Il cherche à se fuir, parce qu'il ne peut vivre avec lui-même. L'agitation du corps calme celle de l'ame ; ce qui prouve encore que l'ame ne dépend pas du corps. La main divine se fait sentir par-tout. Le moral de l'homme est puni par la conscience, et son physique l'est par les maladies

qui naissent des excès. Cet accord est incompréhensible sans un Dieu. Si la matière m'a rendu capable de sensations agréables, je n'imagine pas comment elle peut m'interdire leur excès. Ou ce vin est contraire à ma nature, et je dois répugner à le boire; ou il convient à ma nature, et je dois m'en trouver toujours mieux. Il faut donc placer cette balance dans une main intelligente. *Usez et n'abusez pas*, voilà notre devise au moral comme au physique. La matière ne sait pas faire de telles lois.

Ceux qui prétendent que l'homme est né méchant, devraient nous expliquer comment il peut avoir des remords. Il aurait sans doute celui de la vertu; mais d'où lui viendrait celui du crime? Quoi! il naîtra méchant, il aura des passions toutes propres à exercer et à augmenter sa méchanceté; enfin il ne verra autour de lui que des méchans, et la société se maintiendra! et il y aura des hommes qui deviendront bons, en dépit de la nature, de l'exemple et des passions! Il n'y a point de sens à cela. Mais si l'on veut me dire qu'il y a beaucoup d'hommes qui deviennent plus ou moins méchans par l'exemple et l'habitude, je n'ai rien à répondre.

(5) *Il est, n'en doutons pas, une loi naturelle.*

« Dieu nous forme pour la société, dit M. l'abbé de Condillac; il nous donne toutes les facultés nécessaires pour découvrir les devoirs du citoyen. Il veut

donc que nous remplissions ces devoirs. Certainement il ne pouvait pas manifester sa volonté d'une manière plus sensible. Les lois que la raison nous prescrit, sont donc des lois que Dieu nous impose lui-même; il y a par conséquent une loi naturelle, c'est-à-dire, une loi qui a son fondement dans la volonté de Dieu, et que nous découvrons par le seul usage de nos facultés. Il n'est même point d'hommes qui ignorent absolument cette loi; car nous ne saurions former une société, quelque imparfaite qu'elle soit, qu'aussitôt nous ne nous obligions les uns à l'égard des autres. S'il en est qui veulent la méconnaître, ils sont en guerre avec toute la nature, ils sont mal avec eux-mêmes, et cet état violent prouve la vérité de la loi qu'ils rejettent, et l'abus qu'ils font de leur raison.

Il ne faut pas confondre les moyens que nous avons pour découvrir cette loi, avec le principe qui en fait toute la force. Nos facultés sont les moyens pour la connaître; Dieu est le seul principe d'où elle émane. Elle était en lui, avant qu'il créât l'homme. C'est elle qu'il a consultée lorsqu'il nous a formés, et c'est à elle qu'il a voulu nous assujétir. »

(6) *Non, il n'a pour nous tous qu'une même balance: L'opinion varie, et non la conscience.*

S'il est vrai que les circonstances, l'âge, le degré de lumières, et quelques autres causes peuvent aggraver plus ou moins nos fautes, il ne faut point s'étonner

que notre conscience nous les reproche plus ou moins. Elle nous dit à tous qu'il ne faut point faire le mal ; voilà le sentiment universel. Quant à notre manière individuelle d'envisager le mal, elle n'est pas, quoi qu'on en dise, susceptible d'une grande différence, et nous vivons tous dans l'intime persuasion que personne ne nous fera de mal sans en avoir la conscience. Il ne s'agit donc que d'obéir à ce guide intérieur ; je conviens qu'il ne nous fait pas une violence éternelle pour nous fixer malgré nous sur la route du bien, mais on n'en dévie pas sans le savoir.

Il est certain, d'ailleurs, que Dieu ne nous jugera point par l'idée exacte qu'il a du bien, mais par celle que nous en aurons eue nous-mêmes. Il exige de nous selon nos moyens. Quand nous chargeons d'un poids de dix livres l'enfant de sept ans, et d'un poids de vingt livres celui de dix, nous n'avons pas pour cela deux balances ; nous ne sommes que justes, et la charge est égale malgré cette différence apparente.

Vous avez à quarante ans une délicatesse de sentimens que vous n'aviez pas à vingt ; je n'en conclurai pas que votre conscience varie, mais que vous prêtez aujourd'hui l'oreille à cette voix que vous ne vouliez pas entendre alors. Je dirai que nos devoirs s'agrandissent à mesure que nous nous élevons vers le bien ; je dirai que cette différence qui vous frappe dans la conduite des hommes, dérive, non de la nature, mais des progrès qu'ils font dans le vice ou dans la vertu,

et que si votre voisin est un fripon, tandis que vous êtes honnête homme, il ne s'ensuit point qu'il ait la conscience autrement faite que vous, mais seulement qu'il désobéit plus ou moins à ses conseils, et que vous y obéissez toujours. Exigerez-vous que les hommes suivent en tout point les mêmes principes ? C'est demander, comme je l'ai dit ailleurs, que Dieu refonde son ouvrage. Ils savent tous qu'il faut éviter le mal, et c'est là sans doute la conscience générale, qui suffirait seule au maintien du monde ; mais il en est encore qui pensent qu'il faut aussi faire le bien, et ce dernier principe, moins impérieux parce qu'il est moins nécessaire, est, pour ainsi dire, un supplément de conscience dont le germe ne fructifie qu'autant qu'on se plaît à le cultiver. Il en résulte que, dans le bien comme dans le mal, ce n'est point la conscience qui varie, mais bien notre obéissance à la conscience.

Le vice est séduisant, et la mauvaise foi ne manque guère d'en conclure qu'il est naturel de s'y livrer. Je sais que les passions sont dans la nature ; et puisque leur rôle est de nous amorcer, j'appellerai naturel le premier mouvement qu'elles excitent en nous. Mais s'il en survient un second qui le condamne et qui nous arrête, il faudra bien avouer qu'il appartient également à la nature, ou se décider à l'appeler divin. Il ne s'agit donc plus que d'une chose, et c'est que ce second mouvement arrive à tems. L'amour est sans doute la tentation la plus générale et la plus subite. Un

homme en voyant la femme d'autrui peut, comme on sait, éprouver à l'instant ce premier mouvement, et si la femme était entièrement dans la même disposition, il est évident que le mal existerait avant que la conscience eût pu se faire entendre ; ou pour mieux dire, il n'y aurait dès-lors ni conscience ni société. Mais il n'en va pas ainsi. La femme a reçu de la nature la pudeur, qui lui donne la force nécessaire pour résister à ce premier mouvement. Chacun a donc le tems de consulter sa raison, et si le mal survient, c'est incontestablement sous l'empire du libre arbitre. Il n'y aurait sans doute aucun mérite à s'abstenir du mal, s'il ne nous tentait pas ; mais il paraît que Dieu n'a pas voulu nous laisser de bonnes excuses dans le vice. J'en reviens pourtant à ce que j'ai dit d'abord, c'est que, dans le cas que j'expose, le jeune homme trouvera sa conscience moins sévère que l'homme plus âgé, et celui-ci moins que la femme. Il y a donc, dans le même mal, des circonstances qui le rendent plus ou moins grave, plus ou moins odieux : mais il n'y en a point qui puissent le rendre excusable.

(7) *On la verra rougir de sentir sa faiblesse.*

Ce n'est pas le desir, c'est la honte de l'éprouver qui fait rougir la pudeur ; mais il n'en est pas moins vrai que cette rougeur peut manifester le desir. C'est un combat entre la fierté et la faiblesse que les femmes tiennent également de la nature.

Lorsqu'on tient en leur présence quelque propos libre qu'elles ne peuvent feindre de n'avoir pas entendu, elles rougissent encore ; mais alors c'est cette même fierté, ou la conscience de l'estime qu'on leur doit, qui se révolte contre un manque de respect qui les humilie. Cette pudeur, qu'on peut confondre quelquefois avec la première, est si éloignée du desir, que les femmes pardonnent rarement à ceux qui l'ont excitée.

(8) *Ah ! l'erreur n'est pour rien dans ce pur sentiment.*

J. J. Rousseau dit que sans la modestie et la honte dont la nature arme la femme, le genre humain périrait par les moyens établis pour le conserver. Je le crois aussi ; et qui ne sent pas qu'une loi qui contrarie si vivement les passions, et qui est pourtant si généralement observée, est nécessairement une loi naturelle ? Si c'est par l'ordre de l'homme que la pudeur existe, pourquoi tant d'hommes intéressés à désabuser les femmes, n'ont-ils pu réussir à détruire ce préjugé, malgré cette voix des passions qui plaide dans les deux sexes avec la même éloquence ?

Les enfans, dit-on, n'ont point de pudeur ! Je le crois bien : à quoi leur servirait-elle ? Faudrait-il qu'en naissant ils connussent son emploi, et la nature devait-elle leur donner le remède avant le mal ?

J'entends par loi naturelle, il faut le répéter, cette volonté de Dieu que nous découvrons toujours par le

moyen des facultés que nous tenons de lui. S'il était au pouvoir de l'homme de donner un sentiment, les enfans auraient de la pudeur à trois ans. On leur prescrit sans doute quelques règles de bienséance; mais ils n'en sentent point la nécessité, ils ne les observent que par obéissance, et les mêmes leçons s'adressent aux deux sexes. Quelle différence à l'âge de puberté! Le garçon continue à observer ces règles par imitation, par convenance, et sans se faire un grand souci de la chose; mais tout s'est expliqué dans le cœur de la fille; on n'a plus rien à lui dire, et la pudeur devient pour elle un sentiment irrésistible.

L'éducation, par rapport à la pudeur de la fille nubile, consiste donc à avertir ce sentiment qu'un seul mot éveille. Les maximes n'auraient aucun empire sur son cœur, si elles n'y trouvaient point ce sentiment qui les approuve. On lui dit tous les jours qu'il faut obéir à son père et à sa mère; et quoiqu'elle sente la légitimité de ce devoir, il arrive assez souvent qu'il lui en coûte peu d'y manquer. Il faut donc que la loi de la pudeur, qu'on lui a dictée à peine, soit bien autrement impérieuse!

D'ailleurs les maximes qui, dans le silence de la conscience, serviraient à inspirer le goût des mœurs, se mêlent sans cesse à des maximes qui lui sont opposées. La mère qui vient de donner à sa fille une leçon de modestie, lui fait chanter aussitôt une romance amoureuse, où elle exige la plus grande expression.

Ainsi les principes se contrarient, mais la nature ne se dément point.

Il y a aussi dans les hommes une pudeur naturelle; mais elle leur fait moins de violence, parce qu'elle est moins nécessaire par rapport à eux. Il suffit qu'ils en aient assez pour ne pas attenter ouvertement à celle des femmes. Cependant une indécence marquée nous révolte toujours, non-seulement vis-à-vis des femmes, mais, plus ou moins, avec tous les hommes. « Dans nos mœurs, dit Cicéron, le fils sorti de l'enfance, ne se baigne point avec son père, ni le gendre avec son beau-père. Il faut respecter ces règles d'honnêteté; d'autant plus que c'est la nature elle-même qui les a faites ». *Nostro quidem more, cum parentibus puberes filii, cum soceris generi non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecunda, præsertim naturâ ipsâ magistrâ et duce.* (*De Officiis.*) Qui nous a recommandé plus particulièrement la pudeur à l'égard de nos pères, de nos enfans et de nos gendres? On ne peut pas dire que c'est parce que nous sommes plus familiers avec eux, ou que nous les connaissons davantage, puisqu'il est prouvé que ce sentiment est moins vif avec nos amis qu'avec tout le reste des hommes. Mais revenons aux femmes.

Ceux qui veulent établir que la pudeur n'est qu'une habitude, vont chercher fort loin des preuves qui, à mon sens, ne prouvent rien. Cependant il faut les examiner. Je sais qu'à la côte de Malabar, et peut-être

être dans quelques autres parties de l'Inde, on voit des hommes et des femmes se baigner publiquement ensemble; mais comme les voyageurs n'ont remarqué aucune indécence dans ces sortes de réunions, il faut en chercher la cause dans la simplicité des mœurs de ces peuples à peine civilisés, ou plutôt dans quelque préjugé religieux qui nous est inconnu. Le défaut absolu de pudeur frapperait nécessairement tous les yeux, et il est impossible de le supposer chez un peuple où l'usage obligeait, et oblige encore, dans quelques contrées, les femmes à se jeter dans le bûcher destiné à brûler les corps morts de leurs maris.

On objecte encore que les Lapons, les Samoïèdes, les Groënlandois, et quelques sauvages du nord au-dessus des Esquimaux, offrent leurs femmes et leurs filles aux étrangers; qu'ils tiennent à grand honneur qu'on veuille bien condescendre à leur demande, et que de leur côté les femmes n'opposent aucune résistance. Je ne prétends pas nier ce que les voyageurs assurent; mais je suis convaincu 1.° qu'ils prennent un fait, qui n'est pas très-rare, si l'on veut, pour une coutume généralement établie, et 2.° que ce sacrifice ne se fait point sans quelque grand motif.

Quelle est donc la cause de cette bizarrerie chez les Lapons? « Ils connaissent, dit M. de Buffon, leur propre difformité et la laideur de leurs femmes; ils trouvent apparemment moins laides celles que les étrangers n'ont pas dédaignées ». Soit, mais cette

raison ne suffit pas sans doute. Regnard, qui a voyagé en Laponie, parle d'une fille qu'un étranger avait rendue mère, et qu'un Lapon acheta pour en faire sa femme. « Ils pensent, dit-il, que puisqu'un homme plus riche et de meilleur goût qu'eux, a bien voulu donner des marques de son amour à une fille de leur nation, il faut qu'elle ait un mérite secret qu'ils ne connaissent pas, et dont ils doivent se bien trouver dans la suite ». Voilà donc le préjugé qui peut les déterminer quelquefois à étouffer un sentiment naturel, qu'ils connaissent d'ailleurs comme nous ; car s'il en était autrement, ils auraient la même indifférence sur l'approche des hommes du pays ; et Regnard ajoute : « On doit pourtant faire cette distinction, qu'il faut que ces filles aient accordé cette faveur à des étrangers qui vont l'hiver faire marchandise chez eux, et non pas à des Lapons. »

Ensuite si c'était une coutume générale, comme on le prétend, il serait impossible qu'un étranger n'en fût pas convaincu par sa propre expérience du moment qu'il se trouverait dans le pays. Il n'en parlerait pas comme du fait d'autrui ; il serait sollicité de toute part. Cependant Regnard et ses deux compagnons de voyage n'acquirent point cette preuve. Ils n'en parlent que par ouï-dire. « Comme cette manière d'agir *me surprit étrangement*, dit Regnard, *et n'ayant pu jusqu'à présent l'éprouver moi-même*, je m'en suis informé le plus exactement qu'il m'a été possible, et

par quantité d'histoires de cette nature. Je vous en dirai donc ce qu'on m'a assuré être véritable.....

» Ce Français que nous trouvâmes aux mines de SWAPAVARA, homme simple, et que *je ne crois pas capable de controuver une histoire*, nous assura que pour faire plaisir à plusieurs Lapons, il les avait soulagés du devoir conjugal. »

Il parle ensuite d'un prêtre qu'un Lapon voulut forcer au même acte, parce qu'*il ne crut point de meilleur moyen pour multiplier ses troupeaux, et pour attirer la bénédiction du ciel sur toute sa famille.* Et il ajoute : « Si cette aventure ne nous avait pas été racontée par un autre prêtre, *je ne pourrais jamais la croire*; mais il nous l'assura d'une manière si forte, que je ne puis en douter. »

Je le demande à tous ceux qui veulent bien se donner la peine de réfléchir sur leurs lectures : Est-ce dans de pareils termes que trois Français aimables et curieux parleraient d'une coutume généralement établie, ou même d'un fait fréquent ? Il n'est pas plus surprenant de voir des hommes céder leurs femmes pour des avantages qu'un préjugé leur fait espérer, que d'en trouver qui les livrent pour de l'argent, ou pour des motifs ambitieux, comme on le voit ailleurs. Je suis même persuadé que si pareille recette se trouvait dans les secrets du Petit Albert, soit pour découvrir des trésors cachés, soit pour vivre jusqu'à cent ans en parfaite santé, on verrait plusieurs de nos paysans

se mettre à la recherche des étrangers, et ceux-ci auraient sans doute tort d'en conclure que ce fût une coutume établie en France.

D'ailleurs, comment des voyageurs que l'amour du merveilleux expose à tant de dangers, et qui partent avec l'intention de nous donner des relations extraordinaires, pour peu qu'il y ait lieu, pourraient-ils être bien informés des mœurs générales d'un pays, tandis que les nationaux eux-mêmes n'en jugent souvent que par celles de leurs propres familles? Pour moi je suis persuadé que dans tous les pays du monde la femme ne se prostitue que par corruption, ou par quelque préjugé qui n'en diffère guère, et jamais dans le silence absolu de la conscience. Si la pudeur n'était pas un sentiment général, si elle n'existait pas par la volonté du ciel, on verrait, je ne dis pas seulement dans quelque coin du monde, mais assurément par-tout, les hommes et les femmes vivre publiquement comme les bêtes. Or, c'est ce qu'on ne voit nulle part.

On nous parle encore d'un usage établi dans les castes nobles des Naires de Calicut. Ces Naires ne peuvent avoir qu'une femme, mais les femmes peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Il s'en est trouvé, dit-on, qui en avaient eu tout à la fois jusqu'à dix, qu'elles regardaient comme autant d'esclaves qu'elles s'étaient soumis par leur beauté. On ajoute que cette liberté d'avoir plusieurs maris est un privilége de

noblesse, mais que les bourgeoises accueillent le mieux du monde les étrangers, sans crainte de leurs maris et sans qu'ils osent leur rien dire.

En supposant que ce récit fût vrai, il ne prouverait rien contre la pudeur naturelle; car il ne suffit pas, dans le fait dont il s'agit, que la femme trompe et que le mari n'ose rien dire; il faudrait encore que l'un et l'autre trouvassent tout cela juste et naturel. Il est évident que personne ne voudrait se marier avec la certitude que sa femme le trompera, et qu'il *n'osera* lui rien dire. Au reste, supposez un Naire écrivant de Paris à ses amis de Calicut, que les Françaises nobles ont commerce avec plusieurs hommes, et qu'on ne leur conteste point ce privilége; qu'à la vérité dans la bourgeoisie les maris sont un peu plus chatouilleux sur ce point, mais que leurs femmes les trompent pourtant sans difficulté, et sans qu'ils osent leur rien dire: supposez cela, dis-je, et vous connaîtrez tout ce qu'il y a de vrai dans ces relations, où l'exception est toujours prise pour la règle. Dans le fait, le Naire ne dirait guère que ce que disent nos romans; et comment attendre la vérité d'un étranger qui ne connaît ni les mœurs ni la langue du pays où il se trouve, tandis qu'un homme du pays, un bel esprit, un feseur de livres prêtera par gentillesse à tout un royaume les mœurs des femmes que le besoin de s'étourdir, ou celui de vivre amène sans cesse sous ses yeux dans les lieux publics? Quoi qu'il en soit,

distinguons toujours la nature de la corruption. Quand les voyageurs auront trouvé tout un peuple qui se laisse prendre son bien ou ses femmes, sans un intérêt présent ou futur, et sans qu'il le trouve mauvais, je conviendrai que le vol et l'adultère ne sont que des maux d'opinion, puisque la conscience de ces maux n'est pas générale, et qu'il n'y a par conséquent rien de vrai ni de juste en soi; mais je crois qu'ils courront en vain le monde pour trouver ce peuple.

(9) *J'ordonne au sentiment de gémir sur l'offense.*

Dans les principes d'Épicure et de Hobbes il n'y avait, comme on sait, ni bien ni mal moral avant la naissance des sociétés politiques; les actions de l'homme étaient toutes indifférentes par elles-mêmes, et les législateurs ont établi à cet égard des règles qui n'existaient point dans l'état de nature.

C'est dire en d'autres termes que les premiers hommes confondaient l'injure et le bienfait, et qu'il a fallu des lois pour leur apprendre à les distinguer. Ainsi quand le chasseur violent s'emparait du gibier tué par son voisin, ou brûlait sa cabane, il n'avait point la conscience de cette injustice; il ne s'attendait point à des représailles; et de son côté le voisin trouvait tout cela fort naturel, attendu que la loi n'avait pas dit encore qu'il n'est point juste de voler le gibier d'autrui, ni de brûler les maisons. Assurément il est impossible de déraisonner plus complètement.

Je crois bien que le crime a existé avant les lois établies pour le punir ; mais il n'a pas précédé la conscience sur laquelle ces lois étaient fondées. Il y a quelques lois de pure politique ; il y a des règlemens, des formes qui n'ont point d'existence dans le droit naturel ; mais voyez comme le peuple s'étonne quand on est obligé de lui faire entendre que tout cela est nécessaire ! Loin donc que la raison de l'homme puisse devenir le produit de ses lois, il est évident qu'il les compare toujours à ce que lui dicte sa raison. Celles qui favoriseraient les passions de la multitude ignorante contre quelques individus, ne pourraient avoir que la durée de l'erreur de cette multitude, et l'on ne parviendrait même à les établir momentanément que sous le prétexte de la justice et du bien public. Il y a sans doute un art de tromper les hommes, mais on ne peut l'exercer qu'en donnant le change à leur conscience ; et cette hypocrisie artificieuse ne saurait être de longue durée, parce que la justice seule est utile à tous, et que l'injustice nuit même à ses auteurs. Cette expérience est encore plus prompte dans l'état de nature que dans nos mœurs. Le sauvage compare ce qu'on lui promet à ce qu'on lui demande. Dites-lui : N'attaque plus ton voisin, et nous te défendrons s'il t'attaque ; il accepte avec plaisir un marché dont il sent la justice, et qui se réalise à l'instant même ; mais il serait impossible de le faire consentir à un sacrifice présent pour des résultats incertains ou

éloignés. Dans l'édifice social, au contraire, on voit des ressorts nombreux dont l'action ne peut être simultanément suspendue ; et si l'avantage qu'on nous fait espérer exige des changemens successifs, la patience devient un besoin, et l'on peut nous tromper plus aisément et plus long-temps ; mais on ne peut tromper sans cesse, et le charlatan qui, au nom de la justice, promettait à la multitude un bonheur complet aux dépens d'un petit nombre d'individus, est enfin obligé de quitter ses tréteaux. Quelque tyrannique que soit une loi, elle est fondée sans doute sur la conscience quand elle a pour prétexte le bien public ; et surprendre la conscience, ce n'est ni la faire ni la changer.

Je sais qu'une loi religieuse peut être injuste et durable. Quand il s'agit de la volonté des Dieux, l'homme ne raisonne point, et s'il faut dix victimes par an pour les appaiser, c'est pour le bien de tous que ce sacrifice a lieu ; mais il n'en est pas de même des lois politiques. Elles ne peuvent être contraires au sens intérieur qui nous dirige. La loi frauduleuse sera toujours dans la nécessité de cacher ses motifs, et de dire à la conscience : *Voyez si je ne suis pas juste.* Les législateurs n'ont donc pas fait à leur gré les principes éternels de la morale, puisqu'ils sont toujours forcés de s'y conformer, et qu'il serait impossible d'agir en sens contraire.

Mais pour mieux juger si les idées que nous avons du juste et de l'injuste sont naturelles ou factices, sup-

posons ici une conversation entre un sénateur romain et le poète Lucrèce.

Le Sénateur. Je ne vous vois jamais sans que je me représente douloureusement l'infortune de la chaste Lucrèce.

Lucrèce. Vous n'êtes pas le premier qui m'ayez fait ce compliment. Je suis fâché que ma présence vous rappelle un souvenir désagréable.

Le Sénateur. Mais aussi j'aime à me représenter l'indignation de Rome contre l'attentat de Sextus, et par cela même tout est compensé.

Lucrèce. Ha, ha! vous convenez donc qu'il n'y a ni bien ni mal moral dans le monde, et qu'en y regardant de près, on voit clairement que ce que nous nommons *désordre*, n'est dans la réalité qu'un changement d'état?

Le Sénateur. Je ne dis point cela.

Lucrèce. Au reste, quelque étrangers que soient à la nature les mouvemens que vous éprouvez à ce double souvenir, j'avoue que j'ai beaucoup de peine à m'en défendre moi-même; mais vous êtes trop éclairé pour ne pas voir qu'ils sont le fruit de l'éducation qu'on nous donne, et primitivement des lois.

Le Sénateur. Voilà qui est étonnant! C'est donc par la volonté des lois que je suis sensible au malheur de l'épouse de Collatin, et que je m'indigne contre le fils du Superbe?

Lucrèce. N'en doutez pas; c'est parce que les lois

l'ont voulu, ou si vous l'aimez mieux, parce que vous craignez pour vous-même une action naturellement indifférente, que ces lois vous ont fait envisager comme un mal.

Le Sénateur. Et quand je suis tourmenté de la goutte, n'est-ce pas aussi ces lois qui me font penser que la goutte est un mal?

Lucrèce. Écoutez; assez d'autres se chargeraient de vous le prouver; mais revenons à notre question. Savez-vous ce que c'est que le bien à nos yeux? c'est notre intérêt, ou du moins ce qu'on nous a fait envisager comme notre intérêt.

Le Sénateur. Mais s'il y a, comme on n'en peut douter, un bien et un mal physique, indépendant de l'opinion, pourquoi n'y aurait-il pas aussi un bien et un mal moral? Je ne devine point ce qu'avait à craindre Rome entière de l'impudicité de Sextus; cependant le peuple s'en indigne, et le trône des Tarquins est renversé. Pensez-vous qu'on eût pu compter dans cette insurrection générale beaucoup de maris dont les femmes fussent jeunes et jolies? Il y a donc des idées de justice indépendantes de notre intérêt; et d'ailleurs si l'intérêt public est dans la justice, il est bien absurde de ne pas voir la justice dans la nature.

Lucrèce. La nature est aux ordres du destin, c'est-à-dire, de cet enchaînement de causes dont les effets sont nécessaires et infaillibles. Il n'y a donc rien de vrai dans la nature.

Le Sénateur. Quoi! lorsqu'on amène à Scipion, vainqueur de l'Espagne, une jeune et belle captive fiancée à un prince du pays, et qu'au lieu d'abuser de son pouvoir, il se hâte de la rendre à son époux, le monde entier admirera cette action héroïque, sans en avoir naturellement la conscience?

Lucrèce. Non, il ne l'a pas naturellement.

Le Sénateur. En vérité, vous me forceriez à dire que je vous crois fou.

Lucrèce. Pourquoi fou, s'il vous plaît?

Le Sénateur. Parce que notre intérêt n'est point qu'un Sextus s'introduise dans nos maisons, et que nous serions tous fort honorés d'y recevoir Scipion l'Africain.

Lucrèce. Mais la nature a-t-elle établi ces distinctions, et ne vous fait-elle pas, au contraire, une loi impérieuse de tout tenter pour vous rendre heureux?

Le Sénateur. Elle nous a donné des sens et des passions, dont nous ne pouvions nous passer, mais elle nous donna aussi la raison pour leur servir de règle.

Lucrèce. La raison est une bien faible puissance!

Le Sénateur. C'est pourtant par elle que la société se soutient.

Lucrèce. Convenez que si vous étiez justement dans la situation de Sextus, amoureux comme lui, et fils de roi comme lui.....

Le Sénateur. Si j'étais en tout point dans la situation de celui qui pourra se jeter demain dans le Tibre, je m'y jetterais comme lui; mais qu'en concluez-vous?

Lucrèce. Que Sextus n'a pu s'empêcher de sacrifier à son bonheur toutes les considérations particulières.

Le Sénateur. Sextus était fait comme nous; il n'avait qu'à consulter sa raison. On ne peut puiser le bonheur dans les larmes d'autrui. Doutez-vous que, chargé de l'exécration publique, et de celle de sa famille qu'il a détrônée; en proie, d'ailleurs, aux remords qu'a dû lui causer la mort de Lucrèce, il n'ait été le plus malheureux des hommes?

Lucrèce. Je ne nie point cet effet de notre éducation. Je sens même comme vous, qu'il est affreux de se livrer à des passions désordonnées; mais a-t-il pu s'empêcher de s'y livrer?

Le Sénateur. Prenez garde à ce que vous dites: s'il est affreux de se livrer à des passions désordonnées, c'est sans doute parce qu'il dépend de nous de ne pas le faire.

Lucrèce. Vous avez raison; mais au lieu d'*affreux*, disons *malheureux*.

Le Sénateur. Je ne vois pas ce que vous y gagnerez. S'il n'y a point de mal naturellement, tout est nécessaire, et rien n'est malheureux. Qu'importe, après tout, qu'un vase en casse un autre?

Lucrèce. Vous riez; c'est pourtant un principe que nous avouons.

Le Sénateur. Il n'en est pas moins extravagant; mais concluons. Si le fils de Tarquin n'a pas eu la conscience du mal qu'il allait faire, nous n'avons qu'à le plaindre.

plaindre. Celui qui n'a point la raison en partage n'a pas sans doute à la consulter. Il ne faut pas faire un crime au loup de dévorer un agneau, ni aux lois du mouvement de casser des vases. Mais si Sextus n'a pas été privé de cette lumière naturelle dont l'être intelligent est communément éclairé; s'il a éteint ce flambeau pour le plaisir de s'égarer; en un mot, s'il a désobéi à sa conscience, il faut le détester, parce qu'il est volontairement coupable. A présent, oublions l'un et l'autre ce que la loi nous a appris, et dites-moi franchement si vous trouverez juste que je vous plonge ce poignard dans le sein?

Lucrèce. Juste?.... point du tout, puisqu'il n'y a rien de juste ni d'injuste en soi.

Le Sénateur. La conséquence est heureuse; *mais en* supposant que cette fantaisie me prenne, je vous demande si je *dois* la passer, ou m'en abstenir?

Lucrèce. Si vous *devez?*.... Le mot est embarrassant..... Épicure n'a pas prévu.... si votre bonheur..... dépendait..:.. Voilà, je l'avoue, une question qui exige de grands éclaircissemens, et je l'approfondirai dans le premier Poème philosophique que je donnerai au public.

LE CONTEMPLATEUR.

CHANT QUATRIÈME.

LA PRIÈRE,

OU

LE CULTE.

Du premier qui s'assit au spectacle du monde
Qui se peindra jamais l'impression profonde ?
Ce soleil éclatant qui roule dans les airs,
La fraîcheur des forêts, l'immensité des mers,
Ces longs tapis de fleurs, de fruits et de verdure,
Où ses regards encor n'ont vu qu'une parure,
Des rapides torrens le cours licencieux,
Et des monts odorans le cercle impérieux ;

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Quel tableau pour celui qui n'a point eu d'enfance,
Et qui voit tout à coup tant de magnificence!
Cependant il frémit quand le flambeau du jour
A ses yeux éperdus semble fuir sans retour;
Mais à peine la nuit à déployé ses voiles,
D'un ciel d'azur, semé d'innombrables étoiles,
Le magnifique aspect lui rend un sentiment
De calme, de grandeur et de ravissement.
Enfin, lorsque des nuits l'inégale courrière
Vient orner ce tableau de sa douce lumière,
Frappé de tant de pompe, il ne peut respirer.
Jusque-là cependant il n'a fait qu'admirer:
Bientôt de nos besoins il sent l'inquiétude;
Il s'alarme, il succombe à cette servitude;
Le sommeil sur son front verse tous ses pavots,
Et l'aurore le voit dans les bras du repos.
Soudain de mille oiseaux le concert le réveille;
Mais du soleil naissant la superbe merveille
Brille en vain à ses yeux; un sentiment confus
L'invite à contenter des desirs inconnus.
Il cède à cet instinct; d'un ruisseau qui serpente
L'onde limpide et pure éteint sa soif brûlante,
Et les fruits parfumés qui s'offrent sous sa main,
De leur chair délicate ont appaisé sa faim.
Alors il s'attendrit; alors il cherche l'être

Qui daigna le créer, son bienfaiteur, son maître,
Des astres et des fruits l'auteur mystérieux;
Il le demande aux champs, il le demande aux cieux;
Son oreille attentive a déjà cru l'entendre;
Dans les plaines de l'air son regard va l'attendre:
Hélas! les cieux jaloux voilent leur créateur!
Mais il espère encore, il espère, et son cœur,
Pénétré des bienfaits de la nature entière,
Au milieu de ses dons invente la prière.
Eh! qui pourrait encore au spectacle des champs
N'être pas attendri sur ces rapports touchans!
Qui peut ne pas se dire, au sein d'un doux asile:
« Dieu n'abandonne point cette terre fertile;
» Et l'homme *qui reçoit ces trésors annuels*,
» Sans doute est quelque chose à ses yeux paternels! »
Vallons délicieux, vous tranquilles retraites,
Que célébra toujours la lyre des poètes;
Et vous rians jardins, vous coteaux fortunés
Chargés d'un nectar pur, de pampres couronnés;
Heureux qui près de vous, sans fiel et sans envie,
Voit s'écouler en paix les instans de sa vie!
O combien votre aspect le rend religieux!
C'est là, de toute part, qu'il rencontre les cieux:
Là de nos vanités l'échafaudage immense

N'arrête point ses yeux ; seul avec le silence,
Il contemple les champs, et dans leurs fruits divers
Voit la main qui traça le plan de l'univers.
Ah! son regard la loue autant que son langage,
Et son sourire même est pour elle un hommage.
Hélas! dans nos cités, d'où l'innocence a fui,
L'homme met un rempart entre le ciel et lui.
Le luxe usurpateur, l'altière architecture
Ont éloigné de lui les dons de la nature ;
De vices, de besoins et d'erreurs entouré,
Dupe de ses desirs, et toujours enivré,
Il flotte constamment au sein de l'inconstance.
A son espoir trompé succède une espérance.
Dans l'agitation il cherche le repos,
But flatteur de sa course, et terme de ses maux.
Comme on voit sur un mur voler ces personnages
Dont un doigt sous le verre agite les images,
Il cède au tourbillon dont le cercle enchanté
Le ramène sans cesse au point qu'il a quitté.
Qui pourrait le fixer quand rien ne peut lui plaire?
Versant d'un vase à l'autre une liqueur amère,
Il se flatte toujours qu'elle va s'adoucir ;
Vain espoir! chaque épreuve accroît son déplaisir,
Et buvant goutte à goutte un odieux calice,
Il a changé de vase, et non pas de supplice!

Mortels toujours trompés, qui cherchez le bonheur
Dans l'amour, la fortune, et sur-tout la grandeur,
Voyez cette NINON, célèbre par ses charmes:
Un repentir pieux n'excitait point ses larmes;
Cependant on la vit, sur la fin de ses jours,
Ternir par un seul mot l'éclat de ses amours:
« Ah! si d'un tel destin on m'avait assurée,
Dit-elle, au désespoir je me serais livrée! »
Et toi (*a*) que l'infortune accueillit au berceau,
Ton sort inespéré parut enfin trop beau.
Jeune, tu sus régner par l'esprit et les grâces;
Et quand l'ambition, t'entraînant sur ses traces,
Fit luire à tes regards un trône plus réel,
Tu le conquis sans arme aux *marches de l'autel.*
D'où naît donc le chagrin, l'ennui qui te dévore?
Épouse de ton roi, que te faut-il encore?
O ciel! que la grandeur fait d'illustres martyrs!
Tes vœux sont exaucés, et j'entends tes soupirs!
Et de tant de succès plaintive, inconsolable,
La vie est à tes yeux un fardeau qui t'accable!
Ah! de quoi désormais serions-nous donc jaloux?
Vous tous, ambitieux, voyez, et calmez-vous!
Ce desir inquiet qu'on ne peut circonscrire,
Qui se répand en vain sur tout ce qui respire,

(*a*) Madame de Maintenon.

Et n'a pour se fixer que l'enceinte des cieux,
Serait-il de l'erreur un présent captieux ?
Où siége le bonheur ? où n'est point l'espérance ?
Comment dans ce rapport d'ordre et de dépendance,
Que notre ame établit avec son Créateur,
Ne pas trouver pour l'homme un titre de grandeur ?
La faculté de voir suppose la lumière,
Et je cherche un objet au don de la prière :
Cet objet, c'est le bien que Dieu peut dispenser.
Si j'ai des facultés, c'est pour les exercer.
L'attente de ce bien, dont je sens l'existence,
N'est pas un vain desir fondé sur l'impuissance ;
Non, les bienfaits d'un Dieu, sa grandeur, son pouvoir,
Voilà dans tous les cœurs l'appui de cet espoir.
O don de la prière ! ô volupté du sage !
Nul ne peut à son gré t'obtenir en partage ;
Nul ne peut constamment enchaîner dans son cœur
Le plaisir d'admirer, de bénir son auteur ;
Mais quand l'ame, du sein des misères humaines,
S'élève, et de l'Éther franchit les vastes plaines ;
Quand elle va, d'un vol rapide, audacieux,
Sur ses destins futurs interroger les cieux,
Elle en rapporte au moins une vigueur nouvelle,

Une paix plus solide, un espoir plus fidelle.
Tel lorsqu'à l'aigle altier une épaisse vapeur
Dérobe du soleil l'éclat et la chaleur,
Il s'indigne, s'élance, et traversant la nue,
De l'humide barrière il délivre sa vue,
Fixe l'astre du jour, s'enivre de ses feux,
Et ramène en vainqueur ses rayons lumineux,
Qui chassant devant lui sa peine et le nuage,
Redorent sa retraite et vengent son outrage.
Mais ce don précieux, ce commerce enchanteur,
Qui peut nous élever jusques à notre auteur,
Et mettre en action la puissance divine,
Trouve à peine en nos cœurs une faible origine.
Lorsque l'œil de l'enfant s'ouvre à l'éclat du jour,
Il rencontre une mère, objet de son amour,
Et du premier instinct naît la reconnaissance.
Celle de la raison garde un plus long silence :
On voudrait vainement la réveiller en lui ;
Sans un objet sensible elle n'a point d'appui ;
Et même lorsque l'âge a préparé son règne,
Liée au libre arbitre, il faut qu'on la contraigne.
Des devoirs envers Dieu l'universalité
Embrasse nos devoirs envers l'humanité ;
Et si de ces derniers, dans notre conscience,
Le sentiment actif fait plus de violence,

C'est que la piété, le plus sacré de tous,
Est inutile au ciel, et n'importe qu'à nous.
Elle n'est point le fruit d'une servile crainte;
Non, la seule vertu l'inspire sans contrainte,
Ou si le vice tremble en contemplant les cieux,
Sans doute en ce moment il est moins odieux.
« Mais, dit-on, des dévots l'ignorance est profonde :
Ils semblent aimer Dieu pour haïr tout le monde.
Leur orgueil plus amer prodigue les dédains,
Et regarde en pitié le reste des humains;
Ennemis des plaisirs, qu'ils voudraient interdire,
Ils nous font tristement un délit du sourire,
Et toujours abîmés au sein de l'oraison,
Ils recherchent la grâce et perdent la raison. »
Quelquefois, j'en conviens, dans cette route pure
Ils traînent leur faiblesse, ils trouvent leur nature.
La sensibilité produit tous leurs défauts;
Mais seraient-ils meilleurs s'ils n'étaient pas dévots?
De leur intention quel mal pouvons-nous craindre?
Et quels sont les devoirs qu'ils voulussent enfreindre?
Rarement on s'élève au vrai point des vertus:
Toutes ont leur excès, ou plutôt leur abus.
Faudrait-il pour cela redouter leur présence?

Le mal même souvent naît de la bienfaisance ;
Mais qui peut ne pas voir dans le sage pieux,
L'ornement de la terre et l'attente des cieux ?
Censeurs, je vous entends : où donc est-il ce sage,
Ce prodige inconnu, cet honneur de notre âge ?
C'est ainsi que Verbois en tous lieux s'exprimait.
Eh ! qui peut l'ignorer ? Nul homme n'est parfait ;
Ce modèle idéal sera toujours à naître :
Qui se croirait parfait aurait cessé de l'être ;
Mais chacun peut passer, heureux émulateur,
Du médiocre au bon, et du bon au meilleur.
Verbois en fit l'épreuve ; il aimait la justice,
Et le ciel pour ses pas fut un guide propice.
Un soir, loin de Paris, tandis que dans les champs
Il allait se livrer aux plaisirs innocens,
Un bruit sourd tout à coup part d'un épais nuage,
Et la nuit plus active accompagne l'orage.
Il court, vole, s'étend ; à peine les éclairs
De leurs feux ondoyans ont sillonné les airs,
La foudre et l'aquilon, en déchirant la nue,
Versent sur les moissons une mer inconnue.
Les troupeaux vont périr, par les flots entraînés ;
Les femmes, les enfans, les vieillards consternés,
Pour un époux absent, pour un fils, pour un père,
Au Dieu qui les afflige adressent leur prière ;

La terreur est par-tout; Verbois épouvanté,
Cherche un lieu de retraite et d'hospitalité;
Sur le coteau voisin il trouve cet asile.
C'est là que vit Damon; son opulence utile
Va porter le bonheur au sein des malheureux;
Il est l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. (1)
L'âge n'a point détruit ses grâces naturelles,
Et son esprit encor jette des étincelles
Du feu dont il brilla dans sa maturité.
Telle on voit du soleil la dernière clarté,
Versant au crépuscule un reste de lumière,
Laisser le souvenir de sa splendeur première.
Damon est en prière, et Verbois est entré.
« J'interromps, lui dit-il, un devoir bien sacré;
» Ma situation rendra-t-elle excusable.....
-- Croyez que je lui dois un plaisir véritable,
Répondit le vieillard en lui serrant la main:
Notre premier devoir n'est-il pas d'être humain?
Dieu n'est jamais pressé des vœux les plus sincères,
Et toutes les vertus sont aussi des prières. --
A ce ton simple et doux, à cet auguste aspect,
Verbois est pénétré d'estime et de respect.
L'orage cependant a calmé sa furie;
Une table frugale aussitôt est servie.
- On n'avait pas prévu l'honneur que je reçois,
Dit

Dit Damon, pardonnez.... -- Ah! s'écria Verbois,
Quelle sérénité! la plainte, le murmure,
Les cris que la douleur arrache à la nature,
Dans cet excès de maux vous seraient trop permis;
Moins ils sont mérités, plus je vous vois soumis.
Ce courage modeste est bien digne d'un sage!
Quelle philosophie est donc votre partage? --
-- Celle qui me console et qui me rend meilleur:
Simple et religieuse, elle donne au malheur
Un motif suffisant, un prix digne d'envie;
Et soit qu'il nous éprouve, ou bien qu'il nous châtie,
Sensible sans faiblesse, et ferme sans orgueil,
A l'espoir qui me guide il n'offre point d'écueil.
Des desseins de mon Dieu j'entrevois la justice.
Les pleurs de la vertu, le triomphe du vice,
Puisqu'ils sont sous ses yeux ne doivent plus m'aigrir;
Mais les malheurs de l'homme, au lieu de l'attendrir,
Excitent son audace, augmentent ses murmures:
Tel rugit un lion en voyant ses blessures.
A ces maux sans remède, à ces vives douleurs,
Qu'un dépit toujours vain irrite dans les cœurs,
Oui, la philosophie opposa la constance;
Ses sages renommés vantaient la patience,

Et le juste luttant contre l'adversité,
Fut pour eux un tableau frappant de majesté,
Et digne des regards du ciel et de la terre.
Ils ne se trompaient pas; mais ce courage austère
Ne doit avoir que Dieu pour juge et pour témoin.
L'homme ne souffre plus dès qu'on l'admire au loin:
Cette célébrité dont il est idolâtre,
Lui suffit; et semblable aux héros de théâtre,
Dont tous les sentimens sont pour le spectateur,
D'un sourire d'orgueil il farde sa douleur;
Plus jaloux d'aspirer à la gloire suprême
De paraître constant, qu'à la constance même.
Eh! qu'avons-nous besoin de ce faste emprunté?
Nous enseignera-t-on l'insensibilité?
Destinés à souffrir, il faut que l'espérance,
Dans la soumission et dans la patience
Nous montre l'intérêt d'un éternel bonheur:
Voilà le vrai motif qui calme notre cœur.
L'orgueil veut jouir seul; jaloux de son empire,
S'il découvre un rival, il perd tout son délire,
Et se lasse d'efforts que l'on n'admire plus.
Il n'en est pas ainsi de l'attrait des vertus:
Là, du moins, les rivaux n'inspirent point de crainte,
Et le ciel offre à tous une assez vaste enceinte.

--Trop heureux, dit Verbois, celui qui sans gémir,
Aux malheurs du présent oppose l'avenir,
Et toujours plus soumis, plus ferme en sa croyance,
Même dans ses douleurs trouve la Providence!

DAMON.

O mon fils! ce bonheur vous est-il étranger?
Pardonnez un vieillard qui peut vous soulager.
De la Religion dédaignez-vous l'empire?
L'homme n'a-t-il donc plus un culte à se prescrire?
Si l'ame ne meurt point, s'il existe des biens
Qu'elle puisse obtenir en rompant ses liens,
Dieu n'exige-t-il pas qu'au moins on les demande?

VERBOIS.

Un cœur pur, des vertus; c'est la meilleure offrande.
Eh! qui peut ne pas voir dans ce culte effectif....

DAMON.

Non! il ne suffit pas; s'il n'est point de motif
A toutes ces vertus dont on se félicite,
Je n'y verrai jamais qu'un instinct sans mérite.
Le culte est un hommage à la Divinité:
Il faut, pour plaire à Dieu, servir l'humanité;
Mais s'il mit dans nos cœurs la pitié tutélaire,

Il n'en sépara point l'espoir d'un doux salaire.
Voudrait-il que pour lui nous fussions généreux ?
La générosité ne sert qu'aux malheureux ;
L'homme est pauvre, et le ciel est rempli de richesses :
Il se plaît à nous voir demander ses largesses ;
Mais que doit-il à ceux qui n'en attendent rien ?
Nos motifs sont pour lui la mesure du bien,
Et l'on n'en est aimé qu'autant qu'on veut lui plaire.
Il faut donc aux vertus ajouter la prière :
Hélas ! sans la prière est-il quelque vertu ?
Ce principe, il est vrai, peut être combattu.....

VERBOIS.

Je l'avoûrai, long-tems je l'attaquai moi-même.
Je disais : Et qu'importe à l'Arbitre suprême
Que nous portions vers lui nos regards et nos vœux ?
Il se dérobe à nous ; le pauvre est sous nos yeux.

DAMON.

Mais n'y trouvez-vous pas les cieux et l'espérance ?
Quel fondement sacré pour la reconnaissance !
Ah ! méritons un bien que Dieu ne nous dut pas.
La vertu sans espoir est aussi sans appas :
Cet espoir la soutient, l'exerce et l'alimente.

Qu'il est doux de penser que l'ame bienfesante,
En répandant ses dons sur l'humble pauvreté,
Sème pour son bonheur et pour l'éternité!
N'est-ce pas la justice au ciel et sur la terre?
Et Dieu trompera-t-il une attente si chère?
Niez donc qu'il existe, ou convenez enfin
Que sa loi dans nos cœurs n'est pas écrite en vain.
Le doute a trop long-tems empoisonné ma vie:
Hélas! c'est le seul fruit d'une philosophie
Qui n'a jamais tracé le code de ses lois;
Par elle nos devoirs, plus bornés que nos droits,
Semblent souvent dictés par l'humaine sagesse,
Mais elle laisse l'homme en proie à sa faiblesse.
J'ai senti le besoin d'une autre autorité,
Uniforme et constante avec sévérité,
Qui parle au nom du ciel, et qui toujours décide.
Je ne prends avec vous que la raison pour guide:
De quel droit voudrait-on régenter les humains?
Vos préceptes sont beaux, mais je les veux divins;(2)
Si je m'estime autant que celui qui les donne,
Dois-je, contre mon gré, faire ce qu'il m'ordonne?
Quel prix assure-t-il à ma soumission?
Quelle peine craindrai-je en ma rebellion?
C'est peu d'inviter l'homme, il faut qu'on le con-
traigne;

Il faut, pour le régir, qu'il espère ou qu'il craigne.(3)

VERBOIS.

Le peuple en a besoin, je le sens, je le crois.

DAMON.

C'est le besoin de tous, et du peuple et des rois!

VERBOIS.

Dieu n'a-t-il pas tout dit à notre conscience?
Que nous faut-il de plus? La voix dont l'éloquence
Entraîne tous les cœurs, sans doute part des cieux.
Cet oracle, du moins, n'est pas contentieux:
Il ne commande point de pompeux sacrifices;
Jamais il n'eut besoin de l'art des Aruspices,
Ni du vol des oiseaux, ni des poulets sacrés,
Prodiges frauduleux si long-tems révérés;
Et quel bien revient-il d'une doctrine obscure,
Qui n'ait dans la morale une source plus pure?

DAMON.

La morale est de Dieu; mais la Religion
Peut seule à ses décrets donner la sanction.
Elles ont l'une et l'autre une même origine;
Ce qui ne passe point sort d'une main divine.

L'une peut commander, l'autre fait obéir:
L'art de troubler la terre est de les désunir.
Trop souvent, je le sais, on a vu l'imposture,
De la Religion emprunter la voix pure.
Mais a-t-elle avili cette céleste voix
Qui seule au monde entier a su donner des lois?
L'homme abuse de tout; mais quand la violence,
L'impureté, la fraude, et surtout l'ignorance
Mêlent leurs flots amers à ce doux sentiment,
Il n'est point corrompu par leur débordement.
L'auguste vérité nous guide et nous éclaire;
Nous cherchons dans les cieux le maître de la terre,
Celui qui récompense, et pardonne, et punit;
Tout le reste s'éclipse, et n'a fait qu'un vain bruit. (4)
Si Rome, si Memphis, si la Grèce polie
Osèrent célébrer le vice et l'infamie,
Et même retracer jusque sur les autels
Les mystères impurs de leurs dieux immortels,
C'est qu'elles unissaient à leur culte bizarre
Et l'heureux Elysée, et l'horrible Ténare.
Sans eux, l'instinct moral, affaibli dans les cœurs,
N'aurait pu prévenir la ruine des mœurs. (5)
Enfin, de nos devoirs l'amertume sacrée
Par ces puissans motifs veut être tempérée.

La raison brille en vain de ses propres attraits :
Nous aimons à la voir où sont nos intérêts.
Ainsi la loi morale est aisément enfreinte,
Et l'impôt le plus juste a besoin de contrainte.

VERBOIS.

Mais le besoin d'autrui doit-il nous diriger ?

DAMON.

Ce qui convient à tous, vous est-il étranger ?
Daignez y réfléchir : si la paix sociale
Ne peut être le fruit de la simple morale,
Nous la devons sans doute à la Religion :
Pourquoi donc lui ravir votre soumission ?
De ce bienfait commun, qui prévient tant d'alarmes,
Le pauvre, mieux que vous, goûtera-t-il les charmes ?
Et quand l'ordre à ses yeux n'a presque point d'attraits,
Gardera-t-il sa foi pour vos seuls intérêts ?
Privé de tous les biens qui sont votre partage,
Il aspire, du moins, au céleste héritage;
Mais vous le dépouillez de cet espoir flatteur,
Quand il ne le voit pas dans votre propre cœur.

De quelle obscurité l'entourent vos lumières !
S'il est vrai que le ciel entende ses prières,
Pourquoi dédaignez-vous d'implorer cet appui ?
Son maître assurément en sait bien plus que lui :
Ah ! redoutez l'effet d'un argument semblable ;
Serez-vous innocent quand il sera coupable ?

VERBOIS.

Est-ce à moi de régler sa foi, ses sentimens ?
Il me suffit, je crois, dans ses égaremens,
Qu'il n'en puisse jamais accuser mes exemples :
Faudrait-il donc aussi le suivre dans nos temples ?
A de pareils devoirs voulez-vous m'asservir ?

DAMON.

Si c'était un devoir il faudrait le remplir ;
Mais de ce zèle outré la raison vous dispense.
La force ne peut rien sur notre conscience.
Cependant, croyez-moi, sans crainte des témoins,
Assistez-y vous-même, ou qu'il le pense au moins.

VERBOIS.

Quoi ! vous me conseillez d'être un lâche hypocrite !

DAMON.

Non ; on ne l'est jamais avec votre mérite.

A quel déguisement pourrais-je vous porter ?
Et moi, quel intérêt aurais-je à m'en flatter ?
Dans son zèle menteur l'hypocrite envisage
Un moyen de tromper ; votre but n'est que sage,
Et c'est de rendre honneur à la Religion
Qui fixe parmi nous la paix et l'union.
Il ne s'agit donc point de tromper ni de feindre ;
Il s'agit de prier : faut-il nous y contraindre ?
Vous voyez mieux que moi, dans ce vaste univers,
Les rapports merveilleux de tant d'êtres divers ;
Et dans cette harmonie à jamais étonnante
Où tout parle de Dieu d'une voix si touchante ;
Vous vous condamneriez au silence éternel ?

VERBOIS.

Non, je le bénirai ; mais qu'importe l'autel ?

DAMON.

Eh quoi ! d'un philosophe est-ce là la sagesse ?
Dans le culte public qu'est-ce donc qui vous blesse ?
Voulez-vous lui ravir son uniformité,
Ses rites, son encens, sa douce autorité ?
Faudrait-il, contestant sa gloire et ses services,
Interrompre par-tout ses pieux exercices,
Et de tant d'insensés adoptant les dédains,

Détruire un nœud sacré nécessaire aux humains !
Ah ! tandis qu'en tous lieux le tableau de la terre
Présente l'ignorance unie à la misère,
Irons-nous follement attaquer ces autels
Qui versent dans nos cœurs, en des jours solennels,
Un cours doux et réglé d'instructions fertiles ?
Les lois, sans magistrats, ne seraient qu'inutiles ;
Et si de purs esprits, dans leurs ravissemens,
N'ont besoin devant Dieu que de leurs sentimens,
Nous aimons qu'un spectacle, une cérémonie,
De nos sens inquiets calmant la tyrannie,
Réveille la pensée, et porte notre cœur
De ce culte sensible au culte intérieur.
Sur ce point vainement votre raison murmure :
Tel est l'homme, en effet, telle est notre nature.

VERBOIS.

Eh bien ! il faut céder. Admettons ces autels ;
Utiles monumens de la foi des mortels.
Je dois les respecter, puisqu'ils sont salutaires ;
Mais tant de préjugés seraient-ils nécessaires ?
Pourquoi mêlerions-nous aux sentimens pieux,
Qui font d'un plaisir pur un titre pour les cieux,
Tout ce que l'intérêt fonda sur l'ignorance ?
Comment justifier l'éternelle alliance

Des miracles obscurs, des pieuses erreurs...?

DAMON.

L'erreur ne compte pas; Dieu qui sonde les cœurs,
Saura bien accueillir la piété sincère,
Et quand on sait l'aimer, sans doute on doit lui plaire.
Il est des préjugés, il en est, j'en conviens.
Je ne vous soumets point à ces grossiers liens;
Gardons-nous cependant d'en affranchir les autres:
Ne convenez-vous pas que nous avons les nôtres?
Ah! voyons sans courroux la simple piété
Au chemin de l'erreur trouver la vérité.
Pourvu que cette erreur ne soit jamais cruelle,
Nous n'avons pas le droit de nous armer contr'elle;
Et plus vous redoutez la superstition,
Plus nous devons chercher dans la Religion
A ce penchant humain une borne assurée.
Détruisez cette règle, et notre ame égarée,
Dans cette indépendance et de guide et de nœuds,
Va se livrer sans peine à mille excès honteux:
Ici le fanatisme agrandit ses limites,
Ailleurs l'oubli de Dieu naît du mépris des rites.
Suivez-moi dans ce temple où les états divers
Accourent pour s'unir dans de pieux concerts:

Le

Le pauvre y tient son rang, et l'éloquence austère
Sur l'orgueil insensé jette un frein salutaire.
Là les peines d'esprit savent nous respecter:
L'orgue mélancolique invite à méditer.
Le riche éblouit moins, et tandis qu'il s'agite,
Juges plus clairvoyans, nous cherchons le mérite.
Qu'importent ces honneurs, et ce bien incertain
Que l'implacable mort va lui ravir demain?
Vingt générations, sous cette voûte antique,
Ont vu de la grandeur l'appareil magnifique,
Et la tombe a foulé l'acteur, le spectateur,
Tout, excepté leur ame et l'œil du scrutateur.
Où trouvera-t-on mieux ces pensers tutélaires,
Ces consolations, ces craintes salutaires,
Et cette loi sacrée où notre sentiment
Dans le respect de tous cherche un acquiescement?
Douce Religion, c'est toi qui nous consoles:
Tu ne nous promets point des richesses frivoles;
Mais quand l'homme accablé sous le poids du malheur,
Autour de ses foyers cherche un consolateur;
Quand il n'en voit aucun dont il ne désespère,
Toi, tu sais de ses pleurs tarir la source amère;
Il t'appelle, il t'implore, et dans le même instant,
Coule au fond de son cœur un baume adoucissant

Qui lui rend à la fois le calme et l'espérance.
Ah ! de la piété connaissez la puissance :
Le juste a su fixer le bonheur sur ses pas.
Sa vie est enchantée ; il ne trouve ici-bas
Que des sujets d'amour et de reconnaissance.
Il voit toujours sur lui l'œil de la Providence :
O mon fils ! qu'il est doux de porter en tout lieu
La persuasion d'être vu de son Dieu,
Et l'espoir d'obtenir les biens qu'il nous destine !
Déjà même il jouit de la faveur divine :
Il lui doit tout ; ses biens, sa femme, ses enfans.
Combien sous cet aspect ses plaisirs sont touchans !
Ses maux vont désarmer la suprême justice,
Et la main qui le frappe est une main propice.
Ainsi tout est bienfait, tout est grâce pour lui :
Jamais le repentir, jamais le triste ennui
Ne verse son poison sur ses heures tranquilles ;
Et ses vœux toujours purs, ne sont jamais stériles.
Il demande, il obtient un paisible sommeil,
Et la bonté céleste éclaire son réveil.
D'autres courent au bruit, il cherche le silence ;
Du ciel à la retraite il est peu de distance.
La méditation et le recueillement
Solitaires auteurs de cet enchantement,
Lui laissent le repos, ce vrai bien de la vie,

Et le seul qu'en ce monde ait respecté l'envie.
Ah! du moins, en voyant cette douce union
Du bonheur avec l'ordre et la Religion,
Ne la troublez jamais; s'il est vrai que le crime
Peut naître par degrés d'une fausse maxime,
Gardons dans nos propos le respect des vertus.
J'ai vécu dans un tems où de nombreux abus,
De la philosophie excitant la licence,
Semblaient justifier sa superbe imprudence.
L'ambition profane et l'esprit sensuel
Trop souvent, il est vrai, s'emparaient de l'autel;
Mais dans l'ombre, du moins, la licence est bornée.
C'est en la dévoilant qu'on la rend effrénée;
C'est en les décriant que l'on corrompt les mœurs.
L'exemple supposé fait plus d'imitateurs
Que la réalité condamnée au silence
Et par l'opinion et par la conscience.
Où tendaient donc ces cris et cette aversion?
L'abus est-il le tort de la Religion?
Sans doute que l'Etat doit l'empêcher de naître:
Mais qu'on mêle en sa haine et le culte et le prêtre,
Sans un esprit de secte on ne l'avait point vu.
Croyez-moi, cependant, c'est Dieu qui l'a voulu.
Sa sagesse fait tout; elle arme, elle rallie
Les passions d'autrui contre notre folie,

Nous livre à leur tumulte, et de ce désespoir
Sur les pas du regret nous ramène au devoir.
L'ordre s'est rétabli sur nos sanglantes scènes:
Ah! conservons toujours ce fruit de tant de peines!
Près de nous désormais il semble en sûreté.
Le culte a recouvré toute sa pureté.
Des prêtres, peu nombreux, la vie est plus austère;
Leur royaume est enfin étranger à la terre.
L'oisiveté, le luxe, exclus et repoussés,
Par les travaux pieux sont par-tout remplacés.
Le travail est pour tous un bien digne d'envie:
Il raccourcit les jours en étendant la vie,
Veille sur l'innocence, et chasse loin de nous
L'ennui, les vains desirs et les regards jaloux.
Mais il offre au bon prêtre un plus grand avantage:
Dans ses soins paternels (quelle touchante image!)
Il voit notre salut, il voit notre bonheur!
S'il n'a rien négligé, le ciel est dans son cœur.
Ah! l'incrédulité peut dédaigner sa gloire,
Mais a-t-elle le droit de flétrir sa victoire?
Combien il est cruel de railler des vertus!
Que de devoirs trahis! que de torts méconnus!
On n'a point cette aigreur avec sa propre estime:
Quel mal ne produit pas la mauvaise maxime!
Du dangereux exemple elle a tout le poison,

Et plus coupable encore, elle endort la raison.
Je ne vous apprends rien ; mais la moindre rosée
Peut nourrir la semence à germer disposée.
Je n'avais que mon zèle, et j'ai dû vous l'offrir :
Si Dieu daigne m'entendre, il saura le bénir !--
Le sage doute encor de sa juste victoire ;
Mais qui se fait aimer, aisément se fait croire.
Ses discours, son regard et sa touchante voix,
Ont porté par degrés dans le cœur de Verbois
La persuasion, et ce charme paisible
Qu'il ne connut jamais dans le doute pénible.
Il ne peut résister à ce doux sentiment.
La simple vérité, sans fard, sans ornement,
Belle d'un éclat pur que n'a point le mensonge,
De ses longues erreurs a dissipé le songe.
Ainsi quand PORTALIS à nos législateurs
De la Religion rappelait les douceurs,
On le vit dédaigner cette vaine éloquence
Dont la pompe des mots compose la puissance ;
Armé par la Sagesse et par la Vérité,
Il soumit tous les cœurs à leur autorité,
Et contraignit enfin l'orgueil philosophique
A fonder avec lui l'empire évangélique.
« Ah ! dit Verbois, je sens toute ma dignité :
L'homme est le favori de la Divinité.

Ses devoirs, sa raison, ses vœux et l'espérance
Sont des titres sacrés pour sa reconnaissance. (6)
Jeune, ce que l'on croit paraît toujours certain:
On doute en vieillissant, on connaît à la fin
De tous nos jugemens la triste incertitude,
Et je vous dois ce fruit de la plus longue étude.
J'emporte vos leçons dans le fond de mon cœur;
Elles seront pour moi la source du bonheur.
Vous ne m'apprenez rien, dites-vous! moi j'en doute:
On sait mieux ses devoirs du moment qu'on les goûte;
La science du bien est toute en action.
Je vois dans la Prière une obligation;
J'aime ce Culte heureux que l'imprudence blâme;
A de nouveaux devoirs vous élevez mon ame.
De l'indiscrétion l'affreuse lâcheté
Ne pourra désormais tenter ma vanité.
O Sagesse! à ta voix je ne suis plus rebelle;
Sois toujours le flambeau de mon ame immortelle!
O mon père! (il l'embrasse à ce titre si cher)
C'est à vous d'adoucir mon souvenir amer!
Je viendrai quelquefois dans cette solitude
Cultiver près de vous les vertus et l'étude;
Vous daignerez m'instruire, et le calme enchan-
teur

Avec la vérité descendra dans mon cœur. » -- (7)
Mais déjà d'un beau jour on voit la douce aurore.
Le vieillard est ému ; Verbois l'embrasse encore :
Il part ; des pleurs long-tems coulèrent de ses yeux....
Il n'était qu'honnête homme, il fut religieux.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) *Il est l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.*

Je sais que *le pied du boiteux* n'est pas trop poétique ; mais cette belle expression du livre de Job : *Oculus fui cæco et pes claudo*, m'a paru suffisamment ennoblie par plus de trois mille ans d'antiquité ; et je n'ai point hésité à l'employer.

(2) *Vos préceptes sont beaux, mais je les veux divins.*

Une doctrine humaine fondée sur le raisonnement, ne peut faire loi pour personne : chacun a le droit de la juger, de l'étendre ou de la restreindre d'après sa conscience ou ses intérêts ; mais une doctrine positive descendue du ciel, est obligatoire pour tous. Le paganisme était bien ridicule et bien scandaleux ; cependant Socrate n'osait déclarer publiquement qu'il n'y a qu'un Dieu. Il craignait que cette grande vérité, annoncée par des hommes sans autorité sur la conscience publique, ne ruinât la Grèce, et ne livrât le monde entier à des guerres de Religion. Platon lui-même dit qu'il

faut avoir perdu le sens pour penser à faire des changemens dans la Religion qu'on trouve établie ; et lorsque des philosophes osaient dire au peuple que les statues n'étaient pas des Dieux, l'Aréopage ne manquait pas d'exiger d'eux une rétractation formelle, et quelquefois même, quand les circonstances étaient graves, ou quand il y avait récidive, il les condamnait au bannissement.

Ceux qui nient aujourd'hui la nécessité d'une Religion toute pure, sont donc bien ignorans, s'ils sont de bonne foi, ou bien coupables, s'ils ne veulent que se distinguer à tout hasard !

(3) *Il faut, pour le régir, qu'il espère ou qu'il craigne.*

La crainte des lois humaines peut quelquefois retenir l'homme dans les bornes du devoir : mais il en sort bientôt si la terreur des jugemens de Dieu ne vient le fortifier contre ses penchans vicieux. La crainte des lois, dit Cicéron, n'est pas un maître qui nous tienne long-tems en respect. En effet, dit-il ailleurs, de quoi ne sera pas capable, à la faveur des ténèbres, celui qui ne redoute que la présence d'un témoin ou d'un juge ? *Nam quid faciet is homo in tenebris, qui nihil timet nisi testem vel judicem ?*

(4) *Tout le reste s'éclipse, et n'a fait qu'un vain bruit.*

L'imposture, la violence et la fraude nuisent sans doute aux hommes, et ce n'est pas contre eux qu'elles

font un vain bruit ; mais elles ne peuvent jamais nuire à la Religion, parce que nous voyons aisément que, loin de porter au mal, elle s'attache à le défendre, et qu'elle a toujours soin de séparer sa cause de celle de ses ministres. Il est certain que lorsqu'on fait le bien par un motif de Religion, la Religion est la cause de ce bien ; et que lorsqu'on veut s'appuyer d'elle pour faire le mal, on obéit à des passions qu'elle condamne. « Examinez, dit J. J. Rousseau, toutes les guerres de Religion, vous trouverez qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause à la cour, et dans les intérêts des grands. Des intrigues de cabinet brouillaient les affaires, et puis les chefs ameutaient les peuples au nom de Dieu. »

La Religion n'a donc été que le prétexte de ces guerres ; et quand les prétextes manquent-ils ? Le peuple, lorsqu'on le flatte, demande-t-il des preuves claires de l'accusation qu'on intente contre le parti dont il n'est pas ? Deux régimens se détruiront l'un l'autre, si les chefs leur disent qu'ils s'accusent mutuellement de lâcheté. Sous le même prétexte, ou tout autre, on armera le Languedoc contre la Normandie, et des frères même se déchireront le sein, si la politique trouve quelque intérêt à les diviser. Elle tournera également à son profit leurs vices et leurs vertus. Il n'en faut pas conclure, je le répète ici, que l'homme soit né méchant. Non ; il n'est pas sourd à la voix de l'humanité ; mais il est frivole, vain et sensible ; mais il a des

passions qu'une main habile et perfide pourra toujours diriger à son gré. Cependant il ne peut être fortement remué que par accès. Il tend également au calme et à la justice ; et si des combattans s'obstinent avec quelque constance, c'est que le besoin de se défendre, indépendamment de la vanité, amène des motifs de vengeance que la fureur réciproque finit par rendre naturels. Voulez-vous juger des hommes en général par les mouvemens d'un seul ? Mettez sous les yeux de celui-ci deux armées prêtes à s'entr'égorger ; il lui tardera peut-être qu'on en vienne aux mains. Mais si dans le même moment on annonce la paix ; si les guerriers se rapprochent et s'embrassent, il jouira délicieusement de la joie commune, et se reprochera le plaisir que le premier tableau lui avait causé. Je sais qu'il y a des exceptions, mais elles sont de deux genres ; on trouverait sans doute beaucoup d'hommes assez méchans pour regreter que le combat n'eût pas eu lieu, mais on en trouverait, je pense, un aussi grand nombre que la possibilité seule du combat aurait vivement tourmentés.

(5) *Sans eux l'instinct moral, affaibli dans les cœurs,*
N'aurait pu prévenir la ruine des mœurs.

Si la Religion ne venait directement ou indirectement au secours de la morale, les passions, l'exemple, l'ignorance et les préjugés parviendraient à étouffer

généralement la voix de la conscience. Le sage même serait enfin entraîné malgré lui, et l'empire exclusif de la morale se soutiendrait à peine pendant deux générations. Sans doute l'autorité paternelle lutterait d'abord contre le torrent corrupteur ; la mère, heureuse de sa propre estime, sentirait la nécessité de s'opposer au désordre, et la fille elle-même s'apercevrait encore que les hommes, tout en applaudissant au vice, n'épousent point celles qui assistent aux fêtes licencieuses ; mais ce reste de mœurs serait le fruit de l'ancienne semence. Bientôt après, si la Religion n'était pas là pour dire à la fille *vous faites bien*, et à la mère *vous avez bien fait* ; si elle ne leur donnait pas l'espérance formelle que l'Elysée sera leur partage, comment se roidira-t-on plus long-tems contre des tentations d'autant plus séduisantes qu'on y cédera de toute part ? Comment se soutenir dans le sentier pénible de la vertu, lorsqu'il n'y aura presque plus de mariage, et qu'au lieu de l'estime qu'on attendait, on ne recueillera pour salaire que le ridicule et la dérision ? Qui ne sent pas que ces orgies scandaleuses qui, dans le principe, n'entraînaient que des femmes perdues, étendront par degrés leurs ravages, et qu'il se formera une nouvelle opinion publique qui bravera et même étouffera la censure ? Alors sans doute plus de lien, plus de famille, plus de lois ; et le nouvel édifice social, miné dès sa naissance par la débauche et les crimes, s'écroulera bientôt sur ses auteurs coupables.

Au

Au reste, quelque grande que fût la corruption de Rome, il est certain que les poètes, dont le premier besoin est d'émouvoir, en ont beaucoup chargé le tableau. On sent bien que la postérité tomberait dans une grande erreur si pour apprécier les mœurs des Françaises du XVII.e siècle, elle s'en tenait au vers de Boileau : *Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.*

Il est vrai que les amours des Dieux, leurs querelles et tous leurs excès étaient dans le Paganisme le sujet des fêtes et des sacrifices, et que la gravité romaine semblait ne point s'effrayer de ces folies dangereuses que consacrait la Religion même ; mais ces fêtes ne revenaient pas tous les jours, et tous les jours on entendait dans les temples une morale tout-à-fait opposée à ces licences périodiques. La société conjugale était respectée ; il était permis de boire avec excès dans les fêtes de Bacchus, mais après la fête, la sobriété devenait un devoir rigoureux. On exposait aux regards du peuple des tableaux qui représentaient les amours de Vénus, de Jupiter, etc., et l'on blâmait les images déshonnêtes, par-tout ailleurs que dans les temples. Ainsi cette inconcevable Religion semblait approuver d'un côté ce que, de l'autre, *elle était forcée de* blâmer ; et la morale se soutenait au milieu de ces contradictions, parce qu'il n'y a de mortel pour elle que le silence absolu de la Religion. Voilà ce que semble oublier J. J. Rousseau dans ce passage éloquent de

son Émile. « Le vice, dit-il, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifiait à la peur ; il invoquait le Dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, se fesait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. »

Ce qui sauvait les mœurs, c'est que l'exemple des Dieux ne pouvait servir à justifier les humains. Quand on voit que le Paganisme n'a pas empêché la Grèce et Rome de produire les hommes du monde les plus vertueux, on est bien forcé de penser que le vice de la Religion était corrigé par une doctrine particulière qui enseignait que les Dieux étaient maîtres de leur propre conduite, et qu'ils punissaient dans l'humanité les libertés qu'ils prenaient eux-mêmes. Mais est-il vrai que la chaste Lucrèce adorât l'impudique Vénus ? On conçoit que la multitude ignorante qui croit aveuglément ce qu'on lui dit de croire, pouvait admettre toutes les Divinités, mais je suis persuadé que les personnes dont l'esprit avait été cultivé, ne les considéraient en général que comme des emblêmes ou des allégories. Bacchus était le vin ; Cérès était le blé. On ne peut pas

soupçonner Ovide d'avoir écrit sérieusement et de bonne foi ses Métamorphoses. Pourquoi donc n'avertit-il pas qu'il ne croit point aux Dieux dont il chante les amours ? Il savait bien qu'au moins la plupart des Courtisans et des Gens-de-lettres n'y croyaient point, et il aurait craint sans doute de passer à leurs yeux pour un esprit faible et crédule. Le matérialiste même, comme on le voit par l'exemple du poète Lucrèce, invoquait aussi Vénus. C'est que *Vénus* était simplement ce que nous nommons *Amour*. On ne parlait de ces Dieux que comme nous en parlons nous-mêmes. Nos vers sont encore remplis des noms de Flore, de Vénus, de Mars, etc., et nos poètes n'ont pas besoin d'avertir qu'ils n'y croient point du tout.

Cependant les plus grands hommes respectaient, non pas ces méprisables Divinités, mais la Religion qui les proposait à l'adoration publique. Ils savaient qu'on ne pouvait renverser les autels de Jupiter sans ébranler ceux de l'honneur, du courage, de la vertu, de la prudence et de la bonne foi. Qu'auraient-ils donc pensé de cette manie philosophique qui de nos jours a attaqué avec tant d'acharnement une Religion essentiellement pure ? Socrate, accusé d'être le détracteur des Divinités de la Grèce, avoue à ses juges qu'il a blâmé les passions honteuses et les haines barbares qu'on leur attribuait ; mais il ajoute qu'il leur a offert des sacrifices devant sa maison et sur les autels publics, en présence de ses disciples et de tous les Athéniens.

Louis Racine dit en parlant de la mort de Socrate:

Et je l'admirerais jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommait pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.

Mais celui qui vient de se défendre contre une accusation d'impiété, n'est ni faible ni superstitieux en demandant qu'on offre pour lui un coq à Esculape. Cet hommage rendu à la Religion le vengeait dignement de l'Aréopage, et servait à l'édification publique. Cette politique, en pareille circonstance, me paraît digne d'un sage et d'un homme vertueux, qui croit en Dieu s'il ne croit point à Esculape. Tout autre que lui, avant d'avaler la ciguë, n'aurait peut-être pas manqué de se moquer de cette divinité et de l'Aréopage. Il faut donc l'admirer jusqu'au dernier moment.

(6) *Sont des titres sacrés pour sa reconnaissance.*

Vous tous, ennemis des principes religieux, si l'anéantissement de notre ame vous paraît certain, daignez nous faire part de vos preuves; car le doute ne suffit point pour justifier votre indifférence et votre sécurité. La raison nous dit qu'il doit exister divers degrés d'êtres spirituels entre le premier des êtres et nous; et l'on ne conçoit guère que dans cet immense univers, où la terre occupe si peu d'espace, il puisse n'y avoir que Dieu et l'homme, son ouvrage, en qualité d'êtres pensans. Locke, qu'il faut toujours

citer, parce qu'un philosophe religieux est moins suspect à l'incrédule qu'un Père de l'Église, le sage Locke dit : « Si nous considérons ce nombre infini d'esprits qui peuvent exister et qui existent probablement, sans que nous puissions nous former aucune idée distincte de leurs différens ordres ou espèces, nous trouverons que cette ignorance nous cache dans une obscurité impénétrable presque tout le monde intellectuel, qui certainement est plus grand et plus beau que le monde matériel. » etc.

(7) *Avec la vérité descendra dans mon cœur.*

Je crois avoir suffisamment prouvé les quatre vérités qui intéressent le plus les hommes. Il y a un Dieu : si Dieu existe, nous tenons de lui la conscience, qui dérive de nos facultés. Si la conscience nous vient de lui, c'est pour une fin qu'on peut appeler la sanction de la loi naturelle, c'est-à-dire, pour nous rendre dignes d'un bonheur que Dieu peut, sans qu'il lui en coûte rien, nous accorder dans une autre vie, et qu'il accordera, puisqu'il est nécessairement juste, à ceux qui l'auront mérité. L'ame est donc immortelle; car, d'un côté, l'idée que nous avons de la justice de Dieu vient, sous tous les rapports, à l'appui de cette espérance; et de l'autre, nous ne concevons pas comment un être simple et sans parties pourrait s'user et se détruire. Enfin, si l'ame est immortelle, nous devons sans doute honorer Dieu, l'aimer et le remercier de nous avoir créés.

Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Je ne me suis proposé de réfuter que les objections qui pouvaient paraître en valoir la peine, et j'ai évité les raisonnemens trop abstraits, parce qu'ils font peu d'impression, qu'ils font même quelquefois une impression contraire à celle qu'on en attend et que, dans tous les cas, ils semblent prouver l'impossibilité de répondre nettement. Je ne sais pas pourquoi l'illustre auteur du Télémaque, qui avait l'esprit si juste, s'est plu à se plonger dans l'abîme du pyrrhonisme pour établir, comme il le fait ensuite, qu'il y a quelque chose de certain. Il est vrai qu'il avait vu naître, et passer d'Angleterre en France, la doctrine des immatérialistes, nouveaux athées qui soutenaient que tout est esprit, et que le monde n'est composé que d'êtres pensans. Ils se flattaient de nous ravir par là les moyens de prouver l'existence de Dieu. En effet, toute démonstration tirée de la structure des corps en particulier, et de la formation du monde en général, se trouvait véritablement anéantie, puisque ce que nous croyons voir, sentir ou toucher; l'étendue, les villes, les maisons; les hommes à qui nous croyons parler, ce corps que nous croyons avoir, tout cela n'avait plus rien de réel. Il est donc possible que l'idée de réfuter indirectement cette folie, soit entrée dans la tête d'un sage. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que l'état de doute universel dans lequel il s'est volontairement placé, n'est pas plus propre à nous faire trouver la vérité que ne pourrait l'être la cré-

dulité la plus aveugle, car après tout nous n'avons pour juger que le rapport de nos sens et l'acquiescement de notre raison ; mais il est impossible de récuser leur témoignage, sans défaire tout l'homme, et même toute la nature. Si quelqu'un s'avisait de me soutenir que je n'ai pas cinq doigts à la main, ce serait à lui sans doute à fournir la preuve de cette étrange assertion. Pour moi, quand je les aurais comptés l'un après l'autre, et que le fait aurait été affirmé par mes voisins, je me croirais quitte envers le douteur. Au reste, on n'entre pas dans de longs détails à ce sujet sans quelque danger pour l'ignorance, car si j'ai *besoin* de tant de pénétration et de raisonnemens pour m'assurer seulement que j'existe, on doit bien penser que je ne me rendrai pas facilement à tout ce qu'on voudra me prouver ensuite. Il y a sans doute très-peu d'athées aujourd'hui qui doutent de leur existence et de celle des autres corps, et par cela même cette obscure métaphysique est pour le moins inutile. Voyons pourtant s'il faut tant de science pour détruire le pyrrhonisme dans lequel a feint de se trouver l'Archevêque de Cambrai, et tâchons de simplifier ce raisonnement.

« Il me semble, dit-il, que la seule manière d'éviter toute erreur, est de douter sans exception de » toutes les choses dans lesquelles je ne trouverai pas » une pleine évidence. Je me défie donc de tous mes » préjugés ; la clarté avec laquelle j'ai cru jusques » ici voir diverses choses, n'est point une raison de

» les supposer vraies. Je me défie de tout ce qu'on » appelle impression des sens ; je ne veux rien croire, » s'il n'y a rien qui soit parfaitement certain, etc.

» Cette règle posée, je ne compte plus sur aucun » des êtres que j'ai cru jusques ici apercevoir autour » de moi. Peut-être ne sont-ils que des illusions. J'ai » toujours reconnu qu'il y a un tems toutes les nuits » où je crois voir ce que je ne vois point, et où je » *crois toucher* ce que je ne touche pas. J'ai appelé » ce tems le tems du sommeil : mais qui m'a dit que » je ne suis pas toujours endormi, et que toutes mes » perceptions ne sont pas des songes ? »

Qui vous l'a dit ? je réponds que c'est votre propre expérience. Vous avez, pour ainsi dire, deux manières d'exister, la veille et le sommeil ; et puisque vous les distinguez, il est évident que l'un n'est point l'autre.

« Si le sommeil dans un certain degré peut causer » une illusion, que la veille fait découvrir, qui est-ce » qui me répondra que la veille elle-même n'est pas » une autre espèce de sommeil, dans un autre degré, » d'où je ne sors jamais, et dont aucun autre état ne » me peut découvrir l'illusion ? »

Nos facultés vous en répondent ; il n'y a pas d'autre règle possible pour fonder nos jugemens. Si vous me dites que c'est peut-être une illusion de croire que deux fois deux font quatre, je vous demanderai sur quoi vous établissez cette supposition chimérique.

C'est parce que la veille me fait découvrir l'illusion du sommeil, que je la regarde comme l'état dans lequel je trouve la vérité. J'ai cru voir le soleil dans mon songe, et je l'ai vu réellement dès le matin. Dépend-il de moi de croire que ce n'est pas lui encore, et qu'il est possible que je me fasse illusion comme je l'ai fait pendant mon sommeil? Vous voyez bien que de doute en doute la vérité ne serait nulle part, et qu'il faut pourtant qu'elle existe, puisque nous la concevons, et même puisque nous doutons.

« Quelle différence suppose-t-on entre un homme » qui dort, et un homme que la fièvre met dans le » délire ? »

Aucune.

« Celui qui dort ne rêve que pendant quelques » heures, ensuite il s'éveille, et le réveil lui montre » la fausseté de ses songes : celui qui est en délire, » fait des espèces de songes pendant plusieurs jours ; » la guérison est pour lui ce que le réveil est pour » l'autre. Il y a d'autres illusions encore plus longues, » et qui durent même toute la vie. Un insensé qui » est incurable passera sa vie à croire voir ce qui » n'est point devant ses yeux : comment pourrai-je » m'assurer que je ne suis point dans ce cas ? Celui » qui y est ne croit pas y être ; il se croit aussi sûr » que moi de n'y être pas. »

S'il n'y avait au monde que vous et cet insensé, il est évident que vous n'auriez aucun moyen de vous

assurer de l'existence des corps qui agiraient sur vos sens. Vous diriez : Cet homme croit voir ce que je ne vois point ; il est possible, il est même vraisemblable que ce que je crois voir, il ne le voit pas non plus, et par conséquent, que tout est illusion. Mais s'il survient cent hommes qui vous affirment que l'état de cet insensé n'est ni le vôtre ni le leur ; qu'il croit voir, en effet, ce qu'il ne voit point, et qu'ils voient tous ce que vous voyez ; il faudra bien alors avouer que vous êtes parvenu à connaître la vérité, ou soutenir que ce tableau est fantastique, et que vous n'existez point vous-même ; car si quelque chose existe, il est impossible que tout ce que nous voyons n'existe pas ; il est impossible que de deux plaideurs l'un rêve toujours qu'il a gagné son procès, et l'autre qu'il l'a perdu ; il est impossible que ma mémoire ne m'apprenne pas à distinguer le sommeil et l'illusion, de la veille et la réalité. J'ai rêvé qu'on m'avait fait présent d'un magnifique château ; en m'éveillant je n'ai rien trouvé dans ma mémoire qui vînt à l'appui de ce rêve, et je ne m'en suis pas occupé un seul moment ; mais en me souvenant que je commençai hier au soir cette note, et que je la renfermai avec d'autres papiers dans mon secrétaire, j'étais bien sûr de l'y trouver ce matin, et je l'ai trouvée en effet. Il ne se peut donc point que la veille soit un état d'illusion comme le sommeil, et il ne s'agit plus que de s'assurer de notre existence individuelle pour être certain de celle de tous les autres corps.

J'existe, puisque je doute de mon existence. Le néant ne saurait douter. Il est impossible que je sois dans l'erreur à cet égard, puisqu'il faut être quelque chose pour se tromper. Je pense, je doute, je crains de me tromper; tout cela est étranger au néant. « Si » je connais que je sens de la douleur, dit Locke, il » est évident que j'ai une perception aussi certaine » de ma propre existence, que de l'existence de la » douleur que je sens; ou si je connais que je *doute*, » j'ai une perception aussi certaine de l'existence de » la chose qui doute, que de cette pensée que j'appelle » *doute*. C'est donc l'expérience qui nous convainc que » nous avons une connaissance intuitive de notre exis- » tence, et une infaillible perception intérieure que » nous sommes quelque chose. Dans chaque acte de » sensation, de raisonnement ou de pensée, nous » sommes intérieurement convaincus de notre propre » être, et nous parvenons sur cela au plus haut degré » de certitude qu'il soit possible d'imaginer. »

A présent, pour remonter au principe général de l'existence de tous les corps, je n'ai qu'à me dire : Si j'existe parce que je pense ou que je doute, ou parce que j'ai des sensations, il est incontestable que les objets de ces doutes et de ces sensations sont hors de moi : et puisque je suis réduit à avouer mon existence, il m'est bien impossible de nier celle de la pierre qui m'a heurté la jambe, ou celle de la plume que je tiens, et que je vais laisser pour terminer enfin cet ouvrage.

FIN DES NOTES.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE